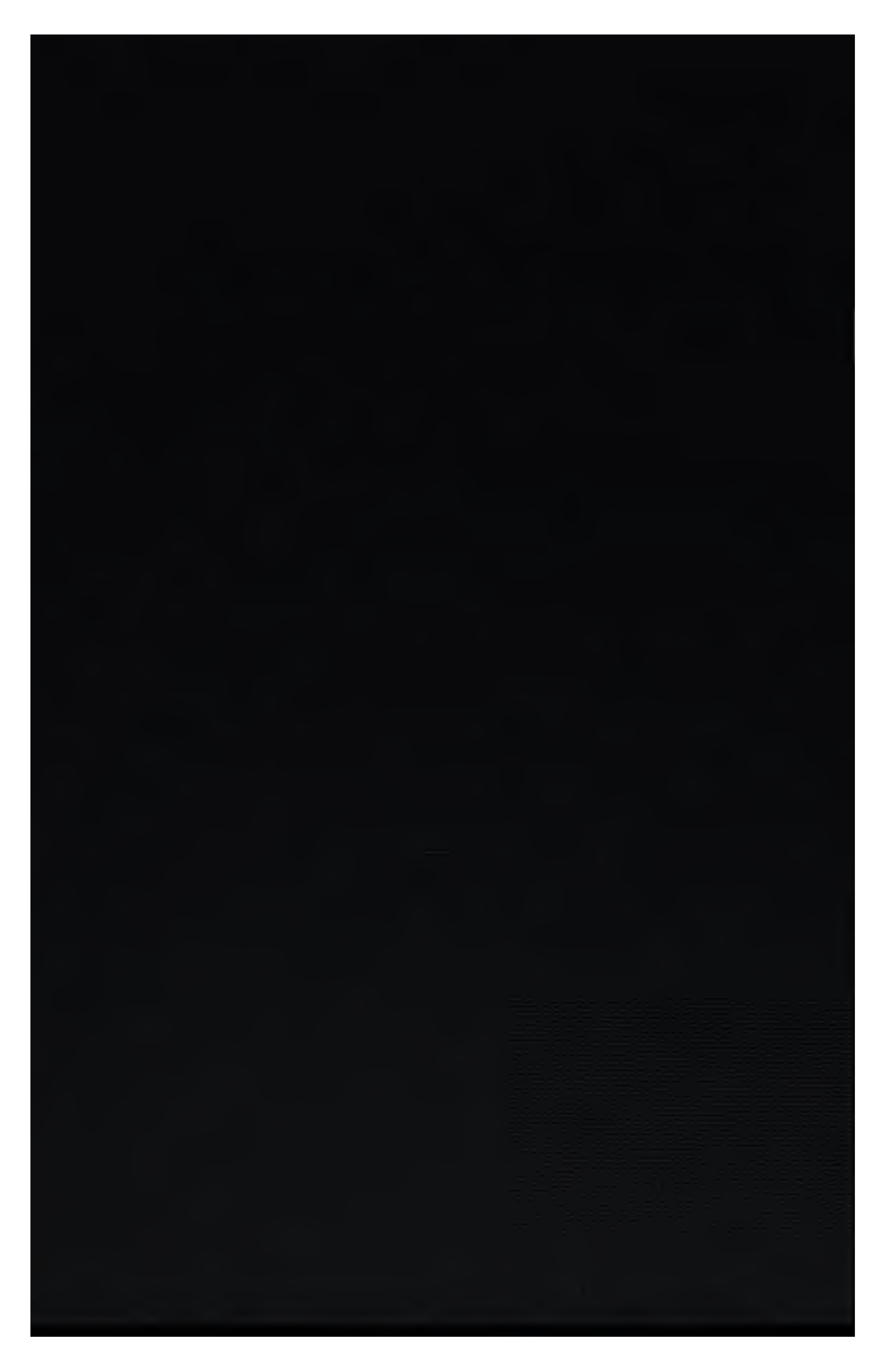



VE
RI
TAS



16ème



RÉGIMENT D'INFANTERIE

HISTORIQUE

M. POITEVIN
capitaine breveté au Régiment



1888



PARIS
Librairie Militaire de L. BAUDOIN & Cie
30, Rue et Passage Dauphine.



HISTORIQUE

DU

16E RÉGIMENT D'INFANTERIE

PARIS. — IMPRIMERIE L. BAUDOIN ET Cᵉ, RUE CHRISTINE, 2.

HISTORIQUE

DU

16ᴱ RÉGIMENT D'INFANTERIE

PAR

M. POITEVIN
CAPITAINE BREVETÉ AU RÉGIMENT



PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN ET Cᵉ
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1888

AU COLONEL ET AUX OFFICIERS

DU 16e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Messieurs,

A toutes les époques on s'est attaché à développer les facultés morales du soldat, à élever ses sentiments et à lui inculquer le culte du drapeau. Chaque année, les instructions ministérielles sur les inspections générales rappellent la nécessité de donner à l'homme une forte éducation militaire, en même temps qu'une instruction solide.

Parler à l'âme du soldat, lui rendre familiers les hauts faits accomplis dans son régiment, tel est, pensons-nous, le plus sûr moyen de développer son éducation morale et de maintenir dans le corps le culte des traditions militaires.

Tel est le but de ce travail.

HISTORIQUE

DU

16E RÉGIMENT D'INFANTERIE

ORIGINES DU RÉGIMENT

SES TRANSFORMATIONS SUCCESSIVES JUSQU'A NOS JOURS

L'origine du 16e régiment d'infanterie remonte à 1595, époque où Henri IV créa le régiment de Balagny. Il porta successivement le nom des 16 premiers mestres de camp qui le commandèrent.

En 1684, une ordonnance du roi Louis XIV lui donna le nom de régiment de Béarn. Il avait rang dans les sept petits vieux régiments.

Une tradition conservée dans le corps faisait remonter son origine à une compagnie de gardes de François de Valois, duc d'Alençon, frère de Charles IX, levée en 1576. Le général Susane dit que cette tradition semble fondée, et les preuves qu'il en donne sont très acceptables.

En 1776, la formation de nouveaux régiments d'infanterie amena le dédoublement du régiment de Béarn. Les 1er et 3e bataillons continuèrent le régiment de Béarn. Les 2e et 4e bataillons formèrent le régiment d'Agenais.

En 1791, l'Assemblée nationale supprima les noms de provinces des régiments et les remplaça par des numéros. Le régiment d'Agenais reçut le numéro 16 et devint le 16e régiment d'infanterie.

A partir de cette époque, les corps qui portèrent le numéro 16, furent les suivants : la 16e demi-brigade de bataille formée en 1793 du 1er bataillon du 16e et des volontaires de la Meurthe ;

Le 2e bataillon du 16e qui avait été envoyé à Saint-Domingue; en 1791 ne fut pas amalgamé et se fondit dans les troupes coloniales ;

La 16e demi-brigade de ligne formée en 1796.

Le 16e régiment d'infanterie créé par l'arrêté des consuls de 1803, qui remplaçait la dénomination de demi-brigade par celle de régiment. Cette organisation dura pendant toute la période impériale.

La légion du Gard.

En 1815, une ordonnance royale supprima la dénomination de régiment pour lui substituer celle de légion. Mais cette organisation ne dura que cinq ans.

Le 12 décembre 1820, le maréchal de camp Baron de Couchy, inspecteur général du 5e arrondissement d'infanterie, prononça la dissolution de la légion du Gard et en forma le 16e régiment d'infanterie de ligne actuel.

L'Historique du 16e régiment d'infanterie sera divisé en trois périodes.

PREMIÈRE PÉRIODE.

DEPUIS L'ORIGINE DU RÉGIMENT JUSQU'A LA RÉVOLUTION.

DEUXIÈME PÉRIODE.

RÉVOLUTION ET EMPIRE.

TROISIÈME PÉRIODE.

DE LA RESTAURATION A NOS JOURS.

PREMIÈRE PÉRIODE

DEPUIS L'ORIGINE DU RÉGIMENT JUSQU'A LA RÉVOLUTION

LE 16e DE LIGNE DEPUIS SA CRÉATION JUSQU'EN 1793

Régiment de Béarn.

(1595-1776.)

L'origine du régiment de Béarn remonte à 1576. Le 6 mai de cette année, la reine Catherine de Médicis, dans une clause du traité de Chatenoy (paix de Monsieur) reconnut au duc d'Alençon. frère de Charles IX et de Henri III, le droit de lever une compagnie de gardes pour sa sûreté personnelle. Le commandement en fut donné au brave et redouté Bussy d'Amboise et après sa mort à son beau-frère Jean de Montluc de Balagny, qui devint maréchal de France et qui est resté célèbre par ses mémoires.

Le régiment porta d'abord le nom des seize mestres de camp qui le commandèrent[1]. C'était le plus ancien des régiments de gentilshommes et pour ce motif il était fort recherché de la haute noblesse.

BALAGNY DANS LES PAYS-BAS.

Le duc d'Alençon était allé au secours des Pays-Bas, révoltés contre l'Espagne; il se fit livrer Cambrai et en confia la garde et le gouvernement à Balagny. En 1581, il repoussa toutes les tentatives du prince Farnèse pour reprendre cette place, où il se

[1] Mestre de camp, colonel.

maintint pendant 11 ans. En 1593, il sut profiter de l'embarras du roi Henri IV, pris entre la ville de Laon qu'il assiégeait et une armée espagnole qui venait au secours de la place. Il amena au roi un renfort de 500 chevaux et 800 hommes de pied. Le roi fit Balagny maréchal de France et lui donna la principauté héréditaire de Cambrai.

En 1612, le régiment passa aux mains de Charles de Rambures, un des plus vaillants des officiers de son temps.

RAMBURES EN BRETAGNE.

Louis XIII, s'étant rendu à Nantes en 1614 pour y tenir les États de la province, « il y trouva le régiment de Rambures, fort de 2000 hommes bien équipés et dont il fut si content, qu'il le chargea d'aller avec les gardes françaises soumettre et démolir la ville de Blavet, foyer de rebelles toujours prêts à livrer leur port aux Espagnols ».

Le régiment fit ensuite le siège de Creil-sur-Oise, débloqua Péronne assiégée, assista aux sièges de Laon et de Rethel et fut envoyé dans l'évêché de Metz, sous les ordres du maréchal du Plessis-Praslin.

FABERT.

En 1619, Fabert, qui par sa valeur et son mérite devait conquérir un jour le bâton de maréchal, s'enrôla au régiment de Rambures.

Il avait 20 ans : c'était le fils d'un imprimeur de Metz. Dès son arrivée au régiment, il se distingua par son courage et sa conduite sans reproches.

SIÈGE DE LA ROCHELLE.

Le cardinal de Richelieu avait mis le siège devant la Rochelle, dernier refuge de la religion réformée. En 1627, Rambures arriva devant la place, s'établit à Angoulin et construisit sur la pointe de Coureilles une batterie de 6 pièces qu'il servit pendant tout le siège. C'est pendant ce siège que Fabert reçut la charge

de sergent-major du régiment. « Jamais, disait-on alors, régiment ne fit mieux l'exercice et ne fut mieux discipliné que celui de Rambures. Fabert en fit un régiment modèle. »

RAMBURES EN PIÉMONT.

En 1629, le régiment est envoyé à l'armée de Piémont. Il fait des prodiges de valeur au combat du Pas de Suze. Au mois de mai, il assiste au siège de Privas, il concourt à l'attaque de gauche. Aussitôt le signal donné, Fabert à la tête des enfants perdus plante son échelle contre l'escarpe de l'ouvrage à cornes, arrive le premier sur le rempart et tient l'ennnemi en respect jusqu'à l'arrivée de ses hommes; le régiment le suit, **Fabert** est grièvement blessé d'un coup de mousquet, le capitaine de **Fougerolles** est tué.

L'année suivante 1630, le régiment rallie l'armée de Piémont au siège d'Exiles. Fabert reconnait le fossé de la place, fait exécuter une tranchée et place deux canons en batterie devant le donjon. La garnison intimidée capitule; s'avançant ensuite avec quelques compagnies, il emporte le pont de Mafrée et surprend le poste de la tour Carbonnières qui capitule. Au combat de Veillan, Fabert, à la tête de 20 hommes, tient tête à 400 Savoisiens qui harcèlent l'arrière-garde; il est dégagé par son régiment.

Au siège de Saluces, dans la même campagne, Fabert s'avance seul sous une grêle de balles, pour reconnaître les abords de la place. Il reçoit deux coups de feu dans son chapeau. Le roi Louis XIII, plein d'admiration pour ce brave, lui donne une compagnie dans le régiment.

GÉNÉROSITÉ DE FABERT.

Fabert, ayant appris que le capitaine Bizemont, auquel il succédait, laissait des affaires embarrassées, fit compter 7,000 livres à ses héritiers. Cette somme représentait le prix d'une compagnie à l'époque. Il fit entendre que le roi l'avait ordonné ainsi, afin qu'on ignorât sa générosité.

Le 6 août de la même année, le régiment partageait la gloire du régiment de Picardie au pont de Carignan.

GUERRE DE TRENTE ANS.

A partir de 1631, le régiment opère en Lorraine et sur le Rhin, et fait successivement les sièges de Marsal, Moyenvic, Vic, Trèves, Nancy, Bitche et La Mothe. Envoyé au secours d'Heildelberg, il bat les Impériaux, le 23 décembre 1635, repasse le Rhin sur la glace et participe au siège de Spire, où il se couvre de gloire à l'assaut du Faubourg.

GRANDEUR D'AME DE FABERT.

La même année, les Impériaux ayant ravagé la Lorraine et le Barrois, le régiment qui était à Château-Salins, est envoyé à leur poursuite.

Fabert, qui était toujours à l'avant-garde rencontre, entre Sarrebourg et Lunéville, un camp que l'ennemi avait évacué à la hâte et où il avait abandonné ses malades et ses blessés. Un officier ayant crié : « Tuons tous ces gredins », Silence, dit Fabert, on ne tue que les gens qui ont les armes à la main, vengeons-nous mais d'une manière digne de Français ! » Il ordonna ensuite de distribuer à ces malheureux le peu de vivres de son détachement, les fit transporter à Mézières et donna l'ordre de les bien soigner. Presque tous ces malheureux par reconnaissance prirent du service dans l'armée française.

RAMBURES REÇOIT LE DRAPEAU BLANC.

En 1635, le régiment reçut, comme récompense de ses nombreux exploits, le drapeau blanc. Cette distinction le classait parmi les régiments petits vieux et lui donnait droit à une compagnie colonelle.

COURAGE DE FABERT.

En 1636, le régiment qui avait ses quartiers à Epinal, reçut l'ordre d'aller au secours d'Haguenau investi par les Impériaux. Il quitte Épinal le 3 juin, s'empare en passant de Saint-Dié et de

Sainte-Marie-aux-Mines, et entre le 10 à Haguenau. Il rejoint aussitôt le duc de Saxe-Veymar, qui assiégeait Saverne. Là, Fabert, au troisième assaut, monte sur la brèche, s'empare d'une maison où il tient plus d'une heure; mais l'ennemi ayant incendié la maison, il est obligé de sauter dans le fossé où il reçoit plusieurs graves blessures.

En récompense de cet exploit, le roi Louis XIII, lui donna une compagnie dans le régiment de Picardie.

C'est ainsi que le fils de l'imprimeur de Metz, le futur maréchal de France, quitta le régiment de Béarn qu'il avait illustré autant par ses vertus que par son courage.

SIÈGE DE DAMVILLIERS EN 1637.

A propos de ce siège, il suffit de citer le passage de la *Gazette de France*, le premier des journaux publiés en France : « Le régiment de Rambures étant de garde dans la nuit du 1er au 2 octobre, les assiégés firent une sortie et pénétrèrent dans les travaux. Mais le lieutenant-colonel de Seully, rassemblant son monde, les repoussa bravement. Le capitaine de Sicham y fut blessé d'une mousquetade à la tête. »

SIÈGES DE THIONVILLE ET D'ARRAS.

Au siège de Thionville 1639, le régiment est placé à la garde du parc d'artillerie. Le 7 juin, avec deux autres régiments il contient les Impériaux qui ont forcé le quartier de Navarre. Ces trois régiments soutiennent le choc de toute l'armée ennemie, mais ils doivent plier devant le nombre.

L'année suivante, au siège d'Arras, le régiment s'élance à l'assaut de la demi-lune, dont il s'empare et force ainsi la place à capituler.

En 1641, à la bataille de Hannecourt, perdue par le maréchal de Grammont, il accomplit des prodiges de valeur. Le colonel **François de Rambures** y est tué au milieu de ses compagnies ruinées.

BATAILLE DE ROCROY. — COMBAT DE LA COLME.

A la bataille de Rocroy 1642, où le prince de Condé, alors duc d'Enghien battit la vieille et redoutable infanterie espagnole commandée par le brave comte de Fuentès, le régiment était placé à la gauche de la ligne avec le régiment de Piémont. Au début, la gauche plia devant l'attaque des Espagnols, mais le duc d'Enghien arrive, excite le courage de ses troupes, qui, reprenant l'offensive, culbutent les Espagnols et enfoncent le redoutable carré dont l'histoire militaire a conservé le souvenir.

Le régiment y perdit beaucoup de braves. Les capitaines **du Mesnil, Froyelle, Villiers** et **Bergues** furent tués.

Au combat de la Colme, 1645, le régiment qui faisait partie de l'armée du maréchal de Gassion se distingua particulièrement au passage de la rivière qui porte ce nom. Une crue considérable avait grossi la rivière, dont les passages étaient fortement gardés par les Espagnols. Les soldats du régiment se jettent à la nage et engagent un combat terrible, qui serait resté incertain sans l'arrivée du maréchal de Gassion.

SIÈGE DE COURTRAI (1646).

Le 13 juin 1646, le régiment s'établissait devant Courtrai, dont on allait commencer le siège. L'ennemi voulut essayer de jeter dans la place 3,000 mousquetaires et 3 régiments de cavalerie avant l'arrivée de toute l'armée de siège. Mais le régiment à lui seul empêcha ce secours d'entrer dans la place. Le régiment fit ensuite les sièges de Dunkerque et d'Ypres et assista, en 1648, à la bataille de Lens, qui termina la guerre de Trente ans.

LA FRONDE.

Pendant les troubles de la Fronde, le régiment se distingue en compagnie de Piémont à la bataille de Rethel, 1650; il se couvre de gloire au passage de l'Escaut, près de Neuville, en 1651, et assiste au combat du faubourg Saint-Antoine, 16.2, sous les ordres de Turenne.

Condé, qui commandait l'armée de la Fronde, était battu si Mademoiselle n'avait fait tirer le canon de la Bastille sur l'armée royale, et ouvrir les portes de Paris à l'armée de Condé.

FIN DE LA GUERRE AVEC L'ESPAGNE.

Jusqu'à la paix des Pyrénées, 1659, le régiment assista à de nombreux sièges dans les Flandres, et prit une part active à la bataille des Dunes, gagnée par Turenne sur les Anglo-Espagnols commandés par le prince de Condé.

Le régiment se distingua encore dans cette bataille et fit mettre bas les armes à un bataillon anglais du duc d'York.

GUERRE DE FLANDRE OU DE DÉVOLUTION.

Pendant la guerre de Flandre, le régiment fait le siège de Lille et prend ses quartiers à Charleroi.

GUERRE DE HOLLANDE.

Au début de cette guerre, le régiment rejoint l'armée au camp de Dunkerque, où il est passé en revue par Louis XIV. Il assiste au passage du Rhin, et est placé en observation à Bombelles.

Le 1er août 1673, l'ennemi attaque une redoute située en face d'une des portes de la ville, de l'autre côté de la rivière.

Cette redoute est défendue par 30 hommes commandés par le lieutenant de Gamares. Sommé de se rendre, il envoie son sergent chercher du secours à Bombelles, et se défend avec énergie. L'ennemi se retire après avoir perdu son commandant.

BATAILLE DE SENEFF (1674).

Le régiment, placé à l'extrême gauche de la ligne de bataille, attaque le village de Fay. Il se couvre de gloire et contribue au succès de la bataille par son attitude. Il y perd le lieutenant-colonel **Hébert**, les capitaines **de Brisseul, Campagne,**

Bonnœre, Pommereuil; les lieutenants et enseignes : **La Varenne, Legrand, Culan, Varimont, Létendard, Sosseval** et **Saint-Martin.**

Plus de 200 hommes sont tués ou blessés sur 1100. Le régiment rejoint ensuite l'armée du maréchal de Turenne au camp de Dethweiler, en Alsace. Son deuxième bataillon se jette dans Haguenau et force Piccolomini à lever le siège de cette place. Le régiment assiste ensuite au combat de Mulhouse. Au mois de mars 1675, il attaque Neubourg, chasse l'ennemi de palissade en palissade et le force à capituler. Enfin, il suit le maréchal de Turenne pendant toute cette campagne.

Au mois de juin, il est envoyé à Altenheim pour construire un pont sur le Rhin, afin d'assurer la ligne de retraite en cas de revers. Quelque temps après la mort du maréchal, l'armée, après un combat acharné devant Altenheim, ne dut son salut qu'à ce pont. Le régiment continua à servir en Alsace. En 1676, le colonel **de Rambures** fut tué par accident.

Ce fut le dernier colonel de ce nom, et il y avait 60 ans que le régiment de Béarn se couvrait de gloire sous le nom de de Rambures.

Le régiment passa alors aux mains du marquis de Feuquières, célèbre par les mémoires qu'il laissa sur les guerres de son époque, et malgré les jugements empreints de partialité qu'il y porta sur le grand Turenne.

Lors de la signature de la paix de Nimègue, le régiment avait été désigné pour couvrir le quartier général du roi, près de l'abbaye de Saint-Denis. Le 14 août, trois jours après la signature du traité, le prince d'Orange attaqua.

Le régiment tint assez longtemps pour permettre au roi de se retirer avec tous ses équipages. Puis, battant en retraite, il arriva au pont de la rivière de Saint-Denis en même temps que l'ennemi, qu'il battit. Il rallia l'armée déployée de l'autre côté du défilé.

Mais il s'arrêta au débouché du défilé, fit face à l'ennemi sous un feu terrible et tint la position jusqu'à l'arrivée du régiment des Gardes françaises, avec lequel il mit l'ennemi en déroute. Mais la gloire de cette affaire appartient en entier au régiment.

Le colonel fut grièvement blessé, le lieutenant-colonel mis hors de combat, 4 capitaines furent tués et 18 officiers blessés.

LIGUE D'AUGSBOURG.

LE RÉGIMENT SUR LE RHIN.

Le régiment s'illustra de nouveau pendant cette guerre. En 1689, au siège de Philipsbourg, les capitaines **Contremoulins** et **Despoix** et le sous-lieutenant **Dupuy** furent tués. Le lieutenant-colonel **Damours** et 2 capitaines furent blessés.

Le régiment fut ensuite envoyé à Heilbronn pour démolir les fortifications de cette place. Sa mission terminée, il vint s'établir dans une forte position, à Pflorzheim. A peine avait-il évacué Heilbronn qu'un détachement de dragons allemands entra dans la ville et massacra tous les malades français qu'on avait dû laisser dans la place. Le colonel de Feuquières se promit de leur faire payer cher cette barbarie allemande. Quelques jours après, il apprend que les mêmes dragons sont à Neubourg, sur l'Entz.

Il part le 6 janvier à 9 heures du soir avec 600 hommes, arrive à minuit devant Neubourg, trompe une sentinelle en lui parlant allemand, fait accrocher un pétard à la porte et l'enfonce.

Tous les dragons sont tués à l'exception de sept. Leur commandant, qui faillit tirer sur le colonel de Feuquières, fut tué par le capitaine du Poussay.

En 1690, à l'attaque de Waldekirch, près de Strasbourg, le capitaine de **Moussy** est tué.

LE RÉGIMENT EN PIÉMONT.

SIÈGE DE CARMAGNOLE.
BATAILLE DE LA MARSAILLE.

En 1691, le régiment est envoyé à l'armée de Catinat, en Piémont, où il s'illustre pendant 6 campagnes successives. Il débute à la prise du château de Veillan, emporté en 24 heures.

Au siège de Carmagnole, il ouvre la tranchée du côté de Carignan; il perd 50 hommes. Le lieutenant-colonel de Vraignes et

deux capitaines sont blessés. En 1693, il se distingue à la bataille de la Marsaille. Deux capitaines y laissent la vie.

Après la paix de Ryswick, le régiment est envoyé à Briançon, où nous le retrouvons à l'ouverture de la guerre de Succession d'Espagne.

GUERRE DE SUCCESSION D'ESPAGNE

LE RÉGIMENT EN ITALIE.

Après s'être distingué à l'attaque des retranchements de Chiari, le régiment est bloqué dans Mantoue par le prince Eugène de Savoie; il se distingue dans plusieurs sorties. Le 23 janvier 1702, le gouverneur charge le capitaine de grenadiers Boutteville d'aller incendier les magasins de l'ennemi, situés à 7 milles de la ville. La mission est exécutée sans perdre un seul homme.

Mantoue débloquée au mois de mai, le régiment resta affecté à la garde de cette place, mais il envoya un détachement de volontaires qui prit part à la bataille de Luzzara. En 1704, il fit les sièges de Verceil et d'Ivrée, et commença celui de Verrue, 1705. A l'attaque du 1er mars, il perdit les capitaines **d'Aché**, **Biralin** et **de Fresne**. Au mois d'avril, il quitta le siège et rallia l'armée du grand Prieur de Vendôme, où il s'illustra à l'attaque de la Cassine de Moscoline, à la bataille de Cassano et à Calcinato, où les Impériaux furent battus.

Le régiment est alors envoyé à Turin assiégée par l'armée française; mais en arrivant il trouve les lignes françaises forcées par le prince Eugène, et se jette dans la petite place de Chivasso.

Le prince Eugène arrive devant cette place et somme le colonel de se rendre. Ce dernier lui répond que lui et son régiment tiennent trop à l'estime de l'ennemi pour faire une chose semblable; puis il ouvre un feu terrible qui oblige l'adversaire à un siège en règle. Mais la ville était sans défense et sans ressources, et au bout de 8 jours le régiment capitule, sort de Chivasso avec tous les honneurs de la guerre, et est reconduit à la frontière.

A Chambéry, il est passé en revue par le comte de Médavy. Il ne lui reste que 400 hommes valides.

LE RÉGIMENT SUR LE RHIN.

En 1708, il est envoyé à l'armée du Rhin et placé dans les lignes de la Lauter, entre Weissembourg et Lauterbourg, où il reste jusqu'en 1712. Le 16 août de cette année il y est attaqué, mais il repousse l'ennemi, qui éprouve des pertes énormes.

GUERRE DE SUCCESSION DE POLOGNE.

Au commencement du règne de Louis XV, le régiment passe aux mains du duc de Richelieu. Il quitte sa garnison de Schelestadt à l'ouverture de la guerre de Succession de Pologne et fait le siège de Kehl. Le capitaine **La Serre** fut tué pendant le siège. En 1734, il se trouve au passage du Rhin et prend part au combat d'Efflingen et au siège de Philipsbourg, où, le 23 juin il emporte les places d'armes du flanc de l'ouvrage à cornes.

Les capitaines **de Gase, d'Angosse, Mouziers** et 100 hommes y laissent la vie. Le régiment prend ses quartiers d'hiver à Schelestadt, où il perd 900 hommes d'une épidémie.

GUERRE DE SUCCESSION D'AUTRICHE.

En 1741, lorsque éclate la guerre de Succession d'Autriche, le régiment est en garnison à Verdun. Il se rend en Bavière. L'Électeur de Bavière, craignant une attaque des Autrichiens venant d'Italie, envoie sur la frontière du Tyrol deux régiments d'infanterie et deux régiments de dragons.

Le régiment, chargé à Ens de défendre le passage de la rivière de ce nom, y est forcé par l'ennemi et va s'enfermer dans Lintz, qui est investie le 1er janvier 1742 par les Autrichiens.

Le comte de Ségur commandait cette place, qui est ouverte; sommé de se rendre et menacé d'une attaque dans la journée même, le comte répondit au général autrichien qu'on l'attendait avec impatience, que les barrières de la ville seraient ouvertes pour lui livrer passage et que la garnison répartie dans les maisons le saluerait au passage.

Le lendemain, 2 janvier, les Autrichiens attaquent, en force,

sur tous les points. Le faubourg, au delà du Danube, est défendu par 41 soldats du régiment. Ils tuent 57 hommes à l'ennemi et tiennent jusqu'à l'arrivée des secours. Les Autrichiens, repoussés, veulent réduire la garnison par la famine. Le 16 janvier, le comte de Ségur tente deux attaques sur les villages de Galinkirchen et d'Ebersberg, espérant faire passer un officier pour aller informer le duc de Broglie de sa situation. Mais son attaque échoue, et, à Galinkirchen, les capitaines **du Bochet** et **d'Houdan** sont tués et deux compagnies de grenadiers anéanties.

Le 22 janvier, les Autrichiens attaquent de nouveau et mettent le feu aux quatre coins de la ville. Le comte de Ségur capitule, obtient les honneurs de la guerre, et le régiment rentre à Strasbourg, d'où il est envoyé à Besançon. En 1743, il rejoint l'armée du maréchal de Noailles à Weissembourg, il assiste à la bataille de Dettingen et fait, avec le régiment de Piémont, l'arrière-garde de l'armée où il se couvre de gloire. Dans cette journée, il perd 600 hommes, les capitaines **de Tenson, Richebourg Charsé, Vignacourt, Dunelle, Vilhouette**; les lieutenants **Rouville, La Croisille, Richard, La Vovichar, Montplaisir, Beauplan, Réal** et **Baltier** furent tués. Le major **Luc Majour**, les commandants **La Viganière** et **Hikg**, 14 capitaines et 11 lieutenants furent blessés.

Rentré dans les lignes de la Lauter, le régiment y soutint de rudes combats contre les Autrichiens.

Au commencement de 1744, le régiment se rend en Flandre et fait les sièges de Menin et d'Ypres où, le 19 juin, il enlève une demi-lune.

LE RÉGIMENT A FONTENOY.

Au commencement de 1745, le régiment passe aux mains du marquis de Crillon qui le commande à la bataille de Fontenoy. Il appuie sa droite au village d'Anthoin et sa gauche à la première des redoutes de Fontenoy. Pendant l'attaque et la déroute de la colonne anglaise, il tient tête aux Hollandais et s'empare d'une batterie de huit pièces. Il perd une cinquantaine d'hommes et a un officier blessé.

BEAU FAIT D'ARMES DE MESLE.

Au mois de juillet, le régiment fut détaché avec le régiment de Normandie sous les ordres du comte de Chayla. Etant d'avant-garde, il rencontre une colonne de 6,000 Anglais débouchant du chemin d'Alost à Gand et se portant sur cette dernière ville. Le colonel qui marchait à la pointe se replie sur Mesle en bon ordre. Le régiment qui suivait à un mille en arrière arrive, charge les Anglais à la baïonnette, leur reprend les canons et les pontons dont ils étaient maîtres, leur enlève plusieurs drapeaux et fait 1400 prisonniers. Cette belle journée coûta au régiment 200 hommes, le brave capitaine **Cochu** des grenadiers fut tué, le commandant **La Viganière** et deux lieutenants furent blessés. Par ce beau fait d'armes, le régiment avait assuré la prise de Gand.

Le roi Louis XV lui accorda quatorze croix de Saint-Louis et de nombreuses gratifications.

Le régiment fit ensuite le siège d'Ostende où les lieutenants **Castelnau** et **Ricard** furent tués et le lieutenant-colonel **de Lestang** blessé.

Au mois de juin, il rejoignit l'armée qui assiégeait Mons, contribua à la prise du fort de la Haisne où il perdit 2 officiers et 200 hommes et fut envoyé au corps de réserve du comte de Clermont, alors campé près de Aërschotte. Là, un détachement de 50 hommes du régiment fut enlevé par 1500 hussards, après un glorieux combat où le lieutenant **d'Ille** fut tué.

Au mois de septembre, le régiment est au siège de Namur. Le lieutenant Petity chargé, avec 15 hommes, de nettoyer le faubourg de La Plante, y fait 37 prisonniers. Pendant ce siège, le régiment perdit 100 hommes et 3 officiers. Le colonel de Crillon, chargé de porter au roi la nouvelle de la prise de Namur, fut nommé maréchal de camp et remplacé par le comte de La Tour-du-Pin.

ATTAQUE DU FORT DE ZANDBERG.

Pendant l'année 1747, le régiment se trouve à l'armée du marquis de Contades, qui devait enlever les forts de la Flandre

hollandaise. Le fort de Zandberg n'était abordable que par une digue fort étroite. Le 1er bataillon du régiment, étant de garde à la tête de tranchée, fut attaqué à une heure du matin. Le colonel, à la tête des grenadiers, tint bon, mais les munitions manquèrent.

Un sergent et des hommes vont en chercher, mais le feu prend à une traînée de poudre et fait sauter les sacs qui recouvrent les palissades.

Le 1er bataillon est brûlé presque en entier. Les Hollandais reculent pour revenir bientôt à la charge ; mais le colonel, qui a rallié les débris de ce malheureux bataillon, les repousse. Le régiment perd, dans cette affaire, le capitaine **Mousson-Villiers,** les lieutenants **Jacquerre** et **Leclerc** ; dix autres officiers furent blessés.

LE RÉGIMENT A LAWFELD.

A la bataille de Lawfeld, le régiment occupait la droite qui supporta les plus grands efforts de l'ennemi. Le village de Lawfeld fut pris et repris plusieurs fois. Le maréchal de Saxe, qui n'ignorait pas que ce village constituait la clef de la position, l'attaque de nouveau. Le régiment part à la baïonnette et culbute l'ennemi dans un ravin, le village est emporté. Les capitaines **Magneville** et **de Dreux,** les lieutenants **Vaudry, Sagenan, Le Franc** et **La Durantie** y perdent la vie. Le colonel et 22 officiers furent blessés. Le roi accorda au régiment 5 brevets de lieutenant-colonel, 13 croix de Saint-Louis et 27 gratifications.

L'année suivante, au siège de Maëstricht, le régiment s'illustre à la prise de la flèche de gauche de l'ouvrage à cornes et contribue ainsi à la prise de la place. Le capitaine **La Durantie** est tué et 8 officiers sont blessés.

Le régiment rentra ensuite en France où il resta jusqu'à la guerre de Sept ans.

GUERRE DE SEPT ANS.

En 1757, à l'ouverture de la guerre de Sept ans, le régiment est envoyé à l'armée d'Allemagne, il passe le Rhin à Mayence et

fait l'expédition de Hanovre. Après la désastreuse bataille de Rosbach, le régiment va occuper Lunebourg pour protéger la retraite de l'armée.

A la bataille de Crevelt, le régiment supporta, sans tirer un coup de fusil, une canonnade de cinq heures, il y perdit 500 hommes.

Les capitaines **de Rogues-Hautes, du Halgouët, Duvigny, d'Hourwelin** et **La Bourdonnaye** furent tués et 9 officiers blessés.

En 1759, le régiment est compris dans le corps de réserve du marquis d'Armentières; il prend une part active à l'investissement de Munster, où il a une glorieuse affaire à l'attaque de la porte Saint-Maurice. Sept officiers sont blessés. La ville capitule et le général Zastrow, avec 3,000 Prussiens, sont faits prisonniers. Le 21 janvier 1760, le régiment vient prendre à Cologne un repos qu'il avait bien gagné.

VARBOURG ET CLOSTERCAMPS.

L'année suivante, à la bataille de Warbourg, le régiment, qui était à l'aile droite, est subitement envoyé au secours de la gauche que deux colonnes allemandes ont tourné à la faveur du brouillard. Le chevalier de Muy, ayant remarqué que les ponts de la Dymel qui, seuls, assuraient la retraite étaient menacés, y envoie le régiment. Le 2e bataillon passe la rivière à gué sous le feu de l'ennemi, forme l'arrière-garde de la réserve et se retire en bon ordre. Sept officiers sont blessés dans cette glorieuse affaire. Quelque temps après, le régiment est envoyé au secours de Vésel, menacé par le prince héréditaire, et assiste ainsi au combat de Clostercamps, célèbre par le dévouement du chevalier d'Assas, officier au régiment d'Auvergne. Dans cette affaire, le régiment charge les Hanovriens et les repousse, le colonel est blessé d'un coup de feu à la cuisse, 4 officiers et 70 hommes sont blessés.

BATAILLE DE FRIEDBERG.

Le mois d'août de l'année 1762 devait être encore plus glorieux pour le régiment. Le 25 août, au combat de Johannisberg,

le capitaine Dusserre s'emparait de trois canons ennemis. Le 30 août, la cavalerie ennemie, forte de 40 escadrons et commandée par le général Lükner, tourne la montagne de Johannisberg, tandis que le prince héréditaire, à la tête de 19 bataillons, nous attaque de front. Nos troupes commençaient à plier, tout à coup le régiment arrive au pas de course, occupe un bois à la gauche de la ligne et essuie le feu de 6,000 Anglais sans brûler une cartouche, puis les charge à la baïonnette et les met en fuite. Le général ennemi est blessé à mort, 600 Anglais restent sur le terrain, 1500 sont faits prisonniers ; 1200 chevaux, 15 canons et 2 drapeaux tombent entre nos mains.

Le roi chargea le maréchal d'Estrées de complimenter le régiment et de lui accorder 14 croix de Saint-Louis et 15,000 livres de gratifications. Mais le régiment avait payé sa gloire, il avait 600 hommes hors de combat, les capitaines **Saint-Sauveur d'Hauteville, Dumas, Ranchin** ; les lieutenants **Rogon, Oudet, Deroulais, Lorgeril** étaient tués ; le commandant **Daumenil**, 13 capitaines et 9 lieutenants étaient blessés.

En 1763, le régiment rentra en France, où il occupa différentes garnisons.

En 1775, son 4e bataillon fut envoyé à Brest, où il s'embarqua, le 20 novembre, pour Saint-Domingue.

L'année suivante, 1776, la réorganisation de l'infanterie dédoubla le régiment. Les 1er et 3e bataillons continuèrent le régiment de Béarn. Les 2e et 4e formèrent le régiment d'Agenais qui, en 1791, devint le 16e régiment d'infanterie.

Régiment d'Agenais.

(1776-1791.)

GUERRE D'AMÉRIQUE.

YORK-TOWN.

En 1777, le premier bataillon du régiment d'Agenais rejoignit son 2e bataillon (ancien 4e du régiment de Béarn), en garnison au Cap français à Saint-Domingue.

En 1779, une fraction du régiment s'embarqua sur la flotte du comte d'Estaing, et prit part au siège de Sawannah, où le lieutenant **Blandat** fut tué et 4 officiers blessés.

En 1781, le régiment est réuni à la Martinique. Le 5 août il quitte cette colonie sur la flotte du comte de Grasse, pour aller renforcer l'armée de Rochambeau. Le 15 août la flotte arrive dans la baie de Chesapeak. A cette époque, Rochambeau et Washington cernaient le général anglais Cornwallis, dans son camp retranché de York-Town. Le marquis de Saint-Simon, qui commandait le corps de renfort, débarqua le 2 septembre et compléta l'investissement de York-Town en se portant à Williamsbury. Le 3 octobre, deux compagnies de grenadiers et de chasseurs du régiment attaquent les Anglais en reconnaissance et les refoulent sur le camp. Le 6, la tranchée est ouverte; le 15, le régiment repousse une sortie des Anglais, et le 19, le général Cornwallis capitule avec 6,000 hommes et 1500 matelots.

Après cette glorieuse affaire, le régiment retourne à la Martinique.

HÉROIQUE COMBAT DE LA BASSE-TERRE.

A la fin de la même année une fraction du régiment s'embarque et aborde l'île de Saint-Christophe, au commencement de 1782.

Elle prend part au siège de Briston-Hill. 300 grenadiers du régiment, placés à la garde du pont de Basse-Terre, soutinrent le 28 janvier un héroïque combat contre 1300 Anglais, débarqués par le général Howd, et permettent ainsi l'arrivée d'un renfort sans lequel ils eussent été détruits. Cette belle action de guerre coûta au régiment 80 hommes et 6 officiers. Briston-Hill, capitula le 12 février et le régiment royal Écossais, qui avait servi la France jusqu'en 1678, sous le nom de Douglas, y fut pris en entier.

BATAILLES NAVALES AUX ANTILLES.

Après ces brillants succès, le régiment s'embarque et prend part aux batailles des 9 et 12 avril 1782 contre la flotte anglaise,

commandée par l'amiral Rodney. Le sous-lieutenant **La Forgerie** est tué à bord du *Conquérant*.

Les compagnies du régiment étaient en grande partie à bord de l'*Hector* qui fut pris et du *César* qui sauta.

Le régiment rentra en France et ses débris furent réunis à Nantes en 1783. Dirigé sur le Rhin, il fut pendant sa route l'objet d'ovations enthousiastes de la part des populations. Récompense bien méritée pour son héroïque conduite dans la guerre d'Amérique.

BELLE CONDUITE DU RÉGIMENT.

En 1789, les deux bataillons d'Agenais sont réunis à Rochefort. Le régiment savait allier la charité à la plus grande valeur, et les habitants de l'Aunis et de la Saintonge n'ont pu oublier que, pendant l'hiver si rigoureux de 1789, les soldats d'Agenais distribuaient aux pauvres leur pain et leur bois.

En 1791, l'Assemblée nationale supprima les noms de province, que portaient les régiments pour les remplacer par des numéros d'ordre.

Le régiment d'Agenais reçut le numéro 16 et devint

16e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

Ici se termine la 1re période de l'historique du 16e régiment d'infanterie.

DEUXIÈME PÉRIODE

RÉVOLUTION ET EMPIRE

16e Régiment d'infanterie.

(1791-1793.)

A cette époque, le régiment compte deux bataillons. Au mois de juin 1791, le 2e bataillon part pour Saint-Domingue et y reste jusqu'en 1794.

Il rentre alors en France, ne comptant plus que 3 officiers et 23 hommes.

Le 1er bataillon occupe le poste de Château-Trompette, puis la garnison de Tours et enfin celle d'Épernay, qu'il ne quitte que pour prendre part aux mémorables campagnes qui chassèrent du sol national les coalisés qui l'avaient envahi.

CAMPAGNE DE 1792.

Les souverains d'Europe, comprenant que les principes de la Révolution devaient fatalement ébranler leurs trônes, se coalisèrent contre la France, pour réprimer ce qu'ils appelaient les troubles de notre pays. La campagne de 1792 eut pour résultat de chasser l'étranger du sol national.

SIÈGE DE LA CITADELLE DE NAMUR.

Au mois de novembre, le 1er bataillon du 16e est désigné pour faire partie de la division Duhamel, du corps du général d'Harville. Le 27 de ce mois, ce corps d'armée vient prendre ses cantonnements en avant de Namur, sur la rive gauche de la Sambre.

Il forme une ligne de circonvallation destinée à assurer les travaux du siège de la citadelle de cette ville, entrepris par l'armée des Ardennes.

Ce siège donna lieu à un fait d'armes glorieux. La citadelle de Namur était alors protégée par le fort Villatte, sur les glacis duquel l'ennemi avait préparé de nombreux fourneaux de mine, destinés à faire sauter les assaillants au moment de l'assaut. Le général Levenour résolut d'enlever le fort par sa gorge. Il part à minuit avec 1200 hommes, franchit la première palissade; mais à la seconde les sentinelles crient et font feu.

Trop petit pour la franchir, il dit à un officier de haute stature : « Jette moi par-dessus. » Soixante grenadiers le suivent, les sentinelles sont tuées à leurs postes et le commandant de la garnison est saisi : « Mène-moi à tes mines », lui dit Leveneur. Le commandant obéit; le général Leveneur, saisit les mèches, les éteint et le fort Villatte est pris. La garnison de la citadelle capitule le 2 décembre, abandonnant huit drapeaux, nos premiers trophées de cette campagne.

A cette époque, le général Dumouriez prend le commandement de l'armée de Belgique, formée des armées combinées du Nord, des Ardennes et de la Belgique.

L'armée prend ses quartiers d'hiver en avant de la Meuse. Le 1er bataillon du régiment fait partie de la division de droite ou de réserve, général d'Harville, brigade Duhamel. Il occupe Huy; son effectif est de 624 hommes.

CAMPAGNE DE 1793.

Après la mort de Louis XVI, les puissances d'Europe qui étaient restées dans une situation expectante, n'hésitèrent plus à entrer dans la coalition. La Convention les prévint et le 1er février elle déclarait la guerre à l'Angleterre et à la Hollande.

Dumouriez, qui commandait l'armée de Belgique conçut un plan, consistant à la fois dans la défense de la Belgique et la conquête de la Hollande.

Il comptait prendre à revers les défenses de la Hollande, pendant que le général Miranda, avec son corps, aurait masqué et bombardé Maëstricht et Venloo.

SIÈGE DE MAESTRICHT.

Le 19 février, le corps du général Valence investit Maëstricht défendu par le prince de Hesse à la tête de 8,000 hommes. Le général Miranda, avec 12,000 hommes, occupa la rive gauche de la Meuse et établit son quartier général à Petersheim.

Le 1er bataillon du 16e qui fait partie de ce corps s'établit à Cauwenbergh.

Le 23 février, les batteries sont établies en avant de Cauwenbergh et la tranchée est ouverte. Le 24, le feu prend dans la ville; le général somme, mais sans succès, les assiégés de se rendre; le feu continue. Le 25, le bataillon du 16e monte la garde de tranchée.

Mais la lenteur et la mollesse du général Miranda dans les opérations du siège, donnent à l'ennemi le temps de venir au secours de Maëstricht. Les cantonnements de l'armée disséminés entre la Meuse et la Roër sont mal couverts ; et aucune mesure n'a été prise pour le rassemblement de l'armée en cas de mouvement offensif de l'armée ennemie.

Le 1er mars, les alliés prennent l'offensive, repoussent nos troupes divisées aux combats d'Eschweiller et d'Aldenhoven. Miranda lève à la hâte le siège de Maëstricht, qui est occupée le 3 mars par l'archiduc Charles.

Les troupes de Miranda s'arrêtent entre Viset et Tongres. A ce moment, le 16e d'infanterie rentre à la division d'Harville et va s'établir à Huy et de cette ville se rend à Namur, le 4 mars 1793.

Pendant les événements qui suivirent et la défaite du général Dumouriez, à Neerwinden, le 18 mars, la partie de la division d'Harville qui tennait garnison à Namur, et dont faisait partie le 16e, avait à lutter contre les entreprises de l'ennemi victorieux.

COMBATS SOUS NAMUR.

Le 17 mars, 3,000 ennemis se présentent sur la route de Louvain. Nous les attaquons à Champion, situé à une heure et demie de Namur et les repoussons après six heures de combat.

Le 18, une nouvelle attaque de l'ennemi est repoussée à Andoy ; après un combat de toute la journée, les Impériaux perdent 100 hommes. Le général Dumouriez donne l'ordre de la retraite ; la division d'Harville évacue Namur, le 23 mars, à 8 heures du soir et le 1er bataillon du 16e va occuper Dunkerque, commandée alors par le général O'Moran. Il y laisse 114 hommes et en envoie 221 au camp de Ghyvelde commandé par le général Richardot, placé sous les ordres de O'Moran.

PRISE DE FURNES.

Au mois de mai, le général O'Moran se porte contre la ville de Furnes ; 1500 hommes du camp de Ghywelde, dont le 1er bataillon du 16e, sous les ordres du général Richardot, marchent sur la ville, et attaquent le 31 à 6 heures du matin. Après un combat de deux heures, la place est enlevée. Malheureusement, les troupes se livrent dans la ville à un pillage qui ternit la gloire d'un beau fait d'armes.

16e demi-brigade de bataille.

(1794-1796.)

CAMPAGNE DE 1794.

(ARMÉE DU NORD.)

L'échec de Dumouriez pendant la campagne de 1793 avait décidé les puissances d'Europe qui hésitaient encore à se prononcer contre la France. En présence de cette situation, et malgré les divisions intestines de la Convention, il y avait dans cette assemblée de sincères amis du pays, en qui les menaces d'une invasion étrangère étouffaient toute autre considération. Des mesures utiles furent prises et l'infanterie fut réorganisée. Aux bataillons des anciens régiments furent réunis deux bataillons de volontaires. Cet amalgame, qui ne fut achevé que vers la fin de 1794, produisit d'excellents régiments d'infanterie.

La 16e demi-brigade de bataille fut formée du 1er bataillon du 16e régiment d'infanterie et de deux bataillons des volontaires de la Meurthe.

Au début de la campagne, les Français paraissent vouloir se borner à défendre la longue ligne frontière qui s'étend de Strasbourg à Dunkerque. Les alliés, conduits par le général Mack, veulent percer cette ligne en enlevant la position centrale de Landrecies, pour se porter ensuite sur la capitale par Guise et Laon.

La 16e demi-brigade est alors comprise dans l'armée du Nord, et occupe les positions entre Cassel et Bailleul, sous les ordres du général Moreau.

AFFAIRE DE BOESCHEQUEPE.

Au mois de février, le régiment repousse l'attaque des alliés, ainsi que le prouve l'extrait suivant de la lettre du général Moreau au général en chef Pichegru :

« Le 13 pluviôse (1er février), 700 hommes partis d'Ypres, la veille à 7 heures du soir, ont attaqué le poste de Boeschequepe, où il n'y avait que 350 hommes.

« L'ennemi est entré dans le village, nos hommes se sont retirés dans l'église et la tour, d'où ils ont fait un feu très vif, sur les esclaves, qui se sont sauvés avec perte de 13 morts dans le cimetière et 8 qu'on a trouvés sur le chemin de Westonde, où ils se sont retirés. On leur a fait 7 prisonsonniers et pris 21 fusils qu'ils ont laissés sur le champ de bataille.

« Une patrouille du 16e, partie de Goeswelde pour prendre connaissance de cette attaque, n'a pas peu contribué à la déroute de l'ennemi. Un soldat de ce régiment, fait d'abord prisonnier, s'est débarrassé de ceux qui le gardaient et en a pris deux.

« Je ne te dissimulerai pas que si le temps des miracles n'était pas passé, je croirais qu'il s'en est opéré un dans cette affaire; mais le problème se résout facilement quand on met en balance le courage des Français et la lâcheté de leurs ennemis.

« Signé : Moreau.

« Pour copie conforme :

« *Le Général en chef de l'armée du Nord,*

« Signé : PICHEGRU. »

Au mois d'avril, l'ennemi mettant son plan à exécution investit Landrecies; mais l'armée française reprit La Capelle et rétablit ainsi les communications entre Guise et Maubeuge.

Le général Pichegru, convaincu qu'il ne peut secourir Landrecies, tente une diversion en envahissant la Flandre maritime. Pour faciliter son mouvement, il ordonne une attaque sur toute la ligne. L'attaque échoue, et Landrecies capitule le 30 avril.

SIÈGE ET PRISE DE MENIN.

Malgré cet échec, Pichegru, avec les divisions Moreau et Souham, envahit la Flandre, bat les Autrichiens et Hanovriens à Moucron le 26 mai, et envoie la division Moreau, dont faisait partie le 16°, par les deux rives de la Lys pour investir Menin, défendu par un corps hanovrien.

Il somme le gouverneur Hammerstein de se rendre; sur son refus, les soldats irrités demandent à monter à l'assaut. Le général Vandamme, qui commandait la brigade du 16°, leur fit remarquer la hauteur des murailles et la profondeur des fossés. « Laissez-nous commencer l'attaque, répondirent ces braves, et nos cadavres serviront de fascines à nos camarades pour escalader les remparts. » Le général Moreau, prévenu, refusa d'envoyer à une mort certaine ces généreux soldats. Le surlendemain, le gouverneur de la ville, pour sauver quelques centaines d'émigrés, qui préférèrent mourir les armes à la main que d'être fusillés, sortit de la ville avec sa garnison, culbuta le cordon d'investissement et se retira sur Bruges. Menin fut pris, l'ordre de l'armée du 14 floréal en fait foi :

« Encore un nouveau succès, Menin est au pouvoir des troupes de la « République, l'ennemi n'a pu résister à leur valeur. Le général en chef « l'annonce à toute l'armée. Que toutes les divisions soient animées de la « même ardeur et les satellites pâliront et fuiront toujours. Le triomphe « est assuré. »

BELLE CONDUITE DU SOLDAT PIERRE DURAND.

A l'attaque de Menin, le soldat **Pierre Durand**, du 16°, se précipite sur le corps de garde d'un poste avancé, renverse le

faisceau d'un coup de pied, présente sa baïonnette aux ennemis étonnés et crie d'une voix terrible : « Mes camarades me suivent, rendez-vous ou vous êtes morts. » Quinze ennemis se rendent à un seul homme.

Après la prise de Landrecies, Cobourg, au lieu de marcher sur Paris, ne crut pas devoir mépriser l'armée de Pichegru, qui manœuvrait sur ses ailes. Il résolut de la chercher pour la combattre, et, dans ce but, il éparpilla ses forces. Le général Clairfayt, qui cherchait à s'emparer de Courtrai, se jeta rapidement sur la gauche pour faire tête à la division Moreau, qui avait pris position en avant de Courtrai. C'est ainsi que s'engagea le combat de Courtrai, où figura le 16e, et qui ne donna aucun résultat malgré deux attaques intrépides des troupes françaises (11 mai 1794). A la faveur de la nuit, Clairfayt se retira sur Thiolt.

Les alliés sentaient la nécessité de sauver la Belgique en frappant un grand coup. Dans un conseil de guerre tenu à Tournay, où assistèrent l'empereur d'Autriche et le généralissime prince de Cobourg, on dressa un plan de campagne baptisé du nom emphatique de plan de destruction. Heureusement, les alliés, qui auraient pu couper l'armée républicaine de Lille avec leurs 120,000 hommes, marchèrent sur Turcoing en six colonnes. Cette marche amena la bataille de Turcoing (18 mai).

BATAILLE DE TURCOING.

La division Moreau s'étendait de Aelebeck à droite, à Courtray à gauche. Le général Clairfayt, arrêté au pont de Warwick par quelques bataillons français, perdit vingt-quatre heures.

Les divisions Moreau et Souham, informées de sa marche sur la Lys, résolurent de s'en débarrasser. La brigade Vandamme, de la division Moreau, dont faisait partie le 16e, s'avance sur Dardizèle. La division Souham passe la Lys, ne laissant qu'une faible garnison à Courtrai.

Mais, apprenant qu'une attaque sérieuse les menace du côté de Tournay, le général Moreau reste seul pour contenir Clairfayt, pendant que la division Souham va prendre part à la bataille sous Turcoing. Les alliés sont mis en pleine déroute. Moreau contient Clairfayt à Roncy, et ne recule pas malgré son infériorité

numérique; il perd 7 canons et 300 prisonniers. Mais les alliés perdent à Turcoing 3,000 hommes et 60 pièces de canon.

Le général Pichegru ne sut pas profiter de cette victoire, mais son influence morale fut immense par la confiance sans bornes qu'elle inspira à nos jeunes soldats.

Après cette victoire, la division Moreau se porta sur Tournay, que couvrait la position des alliés. Le 23, un combat acharné s'engagea à Pont-à-Chin. Cinq fois le village fut pris et repris et resta définitivement au pouvoir des Anglais.

SIÈGE D'YPRES.

Après ce combat, Moreau est chargé du siège d'Ypres. Il part de Menin le 29 mai, et dirige une attaque simulée du côté d'Elvertinghe. Mais un mouvement de Clairfayt oblige Pichegru à convertir l'attaque d'Ypres en siège régulier. Le général Vandamme (brigade du 16e) complète, en avant de Dickebusch, l'investissement de la place, et fait occuper toutes les positions et débouchés entre l'inondation de Messines et le canal de Bœzinghe. Le 11 juin, Moreau fait sommer le général Salis de se rendre. Sur son refus, le feu recommence plus vif. Le général ennemi Clairfayt essaye de débloquer la place, mais se fait battre à Hooglède le 13 juin.

Le 18, à 3 heures du matin, le général Salis, qui commandait à Ypres, signe la capitulation; 6,000 hommes restent prisonniers de guerre. Plus de cent canons et cinquante milliers de poudre tombent en notre pouvoir. Le général Moreau, juste appréciateur du mérite de ceux qui servaient sous ses ordres, cite comme s'étant particulièrement distingué le général Vandamme, qui commandait la brigade du 16e.

Pendant que le général Marceau s'illustrait à l'armée de Sambre-et-Meuse, le général Moreau, qui commandait l'extrême gauche de l'armée du Nord, nettoyait avec une grande activité les côtes de la Flandre maritime. Le 1er juillet, il s'emparait d'Ostende, et le 5 investissait Niewport.

Le 19, la ville se rendait. Cette capitulation faillit entraîner la mise en jugement de Moreau, qui avait permis la sortie de la garnison, qui comprenait beaucoup d'émigrés français.

AFFAIRE DE L'ILE DE CASSANDRIA.

Moreau, maître de Newport, reçut de la Convention nationale l'ordre d'assiéger le fort de l'Écluse; mais pour ce siège, il fallait d'abord s'emparer de l'île de Catzand ou de Cassandria, dont les fortifications protégeaient les abords de la place. Cette île, située à l'embouchure de l'Escaut, est séparée du continent et du fort de l'Écluse par un bras du fleuve qu'on nomme le canal de Coxysche. Une digue étroite inondée de tous les côtés et défendue par une batterie de quatorze pièces de canon était son seul point de communication avec le continent. Cette digue fut franchie et l'île enlevée par un de ces traits d'audace dont l'impétuosité française offre tant d'exemples. Moreau ordonna au général Dejean, qui dirigeait le siège, de faire tous les préparatifs nécessaires pour le passage; mais pendant que cet habile officier se hâtait de rassembler les matériaux nécessaires à la construction d'un pont, la brigade Vandamme (16e demi-brigade), impatiente de la longueur des préparatifs et cédant à l'impulsion de son courage, méditait de franchir le canal sans leur secours. Les officiers cédèrent à l'enthousiasme des soldats, et sous le feu de l'ennemi, la brigade s'élançant dans des batelets rassemblés pour les premiers travaux du pont, les attachèrent ensemble avec des cravates et des mouchoirs et s'avancèrent ainsi contre les batteries ennemies; d'autres plus hardis se jetèrent à la nage pour traverser le canal ou remorquer les nacelles, que le manque d'avirons faisait dériver sous le courant. La mitraille de l'artillerie ennemie redoubla sans ralentir l'audace de nos soldats, qui touchèrent enfin à l'autre rive.

Les bataillons, à peine formés, enlevèrent les redoutes ennemies à la baïonnette, poursuivirent les ennemis jusqu'à l'extrémité de l'île, où ils furent tous tués, noyés ou faits prisonniers. On prit 90 pièces de canon et 200 prisonniers et une grande quantité de munitions de guerre. L'extrait suivant du *Journal militaire* de l'époque, prouve la part glorieuse que prit le 16e à cette affaire.

« Armée du Nord, loi du 15 thermidor, an II.

« Il sera fait mention honorable dans le procès-verbal de la séance des « actes de bravoure : du citoyen Laris, caporal de grenadiers au 16e régi- « ment, dans la prise de l'île de Cassandria. »

La prise de l'île de Cassandria fut suivie de la capitulation du fort de l'Ecluse, le 25 août. Après ce succès, la division Moreau fut répartie dans les villes de Bruges et de Gand pour s'y reposer de sa courte, mais pénible et glorieuse campagne.

Au moment où le général Moreau obtenait ce beau succès, les révolutionnaires de Brest envoyaient son père à l'échafaud. Ce vénérable vieillard, que le peuple de Morlaix appelait le père des pauvres, fut condamné à mort comme aristocrate. Moreau, qui avait pour son père le plus profond respect filial, se demanda alors s'il ne quitterait pas le service d'une patrie qui se montrait si ingrate; mais les conseils de ses amis l'emportèrent sur sa douleur et son ressentiment, et il resta à l'armée. Sa vengeance devait être bien glorieuse, car, six ans après, il remportait la victoire de Hohenlinden, où le régiment figura avec tant de gloire que le nom de cette bataille est inscrit sur notre drapeau. Voici pourquoi j'ai cité cet épisode qui paraîtrait à première vue s'écarter de mon sujet.

CAMPAGNE DE 1795.

Pendant l'année 1795, la 16e demi-brigade de bataille continua à faire partie de l'armée du général Pichegru. On sait que la conquête de la Hollande par ce dernier fut une sorte de marche triomphale. Le régiment eut l'honneur d'entrer à Amsterdam et à La Haye, les deux capitales de la Hollande.

L'année 1795 fut marquée par la dissolution de la première coalition. Les traités de Bâle amenèrent la paix entre la République, la Prusse, la Hollande, l'Espagne et la Toscane. La guerre allait donc continuer avec l'Autriche et l'Angleterre.

16e demi-brigade de ligne.

(1796-1803.)

En 1796, les demi-brigades de bataille deviennent demi-brigades de ligne. La 16e demi-brigade de ligne est formée avec l'ancienne 110e demi-brigade de bataille et deux bataillons de la demi-brigade de l'Yonne. Cette dénomination fut conservée

jusqu'en 1803, où les demi-brigades devinrent des régiments d'infanterie.

CAMPAGNE DE 1796.

(ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE. — GÉNÉRAL JOURDAN.)

Les articles secrets du traité de Bâle avaient assuré à la République la possession de la grande place de Mayence. Mais cette ville avait une garnison de 20,000 Autrichiens. Toute l'année 1795 se passa sans amener de résultats décisifs sur le Rhin. Le Directoire avait remplacé la Convention, Carnot avait repris la direction des affaires militaires.

Le 16e prit part à toute la campagne de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il faisait partie de la division Grenier, formée par les brigades Dalesme et Olivier.

COMBAT DE WETZLAR (17 JUIN).

Le 13 juin, l'armée de Sambre-et-Meuse se forme sur une seule ligne derrière la Lahn ; la division Grenier campait sur l'Els. Jourdan voulait forcer le passage vers Lunburg, mais il attendit jusqu'au 17 juin pour donner le temps à la division Lefebvre d'occuper Wetzlar à sa gauche. Ce retard permit à l'archiduc Charles de le prévenir. Jourdan fut attaqué et obligé de rentrer dans Neuwied et de repasser sur la rive gauche du Rhin. Le 17 juin, les divisions Grenier, Bernadottte et Championnet se mirent en marche sur Neuwied. Mais l'ennemi avait rompu les ponts et fait avancer douze pièces d'artillerie. Forcés de rester sur la Saynbach, nos soldats soutinrent le feu de l'ennemi et firent bonne contenance. Les ponts ayant été rétablis, l'armée défila le 18 au matin dans le meilleur ordre sur la rive gauche du Rhin.

Pendant ce temps, Moreau, à la tête de l'armée de Rhin-et-Moselle, passait le Rhin à Kehl. L'archiduc Charles marcha à sa rencontre.

A l'aile gauche, Kléber menaçait le Rhin vers Dusseldorf. Jourdan profita du départ de l'archiduc pour repasser le fleuve à Neuwied. Pendant que Kléber attirait l'attention de l'ennemi,

la division Grenier (16e) passait le Rhin à Cologne. Le 4 juillet, toute l'armée était réunie sur la rive droite du fleuve, elle s'arrêta deux jours pour attendre des vivres.

Le 6 juillet, la division Grenier prenait position à Mehrensberg.

Le 9 juillet, l'armée de Sambre et-Meuse franchissait la Lahn. Le mouvement des armées était alors le suivant : à droite, Marceau observait Mayence; à gauche, Kléber marchait sur Francfort; au centre, Jourdan débouchait dans les plaines du Mayn, depuis la Nidda jusqu'à Cassel.

La division Grenier se dirigea sur Hombourg pour forcer l'ennemi à précipiter sa retraite. Le 10 juillet, elle franchit la Lahn à Weilbourg, vint camper à Grafen-Wiesebach et poussa son avant-garde jusqu'à Usingen, d'où elle chassa quelques troupes autrichiennes. Puis, continuant sa marche sur Hombourg, elle mit en déroute deux escadrons autrichiens, se porta rapidement sur Gunzelheim, enveloppa et sabra le détachement d'infanterie qui occupait le village et s'établit sur les hauteurs, en avant de Hombourg.

Le 16 juillet, Francfort ayant capitulé, la division Grenier se porta sur la Kintzig et, après la prise de Wurtzbourg, le 24 juillet, elle occupa Werneck.

COMBAT ET PRISE DE BAMBERG.

Le 5 août, pendant que la place de Kœnigshofen se rendait au général Lefebvre, les avant-gardes des divisions Grenier et Championnet se disputaient l'honneur d'entrer les premières dans Bamberg et s'y précipitaient avec impétuosité.

Mais n'ayant pas pris les précautions nécessaires pendant la marche, elles furent enveloppées par le corps de Wartensleben et eurent à soutenir longtemps un combat inégal qui coûta la vie à un grand nombre de braves. L'arrivée des gros des divisions nous donna enfin l'avantage et nous restâmes maîtres de Bamberg, où l'on trouva des approvisionnements que les Impériaux n'avaient pu enlever.

COMBAT DE FORCHEIM (7 AOUT).

Le général Wartensleben, battu à Bamberg, exécuta un changement de front en arrière et vint appuyer sa droite à Pegnitz et son centre à la forteresse de Forcheim. Kléber aurait pu alors combiner un effort général sur l'une des ailes ennemies séparées par la Rednitz, mais il ne voulut pas s'écarter du système vicieux prescrit par les instructions du Directoire, et il fit marcher son armée parallèlement au front des Impériaux.

Le 7 août, la division Grenier remonta la Rednitz et soutint un combat très vif contre l'ennemi qu'elle repoussa, et vint s'établir derrière l'Aisch, vers Villersdorf, où la division Championnet la rejoignit après avoir emporté les hauteurs qui bordent cette rivière et qui étaient hérissées d'artillerie.

Wartensleben, battu, se retira sur Nuremberg et la place de Forcheim capitula à la première sommation, nous livrant 60 pièces de canon, des armes et des munitions de guerre.

Après l'affaire de Forcheim, Jourdan, rétabli de sa maladie, reprit le commandement de l'armée qui continua à s'enfoncer à la suite de Wartensleben dans les défilés de la Pegnitz, affluent de la Rednitz.

COMBAT DE NEUKIRCHEN.

Dans ce pays montueux, coupé de ravins, hérissé d'épaisses forêts, la route de Lauf au Sulzbach était seule praticable à l'artillerie. Le 16 août, le général Grenier s'établit sur les hauteurs, en avant de Pachtesfeld, et reçut l'ordre d'approcher le plus possible de l'ennemi établi entre Sulzbach et Amberg, la droite appuyée aux hauteurs escarpées de Neukirchen. La position de Sulzbach fut attaquée de front par la division Collaud et de flanc par la division Grenier. L'ennemi évacua sa position et se retira sur Rosenberg, où Wartensleben lui envoya quelques bataillons de renfort.

COMBAT DE WOLFERING (20 AOUT).

Le 20 août, Jourdan continua à poursuivre les Impériaux. La division Grenier, à la droite, marcha sur Schwandorf. La divi-

sion Collaud chassa l'ennemi de Pfreim, le débusqua du bois de Freyholz et le força à passer le ruisseau de Wolfering. Mais ce village, pris et repris plusieurs fois, resta aux Autrichiens, qui durent bientôt l'évacuer devant les mouvements de Ney et Lefebvre, à droite, et Championnet, à gauche. L'armée impériale se retira derrière la Naab, dont les rives escarpées permettaient une facile défense. Cette rivière, qui séparait les deux armées, mit un terme à la retraite des Autrichiens et à la marche victorieuse de l'armée française.

RETRAITE DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

L'archiduc Charles, comprenant qu'il était trop faible pour résister à Moreau (armée de Rhin-et-Moselle), résolut de se réunir à Wartensleben pour repousser l'armée de Sambre-et-Meuse, et se porter ensuite en force contre Moreau. Il laissa le général Latour devant Moreau pour l'occuper et se dirigea sur Neumark avec 24 bataillons et 50 escadrons. Il y arriva le 16 août. A Neumark, le général Nauendorf était tenu en échec par Bernadotte.

Jourdan allait traverser la Naab et continuer à poursuivre Wartensleben, lorsque Bernadotte l'avertit de l'arrivée de l'archiduc. Bernadotte, attaqué par l'archiduc et repoussé, recula sur Lauf. Ce mouvement découvrait le flanc gauche de Jourdan qui donna l'ordre de la retraite qui commença le 23 août à onze heures du soir. Le 24, l'armée de Sambre-et-Meuse prit position en arrière d'Amberg, les divisions Grenier et Championnet sur la rive droite de la Vils, au centre.

COMBAT D'AMBERG.

Les Impériaux attaquèrent sur toute la ligne et sans succès la position française ; mais, à la chute du jour, Jourdan ordonna la retraite. Le général Grenier vint s'établir à Pachlesfeld pour couvrir la droite. Cette journée coûta 2,000 hommes à l'armée républicaine. Les Autrichiens bivouaquèrent sur le champ de bataille.

BELLE CONDUITE DU LIEUTENANT CAMUS.

Pendant ce combat, le lieutenant Camus du 16e fut chargé de garder un passage avec quelques hommes de sa compagnie. A peine a-t-il pris position, qu'il est assailli par un parti considérable d'Autrichiens qui le somment de se rendre.

« En avant, crie alors Camus », et il fonce avec sa petite troupe sur l'ennemi qu'il fait prisonnier. Camus devint plus tard lieutenant-colonel et fut mis en demi-solde à la Restauration.

Le but de l'archiduc était de gagner le flanc droit de Jourdan et de l'empêcher de se réunir au corps de siège de Mayence. Aussi le général français continua-t-il sa retraite sans perdre de temps et, le 31 août, atteignit Schweinfurt. Ainsi posté, les Autrichiens ne pouvaient plus lui couper sa retraite sur la Lahn. Mais Jourdan craignit de compromettre la gloire de son armée en continuant sa retraite sans combat. Encouragé par l'enthousiasme excessif de son armée, les conseils de Moreau et l'ordre du Directoire qui lui prescrivait de se maintenir sur la Rednitz, il marcha sur Wurtzbourg déjà occupé par l'archiduc Charles.

BATAILLE DE WURTZBOURG.

L'armée de Sambre-et-Meuse prit position devant cette ville, la division Grenier (16e de ligne), près du village de Unter-Bleischsfeld. Elle reçut l'ordre de s'avancer sur Selingstadt pour couper les communications de l'ennemi avec le Mayn. Malheureusement, Jourdan ne croyait avoir à faire qu'à l'avant-garde de l'archiduc Charles, commandée par le général Hotze. Le 3 septembre, un brouillard épais qui dura jusqu'à onze heures du matin cacha aux deux armées leurs mouvements respectifs. Lorsqu'il se dissipa, l'archiduc Charles jugea de la faiblesse de son adversaire. Il porta son effort sur notre flanc gauche. Jourdan ordonna alors à la division Grenier de se porter par les hauteurs de Selingstadt au secours de Championnet, dont la division occupait une ligne trop étendue.

Le général Grenier commença son mouvement, mais il vit la cavalerie de Wartensleben se développer dans la plaine. Il s'arrêta

et n'envoya à Championnet qu'une demi-brigade de ligne et un regiment de dragons.

A ce moment, Ney qui commandait l'avant-garde battait en retraite. Le général Grenier, pour l'appuyer, porta quelques bataillons (16e de ligne) et un régiment de dragons, sur une hauteur à droite du village de Oberbleichsfeld. Ces troupes s'établirent sur cette hauteur et s'y battirent avec un héroïsme admirable.

Jourdan vit alors qu'il avait à faire non plus à l'avant-garde de Hotze, mais à toute l'armée de l'archiduc. Il donna l'ordre de la retraite. La division Grenier resta sur le champ de bataille, pour donner le temps à Championnet et à Bernadotte de commencer le mouvement. Cette division se couvrit de gloire en soutenant une lutte désespérée. Elle succomba en partie dans la lutte, mais l'armée de Sambre-et-Meuse était sauvée; elle put se retirer en combattant et Jourdan continua sa retraite sur la Lahn.

Le 9 septembre, la division Grenier passait la Lahn à Wetzlar, Dans cette position, Jourdan songea à réorganiser son armée. Le siège de Mayence devenant impossible par suite des événements, il appela à lui la division Poncet et 6,000 hommes de l'armée du Nord et porta son armée à 60,000 hommes, mais il n'avait que 5,000 chevaux. Il aurait désiré reprendre l'offensive, mais ne recevant pas d'instructions du Directoire, il se concentra vers Wetzlar derrière la Lahn et attendit l'archiduc.

AFFAIRE DE GIESSEN.

Le 11 septembre, les Autrichiens arrivèrent à Giessen, occupé par l'avant-garde de la division Grenier. La cavalerie se replia sur la rive droite de la Lahn, mais l'infanterie profitant d'un reste de fortifications, tint dans la ville. Les habitants ayant traîtreusement introduit l'ennemi dans la ville, les défenseurs durent mettre bas les armes. Le général Grenier, apprenant cette trahison, se porta sur Giessen et menaça de brûler la ville avec ses obus, si on ne lui rendait pas son avant-garde. Devant cette menace on lui rendit son infanterie qui rejoignit la division.

COMBAT DE GIESSEN.

Le 15 septembre au soir, l'armée de Sambre-et-Meuse, s'étendait de Giessen au Rhin, vers Ehrenbreitstein. Le 16, les Autrichiens débouchèrent du bois de Loller et attaquèrent la gauche française à Giessen. Les avant-postes de la division Grenier, postés sur les hauteurs devant Giessen, furent repoussés. Jourdan fit aussitôt marcher la cavalerie de Bonnaud, au secours de la division Grenier. L'affaire devint des plus vives. L'ennemi déjà supérieur en nombre, recevait sans cesse des renforts. La division Grenier, renforcée de son côté, parvint enfin à rejeter l'ennemi en désordre sur la rive gauche de la Lahn. Le général Bonnaud eut la cuisse cassée d'un coup de feu et en mourut deux mois après, regretté de toute l'armée.

L'armée de Sambre-et-Meuse continua sa retraite pour passer sur la rive gauche du Rhin. Le 20 septembre, le corps de Marceau soutint à Altenkirchen, un vif combat pour protéger la retraite de l'armée. Il y reçut la blessure dont il mourut. Les généraux autrichiens et l'archiduc lui-même témoignèrent les regrets que leur inspirait une mort aussi prématurée. Ils tinrent à s'associer aux honneurs funèbres rendus au jeune général, et des salves d'artillerie tirées sur les deux rives du Rhin donnèrent à la fois le signal de la triste cérémonie. A cette époque, le général Jourdan donna sa démission et fut remplacé par le général Beurnonville. Il signa un armistice qui suspendit les hostilités entre l'armée de Sambre-et-Meuse et les Autrichiens.

Ainsi se termina la campagne de 1796, pour l'armée de Sambre-et-Meuse.

« Honneur à ces braves armées qui, étrangères à tous les
« crimes qui souillèrent cette époque mémorable et aux funestes
« dissensions qui déchirèrent la Patrie, versèrent leur sang pour
« l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire. »

Jourdan (*Mémoires*).

CAMPAGNE DE 1797.

Pendant l'armistice, le général Beurnonville fut remplacé par Hoche, qui déploya la plus grande activité pour réorganiser l'armée de Sambre-et-Meuse.

Les hostilités recommencèrent au mois d'avril 1797.

L'armée de Sambre-et-Meuse, forte de huit divisions, était divisée en quatre corps appelés aile droite, centre, gauche et réserve. La 16e demi-brigade comptait dans le corps du centre, commandandé par le général de division Grenier. La brigade était commandée par le général Bastoul.

Le général Hoche résolut de déboucher par Neuwied, dont la tête de pont était en notre pouvoir. Pour attirer l'attention de l'ennemi vers Dusseldorf, il fit avancer son aile gauche, qui s'établit dès le 16 avril, dans les plaines de Mulheim, vis-à-vis de Cologne. La position des Autrichiens s'étendait de Zollengers, près du Rhin, jusqu'au village de Heddersdorf qui avait été très fortement retranché. Six redoutes couvraient le front de la position en avant du chemin de Neuwied à Ehrenbreitstein; trois autres redoutes à Heddersdorf, enfilaient le chemin de Dierdorf. Tous ces ouvrages étaient fraisés, palissadés et armés d'artillerie.

BATAILLE DE NEUWIED (18 AVRIL).

Le 18 avril, à 8 heures du matin, les troupes sorties de Neuwied s'ébranlèrent pour attaquer cette forte position. L'aile droite marcha sur Bendorf et le centre, général Grenier, sur Heddersdorf. Le général Bastoul, avec neuf compagnies de grenadiers, soutenues de leurs demi-brigades, marcha sur Heddersdorf sans tirer un coup de fusil, en escalada les retranchements et s'en empara.

Les Autrichiens durent évacuer la position. La journée de Neuwied leur coûta 6,000 hommes, sept drapeaux, deux pièces d'artillerie et soixante caissons.

« Ainsi se termina, dit le général Hoche dans son compte rendu « au Directoire, la bataille de Neuwied, dans laquelle se sont « distingués par leur sang-froid et l'habileté de leurs manœuvres, « tous les officiers supérieurs et une infinité d'autres, dont la « nomenclature serait trop longue pour pouvoir trouver place « dans un simple rapport. »

Après la bataille de Neuwied, le général autrichien s'établit sur une position ayant à dos le défilé de la Dyle. Hoche le poursuivit et le força à évacuer sa position sans combat. Les Autri-

chiens reculèrent alors sur la Lahn vers Wetzlar, toujours suivis de près par l'armée française. La division Grenier occupa Weilbourg le 20 avril. La poursuite continua et ne s'arrêta qu'à Francfort, ou les Français pénétraient avec les fuyards de l'armée autrichienne, lorsque le gouverneur de la ville apporta la nouvelle de l'armistice, signé par Bonaparte, à Léoben.

Dans une conférence qui eut lieu le jour suivant, on convint que la Nidda servirait de ligne de démarcation aux deux armées. La situation de l'armée autrichienne était telle, qu'on regarda la suspension d'hostilités comme ayant sauvé l'armée impériale d'une défaite certaine (2 avril 1797).

CAMPAGNE DE 1799.

Le congrès de Rastadt durait encore, mais vers la fin du mois de février 1799, toutes les finasseries diplomatiques avaient été épuisées, et la France et l'Autriche s'efforçaient de profiter au mieux des derniers délais que procuraient la fin des négociations. Le Directoire avait formé quatre armées. Trois sur le Rhin (armée du Danube, armée d'Helvétie, armée d'observation, et une en Italie). La 16e demi-bridade faisait partie de l'armée d'observation, division Collaud, brigade Bastoul ; son dépôt était à Mayence, elle comptait 2 bataillons et son effectif était de 1782 hommes. L'armée d'observation fut confiée à Bernadotte. Le 1er prairial (20 mai), la 16e demi-brigade occupait Stengelhof.

L'avant-garde de la division Collaud, composée du régiment, de 2 escadrons du 3e hussards, du 20e chasseurs et de 1 bataillon de la 60e demi-brigade, appuyait sa droite au Rhin, à la ferme de Stengelhof, son centre au village de Frédéricksfeld et sa gauche à Edingen sur le Necker. Le Directoire voulait frapper un coup décisif en Allemagne, avant que les Russes puissent se réunir aux Autrichiens leurs alliés. Le 1er mars, les trois armées commencèrent leur passage du Rhin.

L'armée d'observation, destinée à seconder les opérations de l'armée du Danube, devait bloquer Manheim et Philipsbourg et fournir des garnisons aux autres places du Rhin.

Le 1er mars, Bernadotte passa le Rhin, occupa Manheim sans résistance et s'approcha de Philipsbourg, qu'il dut renoncer à

attaquer, à cause de ses inondations. Il remonta alors la vallée du Necker jusqu'à Heilbronn. Lorsqu'après la bataille de Stokack, Jourdan recula sur le Rhin, l'armée d'observation fut entraînée dans le mouvement et repassa le Rhin. Bernadotte en laissa le commandement au général Collaud et partit pour Paris.

Le commandement des armées d'Helvétie et du Danube fut alors réuni dans les mains du général Masséna. L'archiduc, qui aurait dû prendre alors rigoureusement l'offensive, n'en fit rien, et se borna à chasser les Français des postes qu'ils occupaient encore sur la rive droite du Rhin. Masséna en profita pour réorganiser son armée. Le commencement de la campagne eut pour théâtre la Suisse. Pendant ce temps, le général autrichien Starray, laissé avec 22,000 hommes aux sources du Danube, gardait tous les débouchés de la Forêt-Noire, lançait des partis dans la vallée du Rhin et dans les vallées adjacentes et soutenait l'insurrection des Mayençais. Les généraux Legrand, à Kehl et Vieux-Brisach et Collaud, à Manhein, faisaient face à Starray. La 16e demi-brigade, division Legrand, brigade Loval, avait son dépôt à Mayence. Ses deux bataillons forts de 1727 hommes occupaient Offembourg.

AFFAIRES D'OFFEMBOURG

(26 ET 30 JUIN, 4 ET 6 JUILLET)

Le 26 juin 1799, la division Legrand avait sa droite à Altenheim et Offembourg, le centre à Obervich et sa gauche à Bishoffen.

Elle fut attaquée sur toute la ligne dans la nuit du 7 au 8 par des forces supérieures, et obligée à reculer. L'ennemi ayant forcé Offembourg et gagné les routes d'Appenvihr et de Musbach, le général Legrand donna l'ordre de la retraite, qui s'effectua avec la plus grande régularité, sans que l'ennemi osât l'inquiéter. La division Legrand se retira sur Kehl et Wilstett. Cette journée, quoique désavantageuse pour nous, qui y perdions des positions importantes, coûta à l'ennemi plus de 1300 hommes. Le général Legrand fait le plus grand éloge de la conduite de ses troupes dans cette affaire. Les chefs de corps **Mercier**, **Vatrin**, **Bletzlet** et **La Coste** s'y distinguèrent particulièrement.

Le 30 juin, le général Leval poussa une vive reconnaissance jusqu'au péage d'Offembourg, et fit à l'ennemi plusieurs prisonniers, dont un officier de partisans.

Le 4 juillet, à 3 heures du matin, la division Legrand attaqua l'ennemi. A droite, Mercier, chef de la 72e demi-brigade; à gauche, Danglas, chef de brigade; au centre le général Leval. Ce dernier se porta avec la plus grande vigueur sur Giessen, Willingen et Appenwil.

Un bataillon du 16e était tête de colonne. Le village d'Appenwil fut enlevé à la baïonnette. L'attaque fut menée avec la même vigueur à droite et à gauche.

Toutes les troupes, et surtout le 16e de ligne, déployèrent tant de vigueur et de courage dans cette affaire, que l'ennemi, se voyant sur le point d'être coupé dans sa retraite, se hâta d'effectuer son mouvement rétrograde. Il fut poursuivi vigoureusement jusque vers Nieder-Achern et Oberkirch.

Le 6 juillet, le général Legrand donna l'ordre au général Leval de s'emparer d'Offembourg et d'Altenheim. Les colonnes d'attaque s'ébranlèrent à 3 heures de l'après-midi.

Le 1er bataillon du 16e suivit la route de Rastadt à Offembourg. Nous avions pour but d'établir notre ligne d'avant-postes, et l'ennemi nous laissa faire, en abandonnant à l'approche de la nuit tout le champ de bataille, nous laissant croire que la journée était terminée. Mais bientôt un corps ennemi nombreux composé d'infanterie et de cavalerie déboucha par la vallée de la Kintzig et la route de Fribourg, et ouvrit un feu très vif d'artillerie qui dura jusqu'à 10 heures du soir. Étonné de l'opiniâtreté de nos troupes contre des forces aussi supérieures, l'ennemi fit avancer sa cavalerie en masse pour charger la nôtre. Elle arriva jusque sur le plateau d'Offembourg, où des hussards et des hulans autrichiens vinrent couper les mèches de nos canons et engager une mêlée confuse qui eût été très funeste sans l'activité et la bravoure du général Leval et l'intelligence de son aide de camp Bevalet et de son officier de correspondance Bertholet, qui le secondèrent parfaitement dans ce moment critique.

L'ennemi ne put se maintenir sur ce terrain, et nous l'abandonna jonché de ses morts et de ses blessés. Il craignait du reste, à juste titre, d'avoir à essuyer le choc des renforts qui, selon toute apparence, devaient nous arriver.

Le général Legrand, dans son compte rendu, fait le plus grand éloge de toute la division, qui s'est parfaitement distinguée, et dont les généraux, officiers et soldats se sont montrés dignes les uns des autres et de la République.

Cette soirée nous coûta quelques tués, blessés et prisonniers, mais l'ennemi y laissa 500 hommes, parmi lesquels plusieurs officiers, et notamment le colonel Kaiser.

BELLE CONDUITE DU SERGENT-MAJOR COURTOIS.

Le 6 juillet, le sergent-major Courtois, du 16e, commandait une compagnie dont les officiers avaient été tués. Il marchait en tirailleurs dans les gorges d'Offembourg, lorsqu'il s'aperçut que les pandours autrichiens lui coupaient la retraite. Il les chargea à la baïonnette, s'ouvrit un passage et rejoignit son régiment. Il fut nommé officier sur le champ de bataille et resta au régiment. Un arrêté du Premier consul du 29 vendemiaire an IX confirme sa nomination (ancien *Journal militaire*).

Le 7 juillet, la nombreuse cavalerie que l'ennemi déploya détermina le général Legrand à quitter à 11 heures du soir les positions d'Offembourg, après avoir lancé une forte reconnaissance sur Altenheim et en avant d'Appenwil, où l'ennemi perdit encore du monde.

Le 20 juillet, l'arrêté du 13 juin qui divisait l'armée du Danube en armée du Rhin et armée du Danube fut mis à exécution. L'armée du Rhin fut confiée au général Mullet, qui établit son quartier général à Turckheim. Tout le pays environnant devint alors une arène où se livraient chaque jour des combats opiniâtres entre les Français et les insurgés mayençais soutenus par des corps autrichiens.

Le 16e de ligne est compris dans la 3e division, dite du centre:

Général de division Laborde,
Général de brigade Mercier.

Le 18 août 1799, il a son dépôt à Metz:

Le 1er bataillon à Frankental,
Le 2e — à Gemersheim,
Le 3e — à Spire.

Son effectif est de 3,010 hommes. La fin de l'année 1799 se passa à guerroyer contre les partis du général autrichien Starray.

Le 24 novembre, un arrêté fondit l'armée du Danube dans l'armée du Rhin. Cet arrêté reçut son exécution le 12 décembre. Un armistice ayant été signé avec l'Autriche, le Rhin servit de limite aux cantonnements des deux armées adverses.

CAMPAGNE DE 1800.

1° Campagne d'été.

Le Premier consul fondit les armées du Rhin et d'Helvétie en une seule, qui conserva le nom d'armée du Rhin, et fut confiée au général Moreau. Elle fut renforcée d'une partie de l'armée de Hollande, ce qui porta son effectif à 100,000 hommes. L'armée du Rhin fut divisée en quatre corps de trois divisions chacun.

Le centre, commandé par Gouvion Saint-Cyr, comprenait les divisions Baraguey d'Hilliers, Tharreau et Ney. La 16e demi-brigade d'infanterie faisait partie de la division Tharreau. Une situation du 10 mars 1800 nous donne son effectif : 2291 hommes pour trois bataillons. Le plan de Moreau était de passer le Rhin vers Bâle, et de se porter sur Stockach, prenant ainsi à dos l'ennemi placé entre la rive droite du Rhin et les défilés de la Forêt Noire, et de culbuter son aile gauche.

Le passage s'effectua le 28 avril. Le corps de Saint-Cyr franchit le fleuve à Brisach, et la division Tharreau enleva le village de Saint-Georges et rejeta le général autrichien Giulay sur Fribourg.

Kray, commandant en chef les troupes autrichiennes, prit le change ; il crut que Moreau voulait forcer le val d'Enfer et la Kintzig ; il manœuvra comme s'il eût dû être forcé par sa droite et donna ainsi à Moreau tout le temps nécessaire pour exécuter son plan.

Dans les premiers jours de mai, l'armée française se trouva réunie sur la Wutach, tenant les routes de Schaffhouse à Engen et à Stockach.

BATAILLE DE STOCKACH (3 MAI).

Pendant ces mouvements, le général Kray, revenu de son erreur, concentra une grande partie de ses forces à Engen afin de gagner le lendemain les hauteurs de Stockach pour protéger au moins l'évacuation de ses magasins.

Mais Moreau résolut de l'attaquer avant que son aile droite, que Starray ramenait par la haute vallée du Necker l'ait rejoint. Le 3 mai au point du jour, le corps de droite (Lecourbe) attaqua Stockach, et après un combat acharné la position fut enlevée.

Les Autrichiens perdirent 4,000 hommes, 8 canons et 50 chevaux, et des magasins remplis d'approvisionnements.

BATAILLE D'ENGEN (3 MAI).

Pendant que Lecourbe, à droite, était aux prises avec les Autrichiens, Moreau était aux prises avec Kray et remportait une victoire également décisive.

Le général Saint-Cyr se trouvait encore avec le centre à Stuhlingen.

Moreau lui envoya l'ordre de se porter en toute hâte sur Engen en flanquant la gauche du corps de réserve; mais il ne crut pas néanmoins devoir attendre leur arrivée, et il aborda les positions ennemies avec les 32,000 hommes qu'il avait de disponibles.

Le plateau de Hohenhowen, en bas duquel s'étend la grande plaine d'Engen, pouvait être regardé comme la clef de la position. Kray l'avait fait couvrir de retranchements et y ralliait son infanterie chassée des villages de la ligne de bataille. Moreau appuya sur sa gauche pour se réunir le plus tôt possible au corps de Saint-Cyr et envelopper Engen par les hauteurs qui sont au Nord. Le combat dura toute la journée acharné des deux côtés. Le jour était sur son déclin. On entendait à droite le feu de Richepanse, dont la gauche n'avait pas cessé d'être à découvert et sans appui par suite du mouvement de Moreau sur sa gauche. L'ennemi avait fait des efforts inouïs pour l'envelopper.

Gouvion Saint-Cyr, qui s'était mis en marche dès 5 heures du

matin, avait eu de rudes combats à livrer à la chapelle Sainte-Ottlie, au défilé de Zolham et sur les hauteurs de Riedeschigen. Un combat plus terrible encore s'engagea au bois de Stettin. Mais les Autrichiens durent reculer, et la jonction des deux corps s'opéra. La division Baraguey d'Hilliers tomba sur la droite du corps autrichien, que Richepanse contenait depuis le matin. La nouvelle de la défaite de Stockach arriva et découragea les Autrichiens, qui ne se battirent plus que pour assurer leur retraite.

Cette journée coûta à chaque armée près de 7,000 hommes. Les Français firent 7,000 prisonniers, et enlevèrent à l'ennemi 3 drapeaux, 9 pièces de canon et d'immenses approvisionnements de tout genre.

La division Tharreau n'eut pas l'occasion de prendre part à la bataille de Mœskirch. L'aile droite, qui était la plus avancée, précéda l'armée sur Mœskirch; la réserve suivait en seconde ligne. Quant au centre (Saint-Cyr), il dut marcher sur Septingen, s'étendant par sa gauche jusqu'à Tuttlingen.

La bataille de Mœskirch fut très meurtrière. Moreau envoya à Saint-Cyr l'ordre de se porter sur ce point, mais les officiers porteurs de cet ordre ne purent arriver jusqu'à lui. Ce détail, que plusieurs historiens militaires ont ignoré, leur ont permis de qualifier d'inexplicables la conduite et l'inaction de Gouvion Saint-Cyr pendant cette bataille.

Après la bataille de Mœskirch, l'armée du Rhin continua sa marche sur le Danube. Le corps de Gouvion Saint-Cyr était, le 6 mai, sur la route de Mœskirch à Mengen, sa gauche au Danube, le 7 en avant de Mengen, et, enfin, le 8, la gauche au Danube à la hauteur de Riedlingen, la droite à Buchau.

BATAILLE DE BIBERACH (9 MAI).

Dans la nuit du 7 au 8 mai, l'armée autrichienne s'établit sur la ligne de la Riss, en avant et en arrière de Biberach.

Le 9 au matin, le général Saint-Cyr se porta sur Biberac par la route de Buchau avec les divisions Tharreau et Baraguey d'Hilliers. Il força d'abord le poste d'Obendorf à se replier sur le corps que Kray avait détaché en avant de la Riss (10 bataillons, 15 pièces de canon et une nombreuse cavalerie). Puis il aborda

sans hésiter ce corps, qui, en quelques instants, fut culbuté dans le défilé. L'artillerie et la cavalerie encombrant cet étroit passage, la colonne autrichienne eût été détruite si Kray n'eût envoyé des renforts pour la recueillir et protéger sa retraite.

Le reste de l'armée autrichienne occupait les hauteurs en arrière de Biberach, ayant son front couvert par le grand ravin formé par la rivière la Riss. Au moment où Saint-Cyr pénétrait dans Biberach avec les fuyards autrichiens, le général Richepanse se montrait sur les revers des hauteurs.

De concert avec Gouvion Saint-Cyr, il résolut de chasser Kray de sa forte position. Les troupes de Saint-Cyr traversèrent Biberach et commencèrent à gravir les hauteurs aux yeux des ennemis, stupéfaits de tant d'audace. Richepanse franchit la Riss à un gué situé au-dessous du village, et gravit le plateau de Mettemberg sous un feu plongeant d'artillerie et de mousqueterie. Le général Kray apprenant que les têtes de colonnes de Lecourbe arrivaient, ordonna la retraite par Ochsenhausen, pour gagner la ligne de l'Iller. Il abandonna le champ de bataille y laissant 2,000 hommes hors de combat, 2,000 prisonniers et des magasins immenses. Saint-Cyr garda sa position en avant de Biberach.

Le compte rendu officiel de cette bataille dit :

« Tous les officiers, toutes les troupes des divisions Tharreau et Baraguey d'Hilliers méritent des éloges. *La 16e demi-brigade a chargé à la fin de l'action avec un ensemble qui semblerait ne pouvoir s'allier à l'impétuosité de son attaque* ».

Le régiment eut une grande part à l'avancement donné par le général en chef pendant cette campagne.

Le chef de bataillon **Rouville** fut nommé chef de demi-brigade. Les capitaines **George, Voirin** furent nommés chefs de bataillon.

Les lieutenants **Delpierre, Patez** furent nommés capitaines.

Les sous-lieutenants **Chauvin** et **Callibre** furent nommés lieutenants.

Les sous-officiers **d'Orville, Aubry, Jannin, Douzé, Thunot** furent nommés sous-lieutenants.

Le général Kray, encore battu à Memmingen, se retira sous le canon du camp retranché d'Ulm.

Moreau se rapprocha d'Ulm et s'étendit par sa droite dans l'espoir de faire sortir l'armée autrichienne de son camp retranché. Le corps de Gouvion Saint-Cyr occupa Weissembourg et Kirchberg.

COMBAT D'ERBACH (16 MAI).

Le général Kray attendait encore deux détachements venant de Manheim. Craignant que le corps du général Sainte-Suzanne ne les empêchât de le rejoindre, il l'attaqua le 16 au matin. Le combat dura douze heures sans résultat, lorsque le canon du général Saint-Cyr se fit entendre sur la droite du Danube. Ce général n'eut pas plutôt soupçonné le danger que courait Sainte-Suzanne qu'il repassa l'Iller et se porta au pas de course à un gué du Danube. Son mouvement décida la retraite des Autrichiens sous le canon d'Ulm.

Le général Moreau, désespérant de forcer Kray à sortir d'Ulm, résolut de menacer ses communications pour l'attirer hors de ses positions. Il porta son aile droite (corps de Lecourbe) sur Augsbourg avec ordre d'y paraître seulement et de se rabattre aussitôt sur le centre. Le 20 mai les corps de Saint-Cyr et Sainte-Suzanne repassèrent sur la rive droite du Danube. Kray fit contre eux une démonstration le 22, mais fut repoussé.

A cette époque l'armée reçut une nouvelle organisation qui nécessita un changement dans l'ordre de bataille. Le général Gouvion Saint-Cyr forcé d'aller prendre les eaux fut remplacé par le général Grenier, qui reçut le commandement de l'aile gauche formée des divisions Ney, Baraguey d'Hilliers et Legrand qui avait remplacé le général Tharreau.

Le 10 juin l'armée du Rhin se porta sur la ligne du Lech. La gauche s'avança sur Weissenhorn et reçut l'ordre de masquer les différents débouchés du Danube entre Ulm et Gunzbourg.

La division Legrand descendit la Gunz et battit Giulay à Hochwang.

Les Autrichiens repassèrent le Danube. Giulay, chargé de défendre Gunzbourg, ne crut pas pouvoir tenir dans ce poste et l'évacua.

PASSAGE DU DANUBE.

Le Danube fut franchi le 20 après un brillant combat auquel ne prit pas part l'aile gauche, qui vint s'établir sur la Brenz à Gundelfingen.

Le 22 juin Moreau apprit la marche de Kray vers la Bavière pour rétablir ses communications. Il se mit à sa poursuite. Le 24 le général autrichien envoya un parlementaire annonçant que Bonaparte avait signé un armistice qui s'étendait à l'armée du Rhin. Mais Moreau, qui le savait, ne voulant pas établir ses troupes dans un pays épuisé, résolut d'élargir la base de ses cantonnements et d'occuper Munich.

Il se concentra le 26 autour de Donawerth. Lecourbe se porta sur Neubourg, le centre occupa Rhain, et Grenier laissant la division Legrand à Donawerth poussa celles de Ney et de Baraguey d'Hilliers à Wenedingen et à Harbourg.

Continuant sa marche, il poussa sa gauche sur Ingolstadt et sa droite sur Munich. La division Legrand était près de Landshut. Elle attaqua l'arrière-garde autrichienne commandée par l'archiduc Ferdinand et la battit.

Ce dernier engagement termina la campagne, car la publication officielle de l'armistice de Parsdorf arrêta les opérations.

On conçut l'espoir d'une paix prochaine ; mais elle ne devait être conquise que par une nouvelle victoire de l'armée du Rhin.

2e Campagne d'hiver.

Le 12 novembre Moreau se trouvant alors à Paris, le général Dessoles, son chef d'état-major, signifia aux Autrichiens la reprise des hostilités.

L'armée du Rhin avait à peu près la même organisation qu'avant l'armistice. L'aile gauche aux ordres du général Grenier comprenait les divisions Ney, Legrand et Bastoul.

L'archiduc Jean avait remplacé le vieux maréchal Kray au commandement de l'armée impériale. Au lieu d'attendre les Français dans la redoutable position de l'Inn, il résolut de les attaquer de front pendant que les corps de Klenau et de Hiller leur couperaient la retraite sur Munich.

Moreau arriva à Augsbourg le 22 novembre et mit l'armée en marche sur l'Inn. La division Ney, de la gauche, fut portée vers Hann sur la route d'Ampfing; la division Legrand sur Kirchbrunn; la division Bastoul suivait en réserve.

On voit par ces mouvements que notre aile gauche devait rencontrer le gros des forces ennemies marchant sur Landshut, mouvement que Moreau ignorait.

COMBAT D'AMPFING (1er DÉCEMBRE).

En effet la division Legrand, par suite de la résistance qu'elle rencontra, ne put aller au delà de Werth.

Le général Grenier pour ne pas s'en séparer fit entrer en ligne la réserve (division Bastoul) pour se lier avec la division Ney. Quinze mille Autrichiens occupaient les hauteurs entre Hann et Ampfing. L'apparition d'un corps ennemi à Landshut décida Grenier à y renvoyer une brigade de la division Legrand pour couvrir le flanc gauche de la ligne de retraite.

L'action s'engagea; mais après un combat acharné Moreau donna l'ordre de la retraite. Cette affaire, à l'avantage des Impériaux, enfla la vanité du jeune archiduc qui se crut invincible.

Mais il acquit une confiance sans bornes lorsque le lendemain Moreau, poursuivant son mouvement de retraite, ramenait l'armée du Rhin dans sa première position entre Ebersberg et Harthof.

Des relations d'officiers attachés à Moreau affirment que ce général ne battit en retraite que pour attirer l'ennemi sur un champ de bataille où la cavalerie impériale deviendrait presque inutile.

BATAILLE DE HOHENLINDEN (3 DÉCEMBRE).

Le 2 décembre au soir l'armée du Rhin occupait les positions suivantes :

L'aile gauche, général Grenier, appuyait sa droite à Hohenlinden et s'étendait jusqu'à Harthofen, couvrant son flanc et gardant les débouchés d'Issen et de Lendorf.

Le général Grenier avait ordre de se borner à se maintenir

dans cette position jusqu'au moment où le général en chef donnerait lui-même l'ordre d'attaquer.

Une division du centre Grouchy appuyait sa gauche à Hohenlinden, coupait la chaussée et s'étendait le long de la lisière du bois dans une grande éclaircie à la sortie du défilé, et en vue de la maison de poste. (Voir le plan.)

La réserve de cavalerie placée en arrière de Hohenlinden avait été mise à la disposition du général Grenier.

Une seule brigade avait été détachée à Erding avec quelques compagnies d'infanterie pour éclairer la gauche et garder les communications avec Munich que menaçait le corps de Kienmayer débouchant par Dorfen. Le corps du général Sainte-Suzanne, qui avait passé le Danube, se portait à marches forcées sur Fressing pour arrêter le corps de Klenau qui avait dépassé Landshut. A la droite de Hohenlinden la division Richepanse s'était repliée sur Ebersberg et la division Decaen était à Zarnotting, ce qui formait, à une lieue et demie du centre, une force de plus de 17,000 hommes. L'aile droite (Lecourbe) avait pris position à Helfendorf, appuyant sur sa gauche pour se lier avec les divisions du centre. La plus grande partie de ses forces occupaient Flamering entre la chaussée de Wasserbourg et la route de Rosenheim.

Dans la nuit du 2 au 3, il se rapprocha encore par sa gauche de la route d'Ebersberg, pour y relever Decaen, qui devait appuyer Richepanse. Ce dernier en effet reçut l'ordre de se porter le 3 de Saint-Christophe sur Mattenpoët, pour prendre en flanc la colonne ennemie que l'on présumait avec raison devoir s'engager sur la chaussée de Munich à Haag. On sait que les prévisions de Moreau se réalisèrent et que le mouvement de Richepanse décida du succès de la journée.

Le 3 décembre au matin les Autrichiens prirent l'offensive et s'engagèrent sur la chaussée de Munich à Haag, à travers la forêt formant un défilé de plus d'une lieue et demie.

Pendant que l'action se passait au centre et qu'un plein succès couronnait nos efforts, le général Grenier combattait à l'aile gauche.

La division Legrand, qui occupait Harthofen, soutint toute la journée les efforts de l'ennemi, restant sur la défensive comme elle en avait reçu l'ordre. Le général Grenier, voyant que le

centre était victorieux, prit de lui-même l'offensive; l'ennemi se battit avec une vigueur étonnante. Les divisions Legrand (16e) et Bastoul firent des prodiges de valeur; plusieurs fois les corps adverses se mêlèrent, les positions furent prises et reprises plusieurs fois. Les demi-brigades de ces divisions furent chargées de flanc par la cavalerie ennemie, sans être seulement ébranlées.

Enfin la division du général Legrand parvint à culbuter l'ennemi dans les défilés de Lendorf, lui prenant 1500 prisonniers et 6 pièces de canon.

Telle fut cette mémorable bataille qui nous valut 11,000 prisonniers dont 169 officiers, 2 généraux et cent pièces de canon. Le général Moreau, dans l'effusion de sa joie, dit le soir aux généraux dont le talent et la bravoure l'avaient si bien secondé : « Félicitons-nous messieurs, car nous venons de conquérir la paix. » Tirons du compte rendu de cette victoire le passage suivant qui fait si grand honneur au régiment dont le drapeau porte dans ses plis le nom glorieux de Hohenlinden :

« Dans cette mémorable journée, généraux, officiers et soldats, tous se sont surpassés : Des soldats en se battant comme des lions disaient : « Nous ne voulons pas mourir d'aujourd'hui pour voir la fin d'un si beau jour. » Le lieutenant général Grenier a montré à l'ennemi que si, avec deux seules divisions (Legrand et Bastoul), il savait combattre et se retirer fièrement devant une armée entière, il savait aussi, quoique inférieur en nombre, vaincre et surtout poursuivre plus vigoureusement qu'il ne l'avait été lui-même. Il a parfaitement secondé le général en chef. Les généraux Legrand et Bastoul ont eu un rôle trop brillant dans cette journée pour que le général en chef ait besoin d'y joindre son éloge. »

Après la victoire de Hohenlinden le général Grenier marcha sur Wasserbourg où il passa l'Inn. Là il reçut l'ordre de marcher sur Lauffen avec les divisions Legrand et Bastoul pour y passer la Salza avec toute l'armée du Rhin, 15 décembre.

Le 19 décembre il se porta sur Lintz et Ebersberg, renversant tout ce qui voulait s'opposer à sa marche. La division Legrand (16e), qui tenait la tête de colonne, fit 300 prisonniers à l'ennemi en arrivant à Ebersberg et rétablit le pont de la Traun.

Les Autrichiens convaincus que l'Empire ne pouvait être sauvé que par la paix envoyèrent le comte de Merfeld à Moreau

pour lui demander un armistice qui fut signé à Steyer le 23 décembre 1800.

Ainsi se termina cette mémorable campagne. Moreau avait fait avec son armée en 15 jours quatre-vingt-dix lieues, franchi trois grandes rivières, pris ou mis hors de combat plus de 45,000 hommes, enlevé 150 canons, 400 caissons, 6,000 voitures de bagages et un grand nombre de drapeaux. L'infanterie française s'y était montrée plus que jamais par ses marches, sa bravoure, sa constance, son dévouement, son intelligence, la première infanterie du monde.

Elle avait excité à la fois l'admiration et la terreur de nos ennemis.

DE 1801 A 1805.

En 1801, la 16e demi-brigade de ligne fait partie de l'armée d'occupation dans le Brisgau. Elle tient garnison d'abord à Fribourg, puis par bataillon à Waldkirch, Seckingen et Riégel; son dépôt est à Neufbrisach.

Pendant l'occupation du Brisgau, de 1801 à 1804, le régiment appartient à la 5e division militaire dont le quartier général est à Strasbourg, division Leval, brigade Grandjean.

En 1804 le régiment est envoyé à Alexandrie, il appartient alors à la 27e division militaire (général Dupont-Chaumont), dont le quartier général est à Turin.

En 1805 le régiment rentre en France et vient tenir garnison à Toulon, 8e division militaire (général Cervoni), quartier général à Marseille.

Les 1er et 2e bataillons sont embarqués à bord de l'escadre de la Méditerranée. Le 3e bataillon occupe le fort Joubert (Lamalgue). L'effectif embarqué est de 1900 hommes et celui du 3e bataillon, au fort Lamalgue, de 900 hommes.

Ainsi s'explique la part glorieuse que le régiment va prendre à la grande bataille navale de Trafalgar.

16e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

(1803 à 1815.)

Un arrêté des consuls de 1803 supprima la dénomination de demi-brigade de bataille pour la remplacer par celle de régiment d'infanterie. Cette organisation dura jusqu'à la Restauration en 1815.

CAMPAGNE DE 1805 (TRAFALGAR).

Nous avons vu ci-dessus que deux bataillons du régiment avaient été embarqués à Toulon sur l'escadre de l'amiral Villeneuve. Dans la mémorable bataille de Trafalgar, le soldat Robert Guillemard, de Sixfours (Var), tua l'amiral Nelson. Retraité plus tard comme sergent, Guillemard publia des mémoires où il relate avec les plus grands détails un fait qui fait autant d'honneur à son auteur qu'au 16e régiment d'infanterie, auquel il appartenait. Laissons-lui donc la parole :

« Le 3 octobre 1805, notre bataillon quitta les bâtiments de transport et passa sur les vaisseaux de l'escadre. Ma compagnie fut destinée à faire partie de la garnison du *Redoutable*, de 74 canons, commandé par le capitaine de vaisseau Lucas.

« Le 20 octobre, une vague rumeur se répandit qu'on devait sortir le lendemain de Cadix pour attaquer les Anglais. En effet, le 21, à dix heures du matin, l'escadre combinée sortit de Cadix pour présenter la bataille aux Anglais.

« Le *Redoutable* était au centre et un peu en avant de la ligne française, qui, par une dernière disposition du général, était rangée en demi-cercle. Il avait en face de lui le *Victory*, portant pavillon de l'amiral et monté par Nelson. Ce fut notre vaisseau qui donna le signal du combat.

« Nos gabiers d'artimon avaient été tués, deux matelots et quatre soldats dont je faisais partie reçurent l'ordre de les remplacer dans la hune. Comme nous y montions, les boulets et la mitraille volaient autour de nous ; un de mes camarades fut blessé à côté de moi et précipité d'une hauteur de trente pieds, il se fracassa la tête sur le pont.

« Les gabiers anglais, dont nous n'étions qu'à quelques toises firent en nous voyant paraître, un feu très vif auquel nous répondîmes. Un soldat de ma compagnie et un marin furent tués tout près de moi, les deux autres blessés purent cependant descendre par les haubans. Nos adver-

saires furent à ce qu'il paraît encore plus maltraités que nous, car bientôt je ne vis plus personne dans la hune anglaise.

« Sur l'arrière du vaisseau anglais, était un officier couvert de décorations et n'ayant qu'un bras ; d'après ce que j'avais entendu dire de Nelson, je ne doutai pas que ce fût lui. Ne recevant pas l'ordre de descendre et me voyant oublié, *seul* dans la hune, je crus de mon devoir de faire feu sur l'arrière du vaisseau anglais que je voyais à découvert et de très près. J'aurais pu même ajuster les individus, mais je tirai successivement sur les différents groupes formés par les marins et par leurs officiers. Tout à coup j'aperçus sur le *Victory* un grand mouvement, l'on s'empressait autour de l'officier dans lequel j'avais cru reconnaître Nelson. Il venait de tomber et on l'emportait couvert d'un manteau.

« Je m'empressai de descendre pour annoncer au commandant Lucas ce que j'avais vu de la situation de l'ennemi, et il me crut d'autant plus aisément que la cessation du feu lui annonçait un événement de la plus haute importance, occupant l'équipage anglais et l'empêchant de continuer le combat.

« Il était cinq heures du soir quand le combat cessa, je parcourus le vaisseau où tout offrait le spectacle de la destruction. Un désespoir calme se peignait sur la figure de ceux qui avaient échappé à cette terrible scène, où je venais de faire mon début dans la carrière militaire.

« Dans la soirée, des chaloupes anglaises vinrent prendre le reste de notre équipage pour le répartir sur différents vaisseaux et je fus conduit sur le *Victory*.

« J'y appris la mort de Nelson. Il avait reçu sur l'épaule droite une balle qui pénétrant obliquement avait brisé l'épine du dos.

« Le général Collingwood l'avait remplacé dans son commandement.

« La mort de Nelson était regardée comme une calamité publique, dont la victoire ne put adoucir l'amertume. Aussi, comme homme je ne pus m'empêcher de prendre part en quelque sorte à l'affliction qui régnait sur le *Victory*, tandis que, comme Français, je devais me réjouir d'une mort qui délivrait ma Patrie d'un de ses plus dangereux adversaires. Au reste le moment où Nelson fut frappé, la position de sa blessure me prouvaient à n'en pas douter qu'il était mort de ma main, puisque j'étais *seul* dans la hune d'artimon. Mais, quoique le coup qui avait fait tomber le général fût un service rendu à la Patrie, j'étais loin de le regarder comme un trait dont je puisse m'enorgueillir. D'ailleurs, dans la confusion générale, tout le monde aurait pu s'en attribuer l'honneur, et, pour ne pas m'exposer aux railleries de mes camarades, je trouvai plus sage de n'en pas parler.

« C'est ainsi que plus d'une fois l'insouciance ou la fausse honte m'ont privé d'avantages auxquels j'aurais pu prétendre. »

Plus loin le sergent Guillemard, parlant de son régiment, dit :

« Je n'ai pas nommé le régiment de ligne dans lequel j'entrai en 1805,

et dont le numéro est inscrit plus d'une fois avec honneur dans nos fastes militaires. »

Le sergent Guillemard rentra définitivement dans son village de Sixfours le 2 octobre 1823. Il avait quitté le service ou plutôt on lui avait donné sa retraite alors qu'il était au siège de Barcelone près de deux mois après l'affaire de Mataro.

On sait le rôle glorieux du navire le *Redoutable* et de son commandant Lucas pendant la bataille de Trafalgar.

L'amiral Villeneuve, deux jours avant d'être assassiné, écrivait au commandant Lucas :

« Si tous les capitaines de vaisseau s'étaient conduits comme vous à Trafalgar, la victoire n'eût pas été un instant indécise ; certainement personne ne le sait aussi bien que moi. »

L'Empereur Napoléon dit aux capitaines Lucas et Infernet qui lui furent présentés à leur retour des prisons d'Angleterre : « Si « tous mes vaisseaux s'étaient conduits comme ceux que vous « commandiez, la victoire n'aurait pas été incertaine : Je vous « nomme commandants de la Légion d'honneur. »

Honneur donc au régiment qui, en secondant une aussi héroïque conduite, a acquis le droit de revendiquer une part des éloges décernés par l'amiral Villeneuve, par l'Empereur Napoléon, et après eux par l'histoire, au vaillant capitaine Lucas.

Pendant l'année 1807, le 16e de ligne fait partie du 4e corps appelé aussi corps d'observation de la Grande Armée, sous le commandement du général Brune. Il appartient à la division Molitor (brigade Castella).

A la date du 16 juin 1807 le quartier général du 4e corps est à Neubrandembourg. L'effectif du 16e est de 59 officiers et 1861 hommes pour deux bataillons, commandés par les chefs de bataillon Beaudoin et Marin. Le major Marin commande le régiment. Le régiment a laissé à Mayence un détachement de 3 officiers et 132 hommes. Il a ses quartiers à Slavenhogen.

Le 16 juillet le régiment est au camp sous Stralsund, son effectif a été porté à 59 officiers et 2,084 hommes.

De Stralsund le régiment est envoyé à Rostock au mois de septembre, puis dans l'île de Rugen, le 30 novembre 1807.

Le 12 octobre de l'année 1808, le 4e corps de la Grande Armée est dissous par décret.

Le 16e rentre alors en France, et au mois de janvier 1809 nous le trouvons en garnison à Mâcon.

CAMPAGNE DE 1809.

Après la dissolution du corps d'observation, la division Molitor se met en marche pour se porter d'Allemagne en Espagne. Le 16e était arrivé à Mâcon et le reste de la division à Lyon lorsqu'elle reçoit l'ordre de retourner sur ses pas et de se porter sur le Rhin.

Elle passe le fleuve à Huningue, pénètre en Souabe et gagne Ulm, où elle vient contribuer à la formation du 4e corps de l'armée d'Allemagne.

Ce corps est commandé par le maréchal Masséna, duc de Rivoli. Le 16e appartient à la 1re brigade (général Leguay), de la 3e division (général Molitor).

Le régiment est commandé par le colonel Marin. Il se compose de 3 bataillons, à l'effectif de 64 officiers et 2,056 hommes. Le 4e bataillon a été détaché en Espagne en 1808, et nous l'y retrouverons quand nous nous occuperons des campagnes d'Espagne.

Pendant la première partie de la campagne, le 4e corps n'a aucun engagement avec les Autrichiens, et n'assiste ni à Eckmülh, ni à Ratisbonne.

Après cette dernière affaire, l'archiduc ayant mis le Danube entre Napoléon et lui, se replie sur la Bohême.

L'Empereur laisse le corps du maréchal Davoust en observation à Ratisbonne, et se dirige sur Vienne, bien résolu à passer sur le corps du général Hiller, s'il lui dispute l'entrée de la capitale.

COMBAT DE NEUMARCK (24 AVRIL).

Le maréchal Bessières avait été détaché avec une division bavaroise, et la division Molitor (16e de ligne) pour poursuivre vers l'Inn, deux corps autrichiens commandés par le général

Hiller. Le 22 avril, au soir, les Autrichiens prennent position sur les bords de l'Inn, entre Alt et Neu-Œtting.

Le général Hiller, croyant d'après ses renseignements que Napoléon s'était mis à la poursuite de l'archiduc, prend la résolution d'opérer une diversion en attaquant les Français. Le matin du 24, trois fortes avant-gardes se mettent en mouvement et marchent contre Bessières, qui n'avait avec lui que 20,000 hommes, et sur ce nombre la division Molitor qui venait de Bibourg était encore assez éloignée. Ainsi s'engage le combat de Neumarck.

La division bavaroise de Wred soutient seule le premier choc. Heureusement la division Molitor arrive, appuie la droite bavaroise, la dégage, et assure sa retraite sur Wilsbibourg.

Cette affaire qui coûta 1500 hommes au corps franco-bavarois n'eut aucune suite, car, dans la nuit du 24 au 25, le général Hiller ayant appris les avantages remportés par les Français contre l'armée autrichienne se hâte de repasser l'Inn.

Dans la marche sur Vienne qui suivit cette affaire, le maréchal Masséna, avec le 4e corps, était en seconde ligne sur la route de Passau.

COMBAT D'EBERSBERG.

Le 3 mai, l'avant-garde du 4e corps arrive à Linz, où les débris des corps de l'archiduc Louis et du général Hiller (30,000 hommes) occupent une position avantageuse en avant de la Traun. L'Empereur envoie Bessières et Oudinot sur Ebersberg pour seconder Masséna. Les Autrichiens battus se mettent en retraite après avoir perdu 4,500 hommes et 7,500 prisonniers. Le 4e corps se porte ensuite sur Amsteten.

L'Empereur arrivé devant Vienne somme inutilement l'archiduc de capituler, il prend la résolution de bombarder la ville.

BATAILLES D'ASPERN ET D'ESSLING (21 ET 22 MAI).

L'Empereur avait décidé le passage du Danube, il choisit à cet effet l'île Lobau, située à une lieue et demie à l'Est de Vienne.

Le 17 mars, il dirige la division Molitor (16e) vers un petit bois, entre le village d'Ebersdorf et le bord du Danube.

Les compagnies de voltigeurs sont embarquées sur des bateaux, abordent dans l'île et en chassent un détachement ennemi préposé à sa garde.

Le 20 mai, l'Empereur passe dans l'île et fait établir un pont sur le troisième bras du fleuve entre les villages de Gross-Aspern et d'Essling. Les divisions Lasalle (cavalerie), Boudet et Molitor (infanterie) passent successivement. Le lendemain l'Empereur vient reconnaître la position, et établit son ordre de bataille à l'entrée de la plaine de Marchefeld, la gauche appuyée à Gross-Aspern, le centre à Essling et la droite en face le Stadt Enzersdorf, à un petit bois au bord du Danube.

C'est dans cette position qu'il doit attendre le reste de son armée pour une attaque générale.

La division Molitor (16e) occupe à gauche le village de Gross-Aspern. L'archiduc Charles, résolu à prendre l'offensive, veut envelopper l'armée française, la rejeter au delà du Danube et détruire ses ponts.

L'armée autrichienne est forte de 90,000 hommes et 228 pièces d'artillerie. Napoléon ne peut lui opposer que 35,000 hommes. Le 21 mai, entre une heure et deux heures de l'après-midi, les Autrichiens prennent l'offensive, on les voit s'avancer sur cinq colonnes.

Le village d'Aspern est assailli par eux avec la plus grande vigueur. La division Molitor qui l'occupe n'en met pas moins à soutenir le choc et à se maintenir dans son poste. Elle donne le temps à la division Legrand d'arriver à son secours. L'ennemi est repoussé mais il revient à la charge ; étant très supérieur en nombre, il parvient à se rendre maître de la tête du village. Les Français s'obstinent à reprendre le terrain qu'ils ont perdu, les Autrichiens mettent de l'acharnement à le garder. Le village devient non pas un seul champ de bataille, mais le théâtre de mille petits combats sanglants et opiniâtres. Chaque rue, chaque maison, chaque grange voit une scène de carnage; les charrues, les chariots, les herses, les fléaux, les fourches, les haches sont employés, soit pour se couvrir et se retrancher, soit pour détruire l'ennemi concurremment avec le fusil et le sabre. On combat dans l'église, dans le cimetière, autour des grands arbres. Le

moindre espace de terrain est disputé. Aspern est pris et repris jusqu'à six fois. Enfin, ce n'est que l'obscurité profonde qui sépare les combattants. Les Autrichiens restent maîtres de la partie d'Aspern qui est du côté de la plaine, et les Français de celle qui est du côté du Danube.

Au centre et à la gauche les Français mieux soutenus avaient repoussé les Autrichiens.

Le 22 mai, à 4 heures du matin, le combat recommence avec plus de fureur encore. Les trois divisions du 4e corps se sont concentrées la nuit dans Aspern. Les Autrichiens attaquent en si grand nombre et sont soutenus d'une artillerie si formidable qu'après un combat de quelques heures, ils emportent le village, qui, attaqué de nouveau par les Français est enlevé pour ainsi dire à la baïonnette, maison par maison.

Quatre fois les Autrichiens touchent au moment d'être maîtres de ce poste, à la possession duquel semble s'être attaché l'honneur des deux nations, quatre fois les Français les contraignent de l'abandonner presque en entier. Le jour est déjà avancé, on continue néanmoins de combattre et à se disputer ce même champ de bataille.

On ne peut encore décider à qui restera la victoire.

Au village d'Essling, mêmes combats, même fureur. Ce fut pendant cette terrible journée que le maréchal Lannes, duc de Montebello, eut la cuisse emportée par un boulet; il mourut le 30 mai.

Cette lutte meurtrière cesse vers neuf heures du soir. Les Français ont conservé leur position du matin, les Autrichiens bivouaquent sur le champ de bataille. Ces derniers ont tiré dans la journée quarante mille coups de canons, ils ont 8,000 hommes tués ou blessés, dont 23 généraux; un feld-maréchal, 1,500 hommes et 4 drapeaux restent en notre pouvoir. Nous avons de notre côté 2,000 hommes tués et 5,000 blessés; le général Saint-Hilaire fut emporté par un boulet.

L'armée se repose quelques heures sur le terrain dont elle avait si glorieusement gardé la possession, et dans la matinée du 23 mai elle repasse en partie sur la rive droite du fleuve, et en partie dans l'île Lobau où elle prend position.

Après la bataille d'Essling, l'archiduc Charles ne songe qu'à se fortifier dans une position en face de l'armée française. Il fait

élever vis-à-vis l'île Lobau et parallèlement au Danube, une ligne d'ouvrages qui s'étend de Gross-Aspern à Enzersdorf en passant par Essling. Cent cinquante pièces de canon arment ces ouvrages.

L'armée autrichienne prend position à une lieue en arrière de cette ligne, le front couvert par le ruisseau de Russbach, dont les rives ont été couvertes de petits ouvrages.

L'archiduc attend dans cette position l'attaque de Napoléon.

Napoléon établit solidement la plus grande partie de son armée dans l'île Lobau qui devient une sorte de place forte. Trois ponts parallèles relient l'île à la rive droite et assurent les communications avec Vienne. Les îles voisines ont été également fortifiées. Tous les corps qui ont combattu à Essling sont campés dans l'île, les autres sont répartis sur la rive droite entre Vienne et Presbourg.

Le 1er juillet, l'Empereur quitte Schœnbrunn et établit son quartier général dans l'île Lobau.

BATAILLE DE WAGRAM (6 ET 7 JUILLET).

L'archiduc était persuadé que Napoléon tenterait le passage du fleuve au même point que la première fois. Aussi, l'Empereur chercha par tous les moyens à le maintenir dans son erreur, tandis que son plan était de franchir le fleuve plus en aval afin de faire tomber sans lutte la ligne de défense construite par les Autrichiens.

Le 2 juillet, 500 voltigeurs prirent position dans l'île du Moulin en face d'Essling. Un petit pont protégé par une flèche joignit cette île à la rive gauche.

Ainsi que Napoléon l'avait espéré, l'attention de l'ennemi se porta sur ce point et les redoutes du village d'Essling ouvrirent un feu très vif sur l'île.

Le 4 juillet au soir, toutes les troupes étaient rassemblées dans la partie orientale de Lobau. Quinze cents voltigeurs commandés par le général Couroux passèrent le fleuve en bateaux. En deux heures un pont fut établi et Oudinot y passa avec la plus grande célérité. Pendant ce temps, cent pièces en batterie sur le front de l'île, tonnaient sur toute la ligne et protégeaient l'opération du passage tout en partageant l'attention de l'ennemi. La nuit

était obscure, l'orage grondait dans le ciel, la pluie tombait à torrents, et l'incendie d'Enzersdorf allumé par nos batteries éclairait cette scène majestueuse et terrible. Dès que le général Oudinot eut franchi le fleuve, Napoléon donna l'ordre de jeter les ponts principaux qui devaient s'appuyer sur la petite île Alexandre.

A trois heures du matin les troupes défilaient avec précision sur six ponts. A cinq heures l'armée s'était formée.

A gauche le corps de Masséna, au centre les corps de Bernadotte et d'Oudinot, à droite le corps de Davout.

Une seconde ligne et les réserves comprenaient l'armée d'Italie sous les ordres du prince Eugène, le corps de Dalmatie, général Marmont, la garde Impériale et la grosse cavalerie.

L'archiduc comprit alors qu'il avait été trompé, que sa ligne de défense tombait sans combat, et qu'il lui fallait opérer un changement de front pour accepter la bataille sur le terrain choisi par Napoléon.

L'action s'engagea vers huit heures du matin. Quatre bataillons autrichiens qui défendaient Enzersdorf se rendirent au colonel Sainte-Croix. Oudinot cerna le château de Sachsengang et y prit les 900 hommes et les 12 pièces de canon que l'ennemi avait affectés à sa défense.

L'archiduc exécuta plusieurs manœuvres pour essayer de reprendre quelques avantages sur le terrain où il était réduit à se battre. Laissant le gros de ses forces dans ses lignes, il détacha plusieurs colonnes d'infanterie avec une forte artillerie pour essayer de déborder la droite de l'armée française. Une de ces colonnes occupa le village de Rutzendorf, mais Oudinot l'en chassa. Napoléon ordonna alors au maréchal Davout d'appuyer à droite pour menacer la gauche des Autrichiens.

Toute l'armée manœuvra dans la plaine d'Enzersdorf, depuis midi jusqu'à neuf heures du soir, et occupa les villages qui sont en avant du Russbach. A neuf heures du soir, le prince Eugène tenta une attaque sur Wagram, centre de l'armée autrichienne. Le général Macdonald enleva la position, fit 3,000 prisonniers et prit 5 drapeaux. Il dépassa même Wagram, mais il dut rétrograder devant les renforts de l'ennemi. Bien que cette retraite s'exécutât dans le plus grand ordre, la nuit était très obscure et les trois divisions de Macdonald souffrirent beaucoup.

Les Saxons qui avaient appuyé sur leur gauche après la prise de Raasdorf, prirent les colonnes de Macdonald pour l'ennemi et ouvrirent le feu. Canonnées en flanc par les Autrichiens, en tête par les Saxons, les divisions françaises se débandèrent et laissèrent échapper leurs 3,000 prisonniers.

Les Autrichiens ne pouvant se rendre compte de leur succès à cause de l'obscurité se bornèrent à réoccuper Wagram.

Macdonald rallia ses divisions et l'armée passa la nuit sur le champ de bataille. Pendant la nuit Napoléon rassembla un corps considérable à une portée de canon de Wagram. Le maréchal Masséna s'avança sur la gauche d'Auerklad, ne laissant qu'une division à Gross-Aspern, et le maréchal Davout dépassa le village de Gross-Hoffen pour se rapprocher du centre. L'archiduc de son côté dégarnit son centre pour renforcer ses ailes en les étendant. Il fit élever des redoutes sur son front, sa droite s'étendait de Stadlau à Gérarsdorf, son centre était à Wagram et sa gauche de Wagram à Markgrafen-Neusiedel.

Au point du jour l'armée française se rangea en bataille parallèlement et à une portée de canon de l'ennemi. Napoléon laissa une lieue d'intervalle entre sa gauche et le fleuve.

Les corps de Masséna et Bernadotte formaient l'aile gauche, l'armée d'Italie (prince Eugène) et le corps des grenadiers et voltigeurs commandé par Oudinot, avec le corps de Dalmatie (Marmont) en seconde ligne formaient le centre; le maréchal Davout avec son corps, formait la droite en face de Neusiedel. La garde Impériale et la cavalerie derrière le centre formaient la réserve.

Le champ de bataille avait deux lieues d'étendue. Les colonnes des deux armées les plus rapprochées de Vienne n'en étaient qu'à 1200 toises; aussi les tours, les clochers, les toits de la ville, étaient couverts de la population viennoise qui allait assister à cette terrible lutte.

La bataille s'engagea au lever du soleil. Le maréchal Davout qui marchait sur Neusiedel avec le 3e corps pour déborder la gauche autrichienne, rencontra le général Rosemberg qui cherchait à déborder notre droite. On combattit pendant deux heures avec la plus grande opiniâtreté. Le maréchal Davout renforcé par la division de cuirassiers du duc de Padoue et 12 pièces de la division Nansouty, rejeta Rosemberg au delà de Neusiedel.

L'archiduc Charles crut que Napoléon avait fait une faute en

n'appuyant pas sa gauche au Danube, il résolut d'en profiter et porta des forces considérables sur sa droite pour essayer de couper l'armée française de ses ponts. Il dirigea lui-même un corps de 50,000 hommes le long du fleuve et vint menacer notre flanc gauche, pendant que le front de notre gauche était assailli par des forces considérables.

Le village de Gross-Aspern occupé par une division de Masséna fut emporté, le corps de Bernadotte composé de Saxons fut enfoncé et se retira en désordre. Notre gauche entamée se replia et vint se placer en équerre sur le centre face au Danube.

Les Autrichiens continuèrent leur marche et poussèrent des partis jusqu'auprès des ponts de Lobau. L'épouvante se répandit sur les derrières de l'armée, et cette foule d'hommes qui marchent sans combattre à la suite des armées, se précipitèrent en toute hâte dans l'île où ils répandirent les plus mauvaises nouvelles.

Les Autrichiens se hâtèrent trop de crier victoire.

L'Empereur était alors à la droite. Il était neuf heures, des aides de camp arrivèrent et lui firent connaître la situation de Masséna et de Bernadotte. Il ordonna aussitôt au maréchal Davout de tourner la position de Neusiedel et de se porter sur Wagram, puis il se porta en toute hâte vers la gauche.

Le maréchal Davout exécuta l'ordre de l'Empereur; voyant les hauteurs de Wagram en notre pouvoir, il ordonna au général Macdonald d'attaquer le centre des Autrichiens avec ses trois divisions, appuyées par le corps de Marmont et le corps de grenadiers et voltigeurs d'Oudinot. Il prescrivit en même temps au maréchal Bessières de se mettre en mouvement avec la cavalerie de la garde et la cavalerie de réserve, pour charger en flanc les colonnes dirigées par l'archiduc Charles. Une première charge contint l'ennemi, mais Bessières fut blessé, l'attaque de sa colonne faiblit et les Autrichiens continuèrent leur marche. Napoléon confia alors au brave général Drouot le soin d'arrêter l'ennemi. Drouot s'avança avec soixante pièces de canon, il ouvrit le feu sur les Autrichiens qui s'arrêtèrent. Au centre, Macdonald appuyé par le prince Eugène enleva Wagram à la baïonnette.

Macdonald poussa tout devant lui jusqu'à Sussenbrunn, mais là, il fut arrêté en tête et en flanc par le corps de Kollowrath.

Napoléon fit charger la cavalerie de Nansouty et fit entrer Marmont en ligne. La jeune garde vint remplacer le corps de Dalmatie comme réserve. Ce vigoureux effort décida la retraite des Autrichiens qui furent culbutés sur Gérarsdorf, qui ne put être enlevé qu'après une heure d'un combat acharné. A la gauche, Masséna choisit le moment favorable pour reprendre l'offensive. Il attaqua la droite autrichienne et la repoussa jusqu'à Léopoldau. Sa cavalerie commandée par le général Lasalle, chargea les carrés autrichiens dans la plaine, les rompit et poursuivit l'ennemi jusqu'à Bisamberg. Le général Lasalle fut frappé d'une balle au front. La bataille était gagnée. L'armée autrichienne se replia dans la nuit du 6 au 7 juillet, sur Kornebourg et Wolkersdorf et se retira en Moravie. Elle avait perdu 10 drapeaux, 40 pièces de canon et 18,000 prisonniers, 9,000 blessés et 4,000 morts.

L'armée française fatiguée par d'aussi héroïques combats, qui avaient duré quarante heures, bivouaqua dans la plaine de Wagram.

Ainsi, se termina la bataille de Wagram, que l'on peut considérer comme la plus mémorable des temps modernes, tant par les masses imposantes qui combattirent dans cette terrible journée, que pour la durée et l'opiniâtreté de la lutte, et par la grandeur et la variété des moyens que les deux partis durent employer pour obtenir la victoire. Le régiment peut être fier de voir flotter dans les plis de son drapeau un nom aussi glorieux.

COMBAT DE ZNAIM.

Après la victoire de Wagram, le prince d'Essling fut chargé de marcher sur Stokereau, par où la plus grande partie de l'armée ennemie se retirait. Après avoir eu avec l'arrière-garde, commandée par le général Klenau de petits engagements, il la serra de si près le 9 juillet, près d'Hollabrünn, que Klenau fut obligé de s'arrêter et d'accepter le combat. Hollabrünn fut incendiée par nos obus, et la nuit vint favoriser la retraite des Autrichiens et suspendre la poursuite des Français. Les Autrichiens prirent position sur les hauteurs de Znaïm et occupèrent les défilés de Thaya, qui sont la clef de la Bohême. Le 11 juillet, les

colonnes du prince d'Essling débouchèrent par la route de Hollabrünn, forcèrent le pont de la Thaya, marchèrent sur Znaïm et abordèrent résolument la droite des Autrichiens, qui fut culbutée. Mais, le 4e corps, fut arrêté à la porte même de la ville par la réserve des grenadiers autrichiens accourue pour sauver Znaïm. Alors s'engagea une terrible mêlée.

L'arrivée des cuirassiers de la division Saint-Sulpice décida de la victoire. Les Autrichiens se réfugièrent dans Znaïm.

Le prince d'Essling les poursuivit; il se préparait à donner l'assaut, lorsque les cris de : « Cessez le feu, se firent entendre. » On vit des officiers d'état-major, français et autrichiens, se précipiter au milieu des combattants pour annoncer qu'un armistice avait été signé par les deux Empereurs.

Le 4e corps, qui venait de se montrer si héroïque et dont le 16e régiment d'infanterie faisait partie, fut cantonné dans le cercle de Znaïm, avec son quartier général à Znaïm.

La paix fut signée à Vienne, entre la France et l'Autriche, le 14 octobre 1809.

PÉRIODE DE 1810 A 1813.

A la date du 1er janvier 1810, le 16e régiment d'infanterie fut compris dans l'armée d'Allemagne, 4e corps (maréchal Masséna), 3e division (général Molitor), 1re brigade (général Leguay). Du 10 au 14 janvier, la division Molitor qui occupait la principauté de Bayreuth, reçut l'ordre de se rendre dans les villes hanséatiques à la date du 1er avril. Le 16e régiment d'infanterie occupa la ville de Hambourg. Il était alors commandé par le brave colonel Gudin, que nous verrons bientôt se couvrir de gloire au siège de Sagonte. Il comprenait alors 3 bataillons commandés par les chefs de bataillon Revel, Poulin et Thomas; son effectif était de 1885 hommes.

Le 15 mai 1810, il reçut l'ordre de se rendre à Emden, sous les ordres du maréchal, duc de Reggio.

Enfin, vers la fin de la même année, il rentra en France et vint tenir garnison à Avignon.

Au commencement de l'année 1811, le régiment fut désigné pour faire partie de l'armée de Catalogne, qui devint plus tard

armée d'Aragon. Dans les pages qui suivent nous allons retrouver le régiment, qui va ajouter de glorieuses pages à son histoire pendant ses campagnes en Espagne.

CAMPAGNES EN ESPAGNE (1808-1813).

Pendant que le 16e régiment d'infanterie se distinguait en Allemagne, et conquérait pour son drapeau le nom glorieux de Wagram, son quatrième bataillon se couvrait de gloire en Catalogne, dans le corps de Gouvion-Saint-Cyr (7e corps de l'armée d'Espagne). Ce quatrième bataillon, sous les ordres du commandant Pattes, à l'effectif de 13 officiers et 967 hommes, fut compris dans la brigade Joba, de la division Reille.

Pendant que Napoléon s'emparait de Madrid, la position de l'armée française en Catalogne était devenue critique. Le général Duhesme était bloqué dans Barcelone, par le général espagnol Vivès.

Le général Gouvion-Saint-Cyr, qui avait formé le 7e corps sur les frontières des Pyrénées-Orientales, reçut l'ordre de l'Empereur de soumettre la Catalogne et de débloquer Barcelone.

SIÈGE ET PRISE DE ROSES.

Le 7e corps franchit les Pyrénées et investit la place de Roses, le 6 novembre 1808. Le général Reille, aide de camp de l'Empereur, prit le commandement des troupes de siège.

La division Reille, qui faisait partie du corps de Duhesme et qui était restée cantonnée dans les environs de Figuières, avait été réunie aux troupes de Gouvion-Saint-Cyr.

La prise de Roses était de la plus grande importance pour les opérations ultérieures de Gouvion-Saint-Cyr en Catalogne.

La magnifique rade protégée par cette place était au pouvoir de l'escadre anglaise, ce qui rendait impossible le ravitaillement de Barcelone par mer.

Les routes de Barcelone étaient fermées, d'autre part, par les places de Girone et Hostalrich, au pouvoir des Espagnols.

Le 6 novembre, le général Reille s'avança sur la route de

Roses et s'empara de Palau, que les Espagnols essayèrent de défendre.

Roses n'est qu'un bourg de 1500 âmes, bâti sur le bord de la mer, au fond d'un vaste golfe entouré de marais, qui en font un séjour malsain.

La place est couverte à l'Est par un simple retranchement de campagne, appuyé d'un côté à une redoute en pierre sèche et de l'autre à une citadelle qui constitue la principale défense.

Au Sud, à l'extrémité d'un promontoire, se trouve un fort étoilé qui porte le nom de fort de la Trinité ou Bouton de Roses.

Le corps de défense, 3,000 hommes, était commandé par le colonel O'Dally, et le commodore Anglais Vest occupait la rade avec deux galiotes à bombes et le vaisseau de 74 canons *l'Excellent*.

Le 7 novembre, le général Reille établit son quartier général à Palau et commença l'investissement de la place.

La division française campa du côté des marais traversés par la route de Figuière, après avoir repoussé les Espagnols. Mais le mauvais temps vint, les pluies continuelles transformèrent en lac la plaine de l'Ampourdan et arrêtèrent les opérations du siège. Les gardes de tranchée étaient dans la boue jusqu'aux genoux et l'on n'avait pas de souliers à distribuer aux troupes.

Le 15 novembre, on résolut d'enlever de vive force le Bouton, mais on ne put escalader l'escarpe et l'on dut reculer en perdant beaucoup de monde.

Le 17, on se décida à ouvrir la tranchée, mais on dut y renoncer; on se porta alors sur une éminence, située à 600 mètres au nord de la citadelle et on ouvrit le feu sur la ville.

Dans la nuit du 26 au 27, on attaqua la ville avec une valeur au-dessus de tout éloge. Cinquante Espagnols seulement réussirent à se réfugier dans la citadelle.

Le bombardement de la citadelle continua jusqu'au 5 décembre. La place était aux abois et la brèche praticable. Le colonel O'Dally, envoya un parlementaire et consentit à se rendre prisonnier avec toute la garnison.

Les Anglais, qui tenaient le fort Bouton le firent sauter.

Le 6 décembre, la garnison (2,000 hommes et 120 officiers) sortit de la citadelle et défila sur le bord de la mer.

Elle fut dirigée sur Perpignan et Périgueux.

L'escadre anglaise tira sur ses alliés, comme le prouve l'extrait ci-dessous d'une lettre du général Reille au Ministre de la guerre.

« A Palau, le 5 décembre 1808, au soir.

« Les Anglais, Monseigneur, se sont conduits dans cette occasion comme ils le font habituellement ; au lieu de protéger la place avec leur escadre, ils se sont enfuis dès qu'ils ont vu arriver à quelque distance d'eux quelques bombes ou boulets. Ils ont abandonné et fait sauter le Bouton qu'ils défendaient. Ils ont même tiré sur la place lorsqu'ils se sont aperçus qu'elle se rendait.

« Officiers et soldats sont furieux contre les Anglais, ils ne peuvent revenir de la déloyauté de ces insulaires.

« L'armée a montré dans toutes les occasions le plus grand courage et le plus grand dévouement.

« Signé : REILLE. »

Le lendemain de la prise de Roses, le 7e corps quitta sa position pour se réunir sur la Fulvia. La division Reille resta dans l'Ampourdan, pour former la garnison de Figuière et de Roses, et couvrir la frontière de France.

Le général Gouvion-Saint-Cyr marcha sur Barcelone, où il entra après avoir battu les Espagnols dans plusieurs rencontres.

SIÈGE DE GIRONE (1809).

En 1809, le 4e bataillon du 16e, commandant Pattes, fait partie de la division du général Verdier, qui a remplacé le général Reille.

Au commencement de février, Gouvion-Saint-Cyr avec le 7e corps, bloquait dans Tarragone les débris de l'armée de Reding, qui avait été battue à Walls le 5 du même mois. Mais, ayant épuisé le pays et pressé par la famine, il commença son mouvement sur Girone dont il devait faire le siège.

Cette place, placée sur la grande route de France interceptait les communications avec Perpignan.

Dès le mois de janvier, le général Reille avait reçu de l'Empereur, l'ordre de tout disposer pour en faire le siège. Mais il ne put se mettre en marche sur Girone que le 4 mai, et il arriva sous les murs de la place avec 10,000 hommes.

L'ennemi fut chassé de ses positions avancées et de plusieurs villages, en particulier celui de Pont-Mayor, où la brigade Joba (16e, 4e bataillon) se distingua et fut placée en réserve sur la grande route de France.

Depuis longtemps, les Espagnols se préparaient à la défense de Girone, qui avait déjà été attaquée deux fois en 1808, par le général Duhesme.

Don Mariano Alvarez, qui y commandait, s'était déjà fait connaître par la fermeté de son caractère.

Il avait fait exécuter de grands travaux de défense, 150 bouches à feu garnissaient le rempart, et sans compter 4,000 paysans réfugiés armés, la défense comptait 9,700 hommes. Soldats et habitants avaient juré au gouverneur de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Les moines et les prêtres excitaient l'enthousiasme et le fanatisme; saint Narcisse, patron de la ville, avait été nommé généralissime et revêtu en grande pompe d'une épée d'or.

Nombre de moines et de prêtres prirent rang dans les « croisés de Girone », pour défendre une cause que tous considéraient comme nationale et sacrée.

Les femmes elles-mêmes s'en mêlèrent; elles choisirent deux cents d'entre elles qui formèrent une compagnie, sous le nom de Sainte-Barbe, chargée de transporter les blessés et les munitions. Les illustres Luce, Fitz-Gérald, Artigas et Vivern en prirent le commandement.

Alvarez lui-même, bien décidé à s'ensevelir sous les murs de Girone, fit publier le 5 mai, une proclamation dans laquelle il annonçait :

« Que toute personne de quelque classe ou condition qu'elle fût, qui prononcerait le mot de capitulation, ou tout autre équivalent, serait fusillée sur-le-champ. »

Le 12 mai, le général Verdier remplaça le général Reille au commandement des troupes de siège, que des renforts portèrent le 22 à 14,000 hommes.

L'armée de siège comprenait :

La division française (Verdier);
La division wesphalienne (Morio);
La division italienne (Lechi).

La ville de Girone, est adossée à une chaîne de montagnes sur laquelle s'élèvent trois forts : le Connétable, le Capucin et le Mont-Joui le plus important. L'attaque ne pouvait avoir lieu que par la plaine de Sainte-Eugénie, ou directement par le Mont-Joui. On renonça à la plaine, à cause de la faiblesse d'effectif du corps de siège et de la facilité avec laquelle cette immense plaine peut être inondée. L'attaque par le Mont-Joui fut décidée; elle avait l'avantage de se trouver sur notre ligne d'opérations, couverte sur les derrières et soutenue sur ses flancs par des positions fortes et faciles à garder.

Ce ne fut que le 14 juin, que les premières batteries ouvrirent le feu sur les redoutes de Saint-Narcisse et de Saint-Louis qui défendaient le Mont-Joui.

Le 17 juin au matin, les assiégés tentèrent une sortie. Une colonne de 1000 hommes déboucha par la porte de France, et une autre de 500 hommes descendit du Mont-Joui.

Nos avant-postes surpris, se replièrent sur le bataillon du 16e régiment de ligne qui occupait le moulin neuf. Ce bataillon marcha au-devant de l'ennemi et se précipita sur les Espagnols à la baïonnette. L'ennemi battit en retraite en bon ordre et regagna la place.

Le lendemain 18 juin, à la pointe du jour, les redoutes de Saint-Narcisse et de Saint-Louis, furent enlevées avec la plus grande audace. L'escarpe de quatre mètres de haut n'avait pas de brèche et rien n'avait été préparé pour l'escalade.

Cette affaire fut des plus brillantes pour le bataillon du 16e de ligne.

Le 19 juin, après une canonnade de huit heures, l'ennemi évacuait la redoute Saint-Daniel et la faisait sauter.

Le 12 juin, le maréchal Augereau, duc de Castiglione, avait remplacé Gouvion-Saint-Cyr au commandement du 7e corps.

Toute la deuxième quinzaine de juin, fut consacrée au bombardement du Mont-Joui et à l'ouverture de la brèche, par la fameuse batterie, numéro 10, dite « batterie impériale ».

L'assaut devait avoir lieu dans la nuit du 7 au 8 juillet. 2,400 hommes des compagnies d'élite furent divisés en deux colonnes : la première devait assaillir la brèche du bastion, et la deuxième, munie d'échelles, devait tenter l'escalade de la demi-lune.

Trois fois l'assaut fut donné avec une furie inconcevable, trois

fois les colonnes arrêtées par les obstacles furent obligées de reculer. Nous perdîmes 2,000 hommes et 77 officiers.

Le général Verdier se décida alors au siège en règle, qui fut long et pénible, par suite du feu de l'ennemi. Il dura jusqu'au commencement du mois d'août.

Dans la nuit du 2 au 3, une colonne s'empara du couvent de Saint-Daniel, et une autre du faubourg de Pedret et de la Tour-Saint-Jean.

Deux sorties de l'ennemi furent repoussées.

Dans la nuit du 4 au 5, la brèche de la demi-lune étant praticable, on donna l'assaut, et l'ennemi surpris fut contraint de se retirer dans le tambour qui formait la poterne du fort.

Le 10 août, Don Alvarez voulant tenter un dernier effort pour conserver le Mont-Joui, ordonna une sortie générale pour raser nos travaux. Il était midi, l'ennemi déboucha sur trois colonnes.

Devant l'impétuosité de l'attaque de la première, nos troupes de Pedret et de Saint-Jean se replièrent sur Pont-Mayor. Le poste de Saint-Daniel tint bon, mais les Espagnols pénétrant dans le commencement du chemin couvert du Mont-Joui, commencèrent à détruire les parapets, les galeries de mine, incendièrent les gabions et fascines, et enclouèrent trois pièces de seize, un mortier et deux pierriers. Mais nos réserves arrivèrent et repoussèrent l'ennemi sur toute la ligne.

Le 10 août, au point du jour, nos batteries ouvrirent de nouveau un feu très vif sur le Mont-Joui et la ville. Le général Verdier réunit ses meilleures troupes pour donner l'assaut, entre sept et huit heures du soir, mais les Espagnols abandonnèrent le Mont-Joui, à six heures et demie, et se retirèrent dans la ville. Nous prîmes possession du fort dans lequel on trouva dix-huit bouches à feu, et quarante-six barils de poudre.

Ainsi tomba le fort du Mont-Joui, après 65 jours de siège, dont 37 de brèche ouverte.

Girone avait été incendiée par le bombardement, et il n'y restait pas une seule maison intacte.

Jusqu'au 30 août, nos batteries cherchèrent à éteindre le feu de l'ennemi, et on commença à cheminer contre la ville. Une diversion du général Blake pour secourir la ville, obligea de distraire une division du corps de siège.

Pendant cette diversion, Girone fut ravitaillée et reçut un ren-

fort de 4,000 hommes. Le général Blake, resta en position sur la route de Barcelone jusqu'au 2 septembre, époque où il se retira sur Hostalrich, refusant la bataille à Gouvion-Saint-Cyr.

La retraite du général anglais découragea les défenseurs de Girone. La désertion se mit dans l'armée espagnole.

Le corps de siège, renforcé de la brigade italienne Mazuchelli, reprit les travaux le 2 septembre.

Le 6 septembre, le général Joba (16e de ligne), attaqua les bandes de Rovira et de Claros; mais il fut mortellement blessé et la colonne repoussée.

Le 15, à trois heures, l'ennemi fit une sortie vigoureuse sur nos batteries de brèche, mais deux compagnies de grenadiers descendant du Mont-Joui le prit en flanc et le repoussa à la baïonnette, jusqu'à la porte de la ville.

Le général en chef, en présence du découragement et du dégoût dont la longueur de ce siège avait rempli tout le monde, officiers et soldats, décida l'assaut.

Le 19 septembre, vers quatre heures du soir, le général Verdier réunit ses troupes sur le plateau du Mont-Joui, et forma quatre colonnes d'attaque.

Le 16e de ligne composait à lui seul la 3e colonne, chargée d'attaquer la brèche du bastion sur Christoval.

A quatre heures et demie, les colonnes françaises débouchèrent du couvent de Saint-Daniel, l'assaut fut donné sans succès.

Resserrées dans le vallon étroit et escarpé du Galligan, les colonnes s'embarrassèrent, se confondirent, ne purent se développer, furent repoussées et se retirèrent en désordre.

Cette malheureuse affaire qui dura plus de deux heures, coûta à l'armée de siège, 624 hommes dont 33 officiers.

BELLE CONDUITE DU LIEUTENANT POINCENET.

A l'assaut du 19 septembre 1809, le lieutenant Poincenet, du 16e, montra la plus éclatante valeur. Suivi seulement de quelques soldats du régiment, on le vit sous les balles et la mitraille monter à la brèche, la parcourir avec le plus grand sang-froid et attendre en faisant le coup de feu que la colonne d'attaque vînt le secourir. Mais, comme en ce moment son intrépidité demeu-

rait sans imitateurs, et qu'il craignait de ne pas être aperçu de ses frères d'armes, il se dirigea rapidement sur un autre point et monta à une seconde brèche, dominant une caserne sur laquelle il se mit à lancer des pierres. Cette action audacieuse à laquelle applaudirent les assiégeants, électrisa la troupe qui s'ébranla tout à coup, et le brave officier qui avait donné l'exemple eut bientôt la satisfaction de se perdre dans la foule des combattants, qui se précipitèrent sur ses pas et comme lui affrontèrent le feu des Espagnols.

Après cet échec on dut reprendre les travaux du siège, mais les fatigues, les maladies et le feu avaient réduit l'effectif à 4,000 hommes, l'artillerie manquait de munitions. Aussi le général en chef dut transformer le siège en blocus, se donnant pour auxiliaires le temps, la fièvre et la famine.

En effet, les assiégés supportaient les plus grandes souffrances; 6,666 défenseurs de la place encombraient les hôpitaux. Le mécontentement gagnait les assiégés.

Un jour, le général Alvarez, répondit à un officier qui avait parlé de capitulation :

« Vous êtes ici le seul lâche; quand tous les vivres manqueront on commencera par vous, et quand tous vos pareils seront consommés, je verrai ce qu'il y aura à faire. »

Le lendemain, il faisait publier de nouveau le décret portant peine de mort pour le mot « capitulation ».

Dans les derniers jours de septembre, le maréchal Augereau prit le commandement de l'armée de Catalogne; il fit faire des propositions à la junte, mais Alvarez répondit : « Point d'autre communication avec l'ennemi que des boulets de canon. »

Le maréchal arriva sous Girone le 12 octobre; il réorganisa l'armée de siège au moyen des renforts qu'il avait reçus. Le désir de combattre augmentait de jour en jour dans l'armée, et vers la fin de novembre il se manifesta par des plaintes. Augereau se décida à porter un dernier coup à la place. Il fit commencer une nouvelle brèche à la courtine Sainte-Lucie.

Le 4 décembre, l'artillerie ouvrit un feu nourri sur la ville. Le maréchal ordonna au général Pino d'enlever le faubourg de la Marine et une grande redoute construite en avant.

A minuit, la colonne se mit en mouvement; la redoute fut es-

caladée, la porte brisée et la garnison passée au fil de l'épée. On dirigea aussitôt le feu de la redoute contre la ville.

Les 8 et 9 décembre, les batteries ouvrirent la brèche à la courtine Sainte-Lucie. Le général Alvarez, attaqué de fièvre nerveuse avec syncope et délire, fut remplacé dans son commandement par le brigadier Bolivar.

Ce dernier réunit la junte, qui décida à l'unanimité que Girone pouvait offrir la paix dans quatre jours si elle n'était pas secourue.

Le 10, le brigadier Fournès sortit en parlementaire; mais le maréchal Augereau rejeta avec colère ses propositions et lui annonça que, si avant deux jours, la place n'acceptait pas ses propositions, l'assaut serait donné.

La brèche de Sainte-Lucie était alors praticable; Fournès revint le soir même au quartier général pour conclure la capitulation et les hostilités cessèrent aussitôt.

Le 11 au matin, la garnison sortit de la place déposant ses armes et 8 drapeaux sur le glacis et abandonnant 200 pièces de canon.

L'héroïque Alvarez fut envoyé au fort de Figuières, où il mourut quelques jours après.

Il serait difficile de peindre l'état déplorable de cette malheureuse cité; des quartiers entiers détruits par le bombardement, les rues obstruées par des monceaux d'immondices et de cadavres.

Les Français, pendant ce siège mémorable qui dura six mois, perdirent 15,000 hommes par le feu de l'ennemi et les fièvres.

L'artillerie tira, tant sur la ville que sur les forts, 11,910 bombes, 7,998 obus et 80,000 boulets.

Le général Amey, qui avait remplacé le général Verdier au commandement du corps de siège, fut nommé gouverneur de Girone.

Le nom de Girone, par la résistance opiniâtre de la garnison et la constance de ses habitants, est devenu illustre à l'égal de celui de Saragosse. « Girone, dit Jomini, s'est illustré par une défense non moins extraordinaire que Saragosse. »

Après la prise de Girone, Augereau dissipa les troupes de Black, fit disperser les bandes de miquelets de Rovira et Claros, battit l'armée espagnole au col de Sespina et la contraignit de se retirer vers Tarragone.

CORPS D'OBSERVATION DE LA HOLLANDE (1810).

Dans la deuxième quinzaine de juin 1810, le 16e de ligne fait partie du corps d'observation de la Hollande (division Molitor) (brigade Leguay). Il est commandé par le colonel Gudin.

Une situation du 1er juillet datée de Hambourg donne :

Effectif : 1860 hommes.
67 officiers.
1er bataillon, commandant Revel.
2e — — Poulin.
3e — — Thomas.

Le 29 août, le régiment quitte Utrecht et se dirige sur Lille. C'est de cette dernière ville qu'il va rejoindre son 4e bataillon à l'armée d'Aragon.

Armée d'Aragon (1811).

COMTE SUCHET, COMMANDANT EN CHEF.

Le 16e compte dans la 3e division (général Harispe); 1re brigade (général Salm); colonel Gudin; chefs de bataillon : Revel, Poulin et Famoncourt.

ATTAQUE ET PRISE DU FORT D'OLIVO.

Le 26 avril, l'armée se porta par Borgas-Blancas sur Tarragone pour investir la place. La première colonne se composait des 7e et 16e de ligne. Les 1er et 2 mai, la division Harispe se réunit à Reuss à la division Habert qui était partie de Tortose.

La division Harispe reçut l'ordre de compléter l'investissement de Tarragone par terre. La brigade Salm (7e et 16e de ligne) enleva, avec la vigueur propre à un aussi brave chef et à d'aussi braves soldats, un retranchement situé en avant du fort d'Olivo. Le 13 mai, elle s'empara de trois autres positions malgré les efforts de la garnison.

Le principal obstacle qui pouvait empêcher de pousser avec

vigueur le siège de Tarragone, était le fort d'Olivo. Bâti sur un rocher à 400 toises de la ville, il présentait 60 embrasures armées. Un fossé de 20 pieds creusé dans le roc le plus dur l'entourait entièrement.

Cet ouvrage avait coûté trois ans de travaux et plusieurs millions.

On ne pouvait penser l'enlever par un coup de main, et la nature du roc offrait des difficultés immenses pour se couvrir et ouvrir la tranchée.

Les travaux furent exécutés lentement et péniblement sous un feu continuel de l'assiégé. Les 7e et 16e de ligne en furent chargés, et il fallut à ces corps une constance extraordinaire pour surmonter tant d'obstacles réunis. Aussi, s'ils en eurent toute la peine, ils en ont également tout l'honneur.

Le 29 mai, la brave infanterie de l'armée d'Aragon et particulièrement le 16e de ligne se couvrit de gloire. On couvrit le fort de feux toute la journée et on prépara l'assaut pour le soir.

La première colonne composée de 300 hommes du 16e, aux ordres du commandant Revel et précédée de 20 sapeurs munis de haches et d'échelles, sortit par la gauche de la batterie du roi de Rome, tourna la droite du fort et se précipita à la gorge sur la porte du fort pour l'enfoncer. Éprouvant de la résistance, les sapeurs grimpèrent par-dessus et escaladèrent l'escarpement; la porte fut renversée et nous pénétrâmes dans l'enceinte. La gauche de l'ouvrage tenait encore; nos hommes se précipitèrent sur les batteries à la baïonnette et commencèrent un carnage qui ne cessa que par suite de lassitude et qui conserva la vie à plus de 800 Espagnols.

C'est ainsi qu'au cri de Vive l'Empereur, en présence de l'armée entière et de Tarragone consternée, les braves soldats des 16e et 7e de ligne restèrent maîtres du fort Olivo avec 47 bouches à feu, 3 drapeaux et 2,000 hommes, dont 80 officiers tués ou pris.

Le général en chef, pour perpétuer la mémoire glorieuse de la prise d'Olivo et la fin de l'intrépide général Salm, ordonna que le cœur de cet officier général serait déposé dans le fort, qui désormais s'appellerait fort de Salm.

Le général Suchet, dans son rapport au prince Berthier, s'exprime en ces termes :

« La première colonne d'attaque, aux ordres du chef de bataillon Revel, du 16ᵉ de ligne, composée de 300 hommes d'élite, s'est élancée pour tourner l'ouvrage et enfoncer la porte de la gorge,... la porte fut forcée, et le reste de la colonne, appliquant des échelles aux escarpements de la gorge, grimpait sur l'ouvrage... Plus la résistance de l'ennemi était grande, plus les efforts de nos braves redoublaient. Dans cette brillante occasion, les troupes de l'Empereur ont déployé la plus haute valeur.

« Je regrette de ne pouvoir citer tous les traits qui les ont distinguées... Un drapeau fut pris par un caporal de grenadiers du 7ᵉ de ligne. Il en restait deux autres; deux soldats du 16ᵉ de ligne les ramassèrent, et lorsqu'on leur demanda pourquoi ils ne les portaient pas au général en chef, ils répondirent : « Nous ne les avons pas pris, nous les avons ramassés. »

« Le détachement du 16ᵉ de ligne, si vaillamment conduit par le chef de bataillon Revel, a beaucoup contribué à la prise du fort.

« Signé : Comte SUCHET. »

SIÈGE DE TARRAGONE.

L'impression produite par la prise du fort d'Olivo fut immense dans la ville; la garnison et les habitants en furent frappés au point qu'un officier espagnol, qui détaillait les moyens de défense du fort que l'on considérait comme imprenable, ajoutait, avec la naïveté de l'orgueil national : « Nous-mêmes nous ne l'aurions pas pris. »

Le 1ᵉʳ juin, on ouvrit la tranchée devant la ville et on commença la construction de plusieurs batteries.

Le 7, on ouvrit le feu sur le fort Francoli qui gênait l'attaque à l'extrême droite. Dès que la brèche fut praticable, on donna l'assaut; le fort fut emporté et la garnison se retira par la plage. La prise du fort permit d'ouvrir la dernière parallèle.

Jusqu'au 16 juin, on poussa les cheminements en avant de cette parallèle. Le 13, l'ennemi avait redoublé son feu sur nos ouvrages et en particulier sur le fort d'Olivo.

Le commandant Revel du 16ᵉ de ligne, qui avait le commandement de cet ouvrage, eut la tête emportée par un boulet.

La lutte devenait de jour en jour plus sanglante. Le général Suchet jugea qu'il était indispensable de l'abréger. Le 16 juin, il fit enlever la lunette du Prince, que les Espagnols défendirent avec la plus grande opiniâtreté, mais qui resta en notre pouvoir.

Le 17, on ouvrit la troisième parallèle. Le 21, après un feu nourri de toutes les batteries, la brèche paraissant praticable, on résolut de donner l'assaut le soir même.

Le général Suchet, dans son rapport au prince Berthier, raconte ainsi cette brillante affaire :

« A quatre heures du soir, j'ordonnai l'assaut, l'attaque devait être secondée par les feux du fort d'Olivo ou de Salm... A sept heures du soir, au signal donné par quatre bombes, cinq colonnes s'élançaient en criant : « Vive l'Empereur, » sur les points désignés. L'ennemi opposa d'abord une forte résistance, mais l'impétuosité irrésistible de nos braves grenadiers et voltigeurs, renversa en peu de temps tous les obstacles. On fit un carnage affreux, les fossés se remplirent de cadavres ; les Espagnols culbutés s'enfuirent en désordre, et nous restâmes maîtres du fort Royal, point qui devait nous assurer la conquête de tout le reste. La ville basse était prise. On ouvrit la nuit même une parallèle devant le front de la haute ville. Les Anglais étaient restés spectateurs inutiles, mais non indifférents, de cette nuit si désastreuse pour eux et leurs alliés.

« Le 28 au matin, je vis arriver le jour avec l'espoir que Tarragone tomberait avant la nuit.

« A midi, la brèche ouverte à l'angle de la courtine et du bastion Saint-Paul, était en bon train.

« A cinq heures, elle fut reconnue accessible. Je donnai le signal ; les régiments de l'armée se disputaient l'honneur de prendre part à l'assaut. Au signal donné, les braves grenadiers et voltigeurs s'élancent à la brèche, arrivent, renversent tout et, comme un torrent irrésistible, escaladent la brèche et inondent le rempart. Une résistance imprévue les arrête un instant dans la rue principale. Les grenadiers et voltigeurs sautent par-dessus les barricades, enfonçent les portes et entrent dans l'intérieur de la ville où commence un carnage indescriptible. Tout ce qui résista fut tué à la baïonnette ; 20 drapeaux et 322 bouches à feu restèrent entre nos mains.

« En terminant mon récit, je dois un hommage à la première infanterie du monde.

« Les officiers ont montré un dévouement admirable.

« Comte SUCHET. »

Pendant ce siège, le 16e de ligne eut, pour sa part, 16 officiers et 475 hommes hors de combat.

Le général Suchet fut promu à la dignité de maréchal de France.

COMBAT ET PRISE DU MONT-SERRAT.

Le 25 juillet, le 3e bataillon du 16e assista avec la brigade Montmarie à l'affaire du Mont-Serrat.

La junte de Catalogne avait confié au baron d'Éroles la défense du Mont-Serrat, où se trouvait l'unique dépôt d'armes et de munitions qui restât aux insurgés catalans. La nature et l'art s'étaient réunis pour retrancher cette montagne formidable.

Le chemin qui conduit au monastère serpente sur le flanc de la montagne; des coupures, des retranchements, des redoutes où le canon avait été hissé avec de grands efforts défendaient l'entrée du couvent. Sur tous les points de la montagne étaient postés des miquelets et des paysans qui faisaient un feu terrible. Le baron d'Éroles, plein de confiance dans la force de cette position, avait fait porter des vivres et des munitions dans les batteries. Mais deux compagnies d'élite, arrivées sous la première batterie, grimpèrent l'escarpement et gagnèrent les embrasures. L'ennemi fut terrifié de tant d'audace, et tout ce qui ne put fuir fut tué dans la batterie.

Les pièces furent immédiatement braquées sur la seconde batterie qui fut enlevée à la baïonnette, par six compagnies d'élite.

Restait une troisième batterie protégée par un fort retranchement et qui offrait les plus grands obstacles à une attaque de front.

50 voltigeurs se dévouèrent, grimpèrent à travers les fentes des rochers et parvinrent sur les cimes des aiguilles qui hérissent la montagne, d'où ils plongeaient sur le couvent et la batterie.

Le chef espagnol évacua alors les ouvrages et s'échappa par des ravins et sentiers à lui connus.

Cette glorieuse affaire nous valut 2 drapeaux, 10 bouches à feu de gros calibre et une immense quantité de vivres, de munitions et d'effets d'habillement.

Le 1er septembre, le commandant Larue prit le commandement du 3e bataillon, le commandant Poulin celui du 1er, et le commandant Famoncourt celui du 2e.

Au mois d'août, la première brigade (5e léger et 16e de ligne) occupa la frontière de la province de Valence et d'Aragon, vers

Morella, pour assurer la rentrée des contributions directes, tandis que la deuxième brigade de la division italienne alla occuper le Mont-Serrat à sa place.

SIÈGE ET BATAILLE DE SAGONTE (1811).

Dans cette mémorable campagne, le 16e fait toujours partie de la 3e division de l'armée d'Aragon (général Habert), 1re brigade (général Montmarie). Il a un effectif de 1317 hommes pour 3 bataillons.

L'Aragon était tranquille et la basse Catalogne venait d'être pacifiée; le maréchal Suchet reçut l'ordre de tourner ses armes victorieuses contre Valence.

Le général Blake avait fait mettre en état de défense, comme poste d'observation, le fort de l'antique Sagonte situé sur un rocher escarpé au pied duquel s'étend la petite ville de Murviédo.

Le fort de Sagonte, qui se trouve à l'embranchement des routes de Tortose et de Teruel à Valence embrassait à peu près l'enceinte de l'ancienne Sagonte. Quelques ruines antiques et plusieurs vieilles murailles avaient été relevées et réunies par des constructions modernes adaptées au terrain, et l'art, secondé admirablement par la nature, avait pu, après un travail de 18 mois, arriver à mettre dans un état respectable de défense ce point important qui couvre la capitale du pays de Valence. Le rocher, très élevé et à pic dans presque tout son pourtour, s'abaisse un peu par une pente inclinée, mais raide du côté de l'Ouest. Les ressauts nombreux qui coupent cette pente favorisaient l'approche de l'infanterie et les travaux du génie, mais rendaient très difficile l'établissement des batteries, car le sol est entièrement dépourvu de terre. La configuration des ouvrages dans cette partie présentait un angle saillant peu ou point flanqué. Ce défaut était atténué par un réduit ou cavalier armé situé un peu en arrière de la première enceinte sur le point culminant de la montagne. Il n'y avait point de choix, et ce seul côté accessible devait déterminer le point d'attaque.

Le fort était armé de 17 bouches à feu, bien approvisionné et défendu par 3,000 hommes sous les ordres du brigadier Andriani.

Le maréchal Suchet jugea indispensable de déloger l'ennemi de ce point important avant de marcher sur Valence.

Dès le 23 septembre, le général Habert, dont la division formait l'avant-garde, s'empara de la ville de Murviédo et fit l'investissement du fort par la gauche.

Les difficultés décrites plus haut faisaient craindre au maréchal un siège long et meurtrier, surtout dans le voisinage d'une armée de secours nombreuse; aussi résolut-il de l'éviter en enlevant le fort par un coup de main.

On remarqua qu'il existait dans la partie de la muraille qui faisait face à la ville et près de la porte d'entrée du fort deux anciennes brèches qui n'avaient pu être réparées entièrement. Le maréchal reconnut lui-même la possibilité de surprendre le fort par ces deux points.

Le 28 septembre, deux colonnes de 300 hommes d'élite, soutenues par une troisième d'égale force; reçurent l'ordre de se porter aux pieds des anciennes brèches et de les escalader. Mais l'ardeur même de ces troupes leur devint funeste : les Espagnols furent avertis par des coups de fusil tirés à tort, et nos colonnes, forcées de parcourir un terrain très difficile et fourré, arrivèrent en désordre au pied des brèches. On dressa les échelles trop courtes de six pieds et on tenta l'escalade, mais on rencontra une résistance opiniâtre.

Les assaillants furent tués ou renversés et une grêle de balles et de grenades couvrit le gros des colonnes qui se pressait au pied du rempart.

Le brave colonel Gudin, du 16e de ligne, tenta de nouveau l'escalade à la tête des grenadiers du régiment, mais il fut blessé à la tête par une grenade; les échelles furent brisées et les Espagnols restèrent maîtres des brèches.

Malgré les efforts des officiers et l'ordre du chef, les soldats ne pouvaient se décider à quitter le pied des remparts et à rentrer en ville; mais le jour approchait, tout espoir de succès s'évanouissait et il fallut bien songer à la retraite.

Cet échec obligea le maréchal à commencer un siège en règle.

Du 5 au 12 octobre, on commença les travaux d'approche; un grand ravin servit de première parallèle à 350 mètres du fort; on utilisa tous les couverts du terrain et on commença la construction de cinq batteries.

Du 12 au 16, on ouvrit la deuxième parallèle à 130 mètres de la place, et le 17 au matin l'artillerie ouvrit le feu.

Le 18, dans l'après-midi, on jugea la brèche praticable et l'assaut fut ordonné pour cinq heures du soir.

Au signal donné, nos troupes s'élancèrent et coururent à la brèche aussi rapidement que la pente du terrain pouvait le permettre. Mais la brèche qui avait été faite dans un angle rentrant se rétrécissait par le haut, de manière que deux hommes de front pouvaient à peine y passer. Accablés par la fusillade, les grenades, les obus et les pierres que les Espagnols roulaient sur eux, nos hommes firent d'inutiles efforts pour gagner le sommet de la brèche et durent redescendre en désordre dans le fossé.

Le maréchal jugeant que tout espoir de succès était perdu, fit rentrer les troupes dans la tranchée. A partir de ce moment, il ne voulut plus rien laisser au hasard, et il remplaça les actions de vigueur par les travaux méthodiques qui devaient conduire au but avec lenteur, mais avec certitude. Le génie continua ses cheminements vers le pied de la brèche et l'artillerie commença à en ouvrir de nouvelles.

Le 24 octobre, le général Blake, pressé par les habitants de Valence, marcha sur Sagonte, déterminé à livrer bataille au maréchal Suchet. Le maréchal n'hésita pas à accepter la lutte en avant de Murviédo.

La division Habert prit position à la gauche de la ligne vers la mer.

Le 25, à huit heures du matin, les deux armées étaient aux prises; au même instant, nos batteries qui étaient achevées ouvrirent un feu violent sur le fort.

Le maréchal avait résolu d'enfoncer le centre de Blake, pour isoler et battre ensuite séparément les deux ailes.

Notre première ligne s'avança sous un feu terrible de mousqueterie et de mitraille et se déploya l'arme au bras sans répondre, comme à la manœuvre.

Le maréchal Suchet reçut à l'épaule une balle qui, heureusement, ne lui fit qu'une blessure sans gravité.

Le centre des Espagnols enfoncé, recula, nous laissant 4 drapeaux et 5 bouches à feu.

A notre gauche, le général Habert, avec le 5e léger et le 16e de ligne, attaqua la division Zayas, la repoussa jusqu'au village de

Pouzol, où, grâce aux maisons, elle opposa la plus vive résistance; mais le 5e léger et le 16e de ligne, après deux heures de combat, s'emparèrent du village et y firent 800 prisonniers.

Le maréchal, après avoir fait reposer les braves troupes du général Habert, le chargea le soir d'attaquer de nouveau la division Zayas, qui s'était établie sur les hauteurs du Puig.

L'ennemi fut débusqué de sa position et laissa entre nos mains 5 pièces de canon.

Cette journée glorieuse décida du sort de Sagonte. La nouvelle brèche était praticable et le maréchal envoya le soir même un parlementaire au gouverneur pour le sommer de se rendre.

La capitulation fut signée le 26 octobre, à 9 heures du soir. La garnison se rendit prisonnière de guerre et nous occupâmes le fort, où l'on trouva 17 bouches à feu, 6 drapeaux, 2,400 fusils, 800,000 cartouches, 2 milliers de poudre, des vivres et des munitions. Nous fîmes 2,800 prisonniers, dont le gouverneur Andriani.

Ainsi se termina ce siège mémorable, après 21 jours de tranchée ouverte.

Citons, en terminant, les passages du rapport du maréchal Suchet au ministre de la guerre, qui forment une des plus belles pages de l'histoire de notre régiment.

« Au camp de Murviédo, 26 octobre 1811.

« Je chargeai le général Habert de se porter par la grande route sur le village de Pouzol... Le général rencontra la division ennemie qu'il fit attaquer par deux bataillons du 5e léger, soutenus par le 16e de ligne.

« Une fusillade très vive s'engage, l'ennemi défend avec acharnement les maisons de Pouzol...

« Cependant, l'ennemi quoique débordé très au loin se défendait encore dans Pouzol, et n'avait pas abandonné les hauteurs du Puig. Le 16e de ligne attaqua le village à la baïonnette, poursuivit l'ennemi de rue en rue et l'obligea à se retirer.

« 700 hommes des gardes wallones furent obligés de mettre bas les armes.

« Le brave colonel Gudin, du 16e de ligne, quoique ayant été grièvement blessé sous Sagonte, a toujours marché à la tête de son régiment.

« Toutes les troupes de l'armée, Monseigneur, ont rivalisé entre elles à qui servirait le mieux l'Empereur dans cette journée; elles ont combattu sept heures et poursuivi l'ennemi jusqu'à la nuit close.

« Signé : Maréchal Suchet. »

SIÈGE DE VALENCE (1811-1812).

Après la défaite de Blake et la chute de Sagonte, le maréchal Suchet marcha sans perdre de temps sur Valence et arriva devant cette place le 3 novembre 1811. Il envoya le général Harispe offrir à cette ville les conditions les plus honorables et les plus avantageuses; mais ses paroles ne furent pas écoutées et le parlementaire ne put pénétrer au delà des avant-postes.

Les Espagnols puisaient dans chaque revers une énergie nouvelle. On dut donc recourir à la force.

La division Habert s'empara d'une partie du faubourg de Séranos sur la rire gauche du Guadalaviar et occupa le village de Grao, situé à l'embouchure du fleuve, ainsi qu'un petit fort destiné à la défense du port.

Valence était un des derniers boulevards des Espagnols. Les habitants, exaltés au plus haut degré, avaient commencé la Révolution par le massacre de 300 Français. La ville avait plus de 100,000 habitants; 2,000 moines y entretenaient l'exaltation, et le consul anglais Tupper excitait à la révolte en répandant à profusion l'argent et les fausses nouvelles.

Le général Blake avait repris ses positions sous les murs de la place et se trouvait encore à la tête de 30,000 hommes; mais c'était tout ce qui restait à l'Espagne de ses meilleures troupes.

Il défendait la rive droite du Guadalaviar. Le maréchal Suchet était loin de pouvoir lui opposer des forces égales. A peine avait-il 15,000 hommes; mais l'Empereur, désirant terminer la guerre d'Espagne par un grand succès, résolut d'anéantir l'armée de Blake sous Valence et envoya de nombreux renforts au maréchal. Le 24 décembre, son armée compta 33,000 hommes de toutes armes. Il résolut alors d'effectuer le passage du Guadalaviar près de Manissès.

La division Habert força le passage du fleuve près de son embouchure, après une vive canonnade tant sur la flotte que sur les lignes ennemies; les Espagnols furent culbutés, le général Blake se trouva rejeté sur la place avec toute son armée, et l'investissement de Valence se trouva complété sur tous les points.

Les troupes de siège campèrent autour de la place, à 1200 mètres des ouvrages.

La division Habert, formant l'extrême droite, s'appuyait au Guadalaviar près de la mer.

Le 28 décembre, une sortie du général Blake fut repoussée. Cet échec jeta la consternation et le découragement dans la garnison.

Dans la nuit du 30 au 31 décembre, une seconde sortie des Espagnols eut le même succès que la première.

Le 2 janvier 1812, on ouvrit la tranchée à 80 toises des ouvrages de San-Vicente et d'Olivetto et l'on commença la construction de 5 batteries.

Le 5 janvier, au point du jour, l'ennemi, effrayé de la rapidité de nos travaux, évacua subitement tous les ouvrages de l'enceinte extérieure, nous abandonnant 80 pièces de canon.

Le général Montmarie pénétra aussitôt dans les lignes et s'établit dans les maisons du faubourg, d'où l'on commença à cheminer à couvert. Dès lors la place était à nous et toute l'armée espagnole était renfermée dans la ville. On commença le bombardement qui fit de grands ravages dans la ville.

Le 6 janvier, le maréchal Suchet, désirant épargner une grande et belle ville, écrivit au général Blake pour le sommer de se rendre. Sur sa réponse négative, le bombardement recommença et dura jusqu'au 8 janvier. Le général Blake convoqua alors l'assemblée de toutes les autorités civiles et militaires de Valence pour discuter sur la situation de la ville.

Le 9 janvier, le général Zayas sortit de la ville et vint annoncer au maréchal qu'on acceptait ses conditions.

La capitulation fut signée le jour même à 9 heures du matin.

La prise de Valence mit en notre pouvoir 18,000 prisonniers, dont 23 généraux, 393 pièces de canon, 21 drapeaux et 42,000 fusils.

L'armée espagnole sortit le 10 janvier de la place, déposa les armes et fut dirigée sur la frontière française.

Le maréchal Suchet, en récompense de son glorieux succès, fut nommé duc et reçut en toute propriété le beau domaine d'Albuféra.

Un décret impérial accorda 200 millions de dotations à l'armée d'Aragon.

Le 19 janvier, la division Habert s'empara sans coup férir de Dénia, petite place maritime protégée par un fort en assez bon état où l'on trouva 66 bouches à feu.

Au mois de février, les cadres des 3es bataillons des régiments d'infanterie de ligne de l'armée d'Aragon partirent pour la France, après avoir versé tous les hommes disponibles dans les 1er et 2e bataillons.

Il ne resta donc plus à la 3e division de l'armée d'Aragon que les 1er et 2e bataillons du 16e de ligne.

RECONNAISSANCE D'ALICANTE (AVRIL 1812).

Le maréchal Suchet, voulant savoir ce qui se passait sous les murs d'Alicante, ordonna dans le courant d'avril au général Harispe de rassembler toutes les compagnies d'élite de sa division et de s'avancer sur cette place par la route de Xinona, tandis que 10 compagnies du 16e de ligne, sous les ordres du général Gudin, y marcheraient par le chemin de Mujamiel.

L'arrivée du général ayant été retardée par le mauvais état des chemins, le général Gudin dut, avec ses 10 compagnies du 16e, lutter pendant quatre heures contre les 5,000 hommes de la garnison d'Alicante. Il fit un mal énorme à l'ennemi et ne perdit que 11 blessés et 4 morts. Le brave général Gudin avait compté avec raison sur la valeur connue des soldats de son ancien régiment.

FIN DE LA CAMPAGNE D'ESPAGNE.

Le 15 mai 1812, le 16e (2e bataillon), fut attaché à la 1re division de l'armée d'Aragon (général Musnier), 1re brigade (général Robert), qui fit une expédition vers Requena; mais le 15 juin, il revint à son ancienne division (général Habert), brigade Montmarie. Il était en garnison à Valence lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour Madrid, avec le général Maupoint.

Le 25 août, il quitta cette ville avec une compagnie de hussards et alla délivrer la garnison de Cuença, assiégée depuis dix-huit mois. Ce petit détachement fut attaqué à son tour au

passage de Saint-Gabriel, près Utiel, par 4,000 hommes de Villa-Campa qui entourèrent complètement la colonne.

Mais cette poignée de braves se fit jour à la baïonnette et rentra à Requena après avoir perdu 200 hommes et fait éprouver à l'ennemi une perte au moins égale.

Le 16 septembre, un grand convoi composé de bouches inutiles, de voitures et d'isolés, partit de Valence et se dirigea sur Saragosse d'abord et la France.

Il fut escorté jusqu'à Tortose par le 16e de ligne qui se réunit en ce point à son 4e bataillon.

Les cadres du 3e bataillon rejoignirent le régiment le 29 novembre dans cette ville. A partir de ce moment, le 16e de ligne fit partie des troupes destinées à tenir garnison dans la province d'Aragon.

Vers la fin de mars 1813, l'ennemi commença un mouvement pour se rapprocher des camps français. Elio, avec les Espagnols, se dirigea sur Villena, et le corps anglais se porta à Biar et à Castella.

Le maréchal Suchet crut devoir prévenir l'attaque de l'ennemi et prit l'offensive. Le général Harispe battit les Espagnols à Villena, et la division Habert (16e de ligne), enleva les hauteurs escarpées de Biar, occupées et défendues par la brigade anglaise du colonel Adams. L'ennemi fut repoussé jusque dans la place de Castella. 3,000 prisonniers, 2 drapeaux et plusieurs canons restèrent en notre pouvoir.

Le 13 juin, les hauteurs qui dominent le Xucar furent occupées par 25,000 Espagnols.

Le maréchal n'hésita pas à présenter le combat à un ennemi si supérieur en nombre.

Le général Habert, à la tête de deux régiments d'infanterie, dont le 16e, atteignit le duc Del Parque dans Carcaxente, bouscula ses colonnes et lui fit éprouver une perte de 500 hommes tués, 600 prisonniers, dont 30 officiers, 1 drapeau et 2,000 fusils.

Ce beau fait d'armes n'empêchait pas Valence d'être menacée par l'ennemi. Le maréchal Suchet lui ferma la route de Requena.

Le 27 juin, le maréchal qui avait fait rentrer à Valence les troupes détachées au secours de Tarragone, résolut de déloger le duc Del Parque de son camp de la rive droite du Xucar. Mais

ce dernier n'attendit pas l'attaque et il évacua ses positions. Les divisions Harispe et Habert le poursuivirent, culbutèrent son arrière-garde qui avait pris position au col d'Olleria et entrèrent dans San Felipe.

Les Espagnols rentrèrent dans leur camp retranché de Cartalla où ils attendirent les renforts anglais.

Le 29 juillet 1813, lord Bentinck ayant traversé l'Ebre à Amposta, au-dessous de Tortose, se porta sur Tarragone qu'il investit par terre et par mer.

Le 14 août, le maréchal Suchet rassembla à Villa-Franca ses quatre divisions et toute sa cavalerie et marcha sur Tarragone pour la débloquer, sans rencontrer de résistance. La garnison travaillait nuit et jour à préparer 32 fourneaux de mine chargés ensemble de 37,860 livres de poudre.

Le 19 août, au signal de 3 coups de canon, à la chute du jour, les remparts de cette ville célèbre s'écroulèrent avec un horrible fracas.

La garnison de Tarragone renforça l'armée de Suchet qui alla s'établir derrière le Lobregat, à Molins-del-Rey, et se replia ensuite sur Girone.

Le maréchal Suchet reçut alors l'ordre de l'Empereur de diriger en poste 10,000 hommes sur Lyon. Puis, dans les premiers jours de mars 1814, il reçut un nouvel ordre, et une deuxième colonne de 10,000 hommes se dirigea sur Lyon.

Le maréchal, avec les débris de son armée, 11,000 hommes, se retira alors sur Figuières, après avoir fait sauter les forts d'Olot-de-Palamos et de Bascara.

Quelques jours après, le traité de Valençay rendait à Ferdinand VII le trône d'Espagne, et 200,000 Fr nçais repassaient les Pyrénées.

Grande Armée en 1813.

Le 4e bataillon du 16e de ligne contribua à la formation du 13e régiment provisoire d'infanterie, qui entra dans la composition du 6e corps de la Grande Armée (maréchal Marmont), 3e division (général baron Fiederichs), 1re brigade (général Ficatier).

Le 15 juin 1813, ce bataillon du 16e était commandé par le

commandant Carion, et avait un effectif de 12 officiers et 642 hommes.

Ce bataillon assista à la bataille de Lutzen le 2 mai, à Bautzen le 16 mai, et à Wurschen les 20 et 21 mai, puis à la bataille de Dresde les 27 et 28 août.

A cette époque, le bataillon du 16e passa aux mains du commandant Martini; il assista à la bataille de Leipzig les 16, 17 et 18 octobre.

Il resta au 6e corps d'armée jusqu'en avril 1814, époque où il fut envoyé à Yvetot pour y prendre ses cantonnements.

Corps d'observation d'Italie en 1813.

Le 3e bataillon du 16e contribua, la même année, à former une 25e demi-brigade provisoire qui fit partie de la division Semclé, de la première lieutenance (général Grenier), dont le quartier général était à Vérone.

Le 30 octobre, ce bataillon se distingua au combat de Pruneken, où le général autrichien Fenner fut battu. Le major **Fournier** et le chef de bataillon **Thunot,** du 16e de ligne, furent cités pour leur belle conduite dans cette affaire et la brillante retraite qui la suivit.

Armée de Lyon (1814).

Nous avons vu que, le 10 janvier 1814, le maréchal Suchet recevait du ministre de la guerre, l'ordre de diriger sur Lyon un corps de 10,000 hommes. Il forma ce corps en trois brigades, et le 16e en fit partie. Il quitta Perpignan le 5 février et arriva à Lyon le 11 du même mois.

L'armée de Lyon, commandée par le maréchal Augereau, duc de Castiglione, se composait de trois divisions.

Le 16e de ligne, qui comptait alors jusqu'à 7 bataillons, fut disséminé dans les différentes brigades de l'armée du maréchal Augereau.

Cependant au mois de mai, les 1er, 2e et 7e bataillons furent réunis sous le nom de 16e de ligne, dans la 1re division (général

Vedel), 2e brigade (général Gudin). Au mois de juin on y adjoignit le 6e bataillon. Le maréchal Augereau se fit battre à Limonest et sur les hauteurs qu'occupe aujourd'hui le fort de la Duchère, par le prince de Hesse, et fut obligé d'évacuer Lyon.

Son armée se retira sur l'Isère afin de couvrir Grenoble et le Dauphiné.

Pendant les cent jours, les 1er et 2e bataillons du 16e de ligne font partie du corps d'observation du Var, commandé par le maréchal Brune, 24e division (général Gilly d'abord, puis Merle plus tard). Les 1er et 2e bataillons sont à Marseille, les 3e, 4e et 5e bataillons sont au dépôt, à Toulon. Quant aux 6e et 7e bataillons, ils sont restés à l'armée des Alpes commandée par le maréchal Suchet.

Le 16e de ligne reste dans cette situation jusqu'au 1er juin, où il passe à la 1re brigade de la 24e division (général Robert), et va occuper la garnison de Grasse.

Légion du Gard (1815-1820).

Les volontaires royaux qui avaient fait partie de l'armée du duc d'Angoulême, furent licenciés à La Palud (Vaucluse), en avril 1815. Quelques-uns rentrèrent dans leurs foyers, d'autres restèrent en armes.

Après Waterloo, ceux du département du Gard se réunirent à Beaucaire, sous les ordres du comte Pierre de Bernis, commissaire extraordinaire du roi, et du vicomte de Berre, maréchal de camp des armées du roi.

Le 24 juin, il y eut un léger combat contre les gardes urbaines réunies aux troupes du lieutenant général Gilly, qui commandait le département du Gard au nom de Napoléon.

Le 1er juillet, le comte Pierre de Bernis, en sa qualité de commissaire extraordinaire du roi, et usant des pouvoirs qui avaient été conférés par Sa Majesté, forma avec les volontaires du Gard un régiment dont il nomma les officiers et les sous-officiers et qui prit le titre de premier régiment royal du Gard. Le colonel fut le vicomte Henry de Bernis, chevalier de justice de Saint-Jean de Jérusalem, et chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

Dans le courant de juillet, ce régiment vint tenir garnison à Nîmes.

Le général de Berre, maréchal de camp commandant la subdivision, envoya plusieurs détachements de ce régiment contre des partis de révoltés qui attaquaient les soldats royalistes isolés et même formés en petits détachements.

En vertu de l'ordonnance du roi du 3 août 1815, fixant l'organisation de l'infanterie en légions départementales, de l'instruction ministérielle du 5 septembre et des lettres de Son Excellence le ministre de la guerre, en date des 3 et 13 novembre de la même année, la légion du Gard portant le numéro 28 fut organisée, le 1er décembre 1815, par le colonel baron de Tschudy, nommé au commandement de cette légion par ordonnance royale du 19 août 1815. Le premier régiment royal du Gard avait été dissous par décision du 23 novembre.

« Aussitôt après la revue passée, le colonel, dit le procès-verbal, a fait reconnaître tous les officiers présents, les a fait réunir en cercle, et a fait prêter serment individuellement aux officiers, sous-officiers et soldats entre les mains de M. Desforges, sous-inspecteur aux revues, qui a lu la formule du serment. »

Le 6 mai 1816, la légion tout entière tient garnison à Nîmes.

TROISIÈME PÉRIODE

DE LA RESTAURATION A NOS JOURS

16e Régiment d'infanterie de ligne.

(DE 1820 A NOS JOURS)

Une ordonnance royale du 23 octobre 1820 réorganisa l'infanterie française.

Les légions furent supprimées et remplacées par des régiments d'infanterie de ligne et d'infanterie légère.

Le 12 décembre 1820, le maréchal de camp baron de Couchy, inspecteur général du 5e arrondissement d'infanterie, prononça la dissolution de la légion du Gard et forma le 16e régiment d'infanterie de ligne. La bénédiction du nouveau drapeau que le roi venait de conférer au régiment eut lieu à Grenoble, sur la place Grenette, le 24 décembre.

Cette cérémonie à laquelle assistèrent les autorités civiles, judiciaires et militaires, eut lieu avec toute la solennité dont elle était susceptible.

Le lieutenant général baron de la Croix, commandant la 7e division militaire, remit le drapeau entre les mains du comte d'Alvymare, colonel du régiment.

En 1821, le 16e, alors en garnison à Grenoble, réprima un mouvement insurrectionnel qui avait éclaté le 20 mars, et, grâce à son attitude correcte et énergique, maintint l'ordre dans la ville.

Au mois de juin, le régiment ayant reçu l'ordre de se rendre à Clermont et à Montbrison, le lieutenant général de la Croix, commandant la division et le préfet du département adressèrent au

colonel des lettres élogieuses où nous relevons, à la gloire du régiment, les passages suivants :

« Croyez-le, mon cher colonel, mes vœux vous suivront partout, partout ils exprimeront le désir que le bien du service de Sa Majesté replace sous mes ordres le 16e régiment qui, tant qu'il conservera l'esprit et la discipline dont il est animé, pourra être présenté en toute sûreté aux amis, et, s'il le faut aussi, aux ennemis de la France.

« Signé : Baron PAMPHILE DE LA CROIX. »

« Au moment ou le régiment sous vos ordres s'éloigne d'une ville qui a dû à sa parfaite discipline le maintien d'une tranquillité que des factieux voulaient troubler, la reconnaissance me fait un devoir de vous assurer des regrets de mes administrés et des miens.

« Veuillez en transmettre l'expression à un corps d'officiers, dont le dévoûment répond si bien à celui de son chef.

« Signé : Baron D'HAUSSEZ,
« Préfet de l'Isère. »

A la fin de l'année 1821, le régiment se rendit à Paris en plusieurs colonnes. Le 1er bataillon et l'état-major, sous les ordres du colonel, rétablit l'ordre troublé par un mouvement séditieux, à Bicêtre.

Au mois de mai 1822, le 16e partit pour Metz.

CONDUITE ÉNERGIQUE DU SERGENT FELJAS.

Le 1er avril 1823, le régiment quitte cette dernière ville pour se rendre à Lyon.

Le 1er juin, jour de la Fête-Dieu, deux hommes furent arrêtés et conduits au corps de garde du pont de la Guillotière, occupé par le 16e et commandé par le sergent Feljas. Le peuple voulut enlever les prisonniers. Le sergent Feljas opposa une résistance opiniâtre, envoya chercher du renfort aux casernes et contint le peuple jusqu'à l'arrivée des troupes qui dissipèrent le rassemblement. Sur le rapport du lieutenant général de la Motte, commandant la division, le roi, par ordonnance du 4 juin, transmise

par le télégraphe, récompensa le sergent **Feljas** en le nommant au grade de sous-lieutenant.

CAMPAGNE D'ESPAGNE (1823).

GÉNÉRAL EN CHEF : MARÉCHAL MONCEY.

Le 10 juin 1823, le colonel d'Alvymare reçut l'ordre de départ du régiment pour l'armée d'Espagne. Le régiment se dirigea sur Montpellier, où le 24 juin se fit la séparation des bataillons de guerre et du dépôt. L'effectif du régiment entrant en campagne fut de 75 officiers et 1556 hommes de troupe.

Le régiment continua sa marche sur Perpignan par bataillon, à un jour d'intervalle.

Pendant cette campagne, le régiment commandé par le comte d'Alvymare forma, avec le 60ᵉ, une brigade de réserve placée sous les ordres du maréchal de camp baron de Tromelin.

Dans les premiers jours de juillet 1823, le régiment se porta sur Barcelone par Girone, Mataro et Badalona.

Le 13 juillet, sur l'avis du lieutenant général comte Donnadieu, que l'ennemi se disposait à faire une sortie sur Gorcia, le régiment se porta sur Saint-Adrien et Saint-Andrô, où il se trouva réuni le 15. Le 16 il marcha sur Cuzat et le 18 sur Terassa. Le 21 juillet, le 1ᵉʳ bataillon fit une reconnaissance sur Martorell.

Le 24, le régiment quitta sa position et se porta en avant du village de Bruc-du-Mont. Le général poussa une reconnaissance sur la route de Cervera et reconnut les avant-postes ennemis à Saint-Genis, en avant de la forte position de Jorba.

COMBAT DE JORBA (25 JUILLET 1823).

Le 25 juillet, le général Tromelin rencontra l'ennemi appuyant sa droite au village de San-Vicente, et couvrant la gorge de Jorba. Le 3ᵉ bataillon du 16ᵉ, commandé par le chef de bataillon Bonne, s'engagea trop franchement et se vit forcé par l'ennemi à un mouvement rétrograde. Le général Tromelin le fit soutenir par les deux autres bataillons du régiment qui enlevèrent à l'en-

nemi la position cédée par le 3e bataillon et marchèrent sur Jorba où l'ennemi s'était massé.

Le village de Jorba est situé à droite et à mi-côte d'une montagne qui domine la route. L'ennemi y occupait une bonne position ; mais il en fut chassé par le 16e et se retira sur le plateau de la montagne, toujours massé, derrière un château en ruine. Il occupa ce mamelon, la position qui le domine et les crêtes de la Moya, entre Jorba et l'autel du Crochet. Le maréchal Moncey, arrivé sur le terrain de l'action, donna l'ordre au général Tromelin d'enlever cette position. Les 2e et 3e bataillons du 16e commandés par le comte d'Alvymare et le chevalier de Manneville se portèrent à l'attaque, soutenus à droite et à gauche par deux bataillons du 60e. L'ennemi se défendit avec une grande opiniâtreté, mais il dut, devant la valeur de nos troupes, abandonner toutes ses positions. L'engagement avait duré jusqu'à 7 heures du soir. Le régiment perdit dans cette journée neuf sous-officiers ou soldats.

L'ordre du jour du maréchal Moncey fut ainsi conçu :

« Une affaire glorieuse pour la brigade de réserve a eu lieu le 25 juillet, en avant d'Igualada, route de Cervera.

« Le 16e de ligne, le 1er et le 2e bataillon du 60e régiment, ont enlevé trois positions extrêmement fortes.

« Témoin du dévouement des troupes, je leur en témoigne toute ma satisfaction.

« Signé : Maréchal MONCEY. »

L'ordre du jour du général Tromelin cita comme s'étant particulièrement distingués :

Le colonel **d'Alvymare**; le lieutenant-colonel **de Manneville**; le chef de bataillon **Bonne**; le capitaine **Dacheux**; le lieutenant **Vanderlinden**; le sous-lieutenant **Dacheux** des grenadiers, le capitaine **Flavart** et le sous-lieutenant **Sériziat** des voltigeurs, ainsi qu'un grand nombre de sous-officiers, caporaux et soldats.

Le régiment eut à regretter la mort du brave sergent de grenadiers **Jouvanel**, qui fut tué à la porte du château de Jorba.

Après l'affaire de Jorba, l'armée constitutionnelle, forte de 6,000 hommes, se porta de Mont-Blanch sur Santa-Colona de Queraltz, où elle arriva le 11 août.

Le maréchal Moncey porta, le 13 au soir, son quartier général de Villafranca à San-Sadurni.

Les constitutionnels manifestaient l'intention d'enlever le baron d'Érolles qui occupait Calaf, avec un millier d'hommes seulement.

La brigade Tromelin (16e et 60e), avec quatre escadrons de cavalerie et deux pièces de montagne, fut détachée sur Manresa pour appuyer et soutenir le baron d'Érolles.

Si les constitutionnels enlevaient le baron d'Érolles à Calaf, ils remportaient un grand succès : le Lampourdan était à eux, ils marchaient sur Figuières et forçaient la levée du blocus de Barcolane. Ce plan hardi dont l'exécution fut tentée compromettait l'armée française en Catalogne.

Le combat de Caldès le fit échouer.

COMBAT DE CALDÈS (14 AOUT 1823).

La marche de l'ennemi sur Calaf fut communiquée au baron d'Erolles par un avis du général Tromelin qui lui parvint dans la nuit du 11 au 12 août. Il poussa des reconnaissances jusqu'à Mont-Manen, à une lieue en avant de Calaf et fit faire tous les préparatifs de départ pour Manresa, point de retraite désigné.

Le 12, vers 10 heures du matin, l'ennemi déboucha et porta 2 compagnies sur une éminence qui couvre la ville. Mais il perdit deux heures pour se déployer, et le baron d'Érolles en profita pour filer sur Manresa.

L'ennemi chercha alors à lui couper la retraite, mais il ne put arriver à temps. Le baron d'Érolles entra à Manresa où il se renforça de 400 hommes, ce qui porta son effectif à 1400 hommes.

Le 13, à 10 heures du soir, l'ennemi fit une fausse attaque sur Manresa, au moment même où le général Tromelin y arrivait avec sa brigade qui était très fatiguée.

Le lendemain 14, le baron d'Érolles et le général Tromelin sortirent de Manresa à 7 heures du matin. Le général Tromelin n'avait emmené que sa cavalerie. A 8 heures et demie, ils occupèrent le pont de Cabriana. L'infanterie ne pouvait arriver que quelques heures après.

L'ennemi, qui bivouaquait de l'autre côté du pont, se mit en mouvement sur Caldès. L'avant-garde du baron d'Érolles passa le pont au moment où l'ennemi franchissait une hauteur boisée qui le domine. Une fusillade s'engagea sur cette hauteur, les tirailleurs ennemis furent rejetés sur leur avant-garde.

L'ennemi occupait la position de Caldès, village situé sur la route de Manresa à Vich, sa droite appuyée au village, sa gauche à des ravins terminés par un bois touffu de chênes verts qu'il avait rempli de tirailleurs.

Les troupes du baron d'Érolles et la cavalerie du général Tromelin soutinrent courageusement le choc de l'ennemi qui prit l'offensive.

Le baron d'Érolles voulut alors emporter le village de Caldès qui était la clef de la position. Il se portait en avant pour exécuter ce projet, lorsque l'ennemi jeta 1500 hommes dans le bois couvrant sa gauche, et 2,000 hommes sur sa droite qui débordèrent notre gauche. Cette manœuvre mit le baron d'Érolles dans une situation critique. Heureusement, l'infanterie du général Tromelin arrivait. Il dirigea 5 compagnies du 16e sur le bois situé à la gauche ennemie, et ces troupes suffirent pour contenir les 1500 hommes qui occupaient ce point.

Le général Tromelin, voyant la gauche du baron d'Érolles menacée d'être tournée par les 2,000 ennemis, fit porter l'ordre au 16e de presser sa marche et au 60e d'observer la gauche de l'ennemi qui faisait des progrès alarmants.

Le 16e attaqua franchement la position sur trois colonnes. L'ennemi vint à sa rencontre et on se déploya à demi-portée de fusil; le feu était très nourri, 2 pièces de montagne sous les ordres du lieutenant Viadère soutenaient le régiment.

Pendant la fusillade, le régiment ennemi des Canaries déborda la gauche du 16e qui, placé entre deux feux, dut reculer, tout en luttant contre des forces quadruples. Le colonel et le lieutenant-colonel furent blessés, ainsi que 8 officiers et 80 hommes.

Une pièce fut un moment au pouvoir de l'ennemi, mais elle fut reprise presque aussitôt qu'enlevée.

Une charge à la baïonnette du 1er bataillon du 16e, sous les ordres du commandant Bonne et du capitaine de grenadiers Français, arrêta l'ennemi.

Le régiment avec l'artillerie prit position sur un mamelon.

« Ici, dit le général Tromelin en élevant la voix : il faut vaincre « ou périr. »

Pendant ce temps, le 60e de ligne s'était porté sur la position de Caldès qu'il avait enlevée avec une bravoure admirable. A son tour, le régiment des Canaries qui avait tourné le 16e se trouva débordé et dut se replier à la hâte.

L'ennemi, délogé de ses positions, se retira par Estang, cherchant à regagner Tarragone; il fut poursuivi par la division combinée qui s'arrêta à Moya, où elle prit son cantonnement.

Les troupes étaient harassées par la fatigue et la chaleur, ayant été sous les armes pendant quatorze heures, dont dix de combat.

Ainsi qu'on le verra plus loin, beaucoup de militaires du régiment furent cités à l'ordre du jour pour s'être particulièrement distingués; mais, au grand étonnement du régiment, on avait omis de citer le capitaine **Collinet**, de la 2e compagnie du 2e bataillon.

Cet officier chargé de tenir bon sur la gauche, fortement attaquée, s'y comporta avec la plus remarquable vigueur.

Son lieutenant, M. **Jauret**, également oublié, s'empara du fusil d'un blessé, et combattit dans le rang comme un simple soldat, donnant par ce noble dévouement un heureux exemple aux jeunes soldats qui se trouvaient au feu pour la première fois.

Cet officier reçut à la tête une violente contusion d'une baïonnette démontée par le choc d'un projectile; mais, malgré cette blessure, il n'abandonna pas le champ de bataille.

Les officiers et hommes de troupe cités à l'ordre du jour furent :

Colonel : **comte d'Alvymare.**
Lieutenant-colonel : **de Manneville.**
Chefs de bataillon : **Bonne, de Bronneck** et **Grégoire.**

1er BATAILLON.

Capitaines : **Barthélemy, Tassard, de la Motte.**
Lieutenants : **Chaves, Pautrier, Malignon.**

Sous-officiers : **Devaux, Dubourg, Danmery, Nouvelle, Liguère, Chabray.**

Hommes de troupe : **Moutigery, Semetière, Richeron, Champlein.**

2e Bataillon.

Capitaines : **François, Suisse, Hebaus.**

Lieutenants : **Julien, Lefebvre,** chirurgien.

Sous-officiers : **Calaer, Bernard.**

3e Bataillon.

Capitaines : **Beaufrère, Favard.**

Lieutenants : **Deney, Palegry, Lemaître,** chirurgien.

Sous-officier : **Gillet.**

Homme de troupe : **Chabas.**

Le capitaine **Puiech,** qui a eu le cou traversé par une balle, a été omis sur le bulletin de l'armée.

Le 15 août, la brigade Tromelin se porta sur Estang et bivouaqua à Olot.

Le même jour, l'ennemi prit position à Gironella et parut y devoir tenir. On marcha sur lui, et, dès la première démonstration d'attaque, il se retira en toute hâte sur Tarragone, où il se jeta en désordre, poursuivi par les troupes du baron d'Érolles.

RECONNAISSANCE GÉNÉRALE DE LA PLACE DE TARRAGAGONE LE 28 AOUT.

Après le combat de Caldès, le maréchal se décida à marcher sur Tarragone, par Villafranca et Torre del Barra. La brigade Tromelin et celle du baron d'Érolles s'avancèrent sur cette place par Mont-Blanch et Walls.

Le 28 août, le général Tromelin s'établit à Walls et Valmoll.

Le maréchal, qui n'avait pas les forces suffisantes pour investir

la place, ne pouvait tenter sur elle qu'une reconnaissance ou un coup de main. L'ennemi, informé que le maréchal s'était porté le 27 à Walls pour se mettre à la tête des troupes du baron d'Érolles et des généraux Tromelin et Montgardé, combina une sortie sur Altafulla, mais son attaque fut repoussée. Ce fut alors que le maréchal décida une reconnaissance générale de la place pour le 28 août. Il donna l'ordre aux brigades cantonnées dans les environs de se trouver à 9 heures du matin sur les hauteurs qui dominent Tarragone depuis Altafula jusqu'à Courtanti. La brigade Tromelin, marchant sur la grande route de Walls à Tarragone, se dirigea sur le fort Olivo (de Salm), occupant ainsi la droite de la ligne. Le 16e prit place à l'extrême droite avec la batterie de montagne et une demi-batterie d'artillerie légère.

L'attaque commença par la Madona de Lorito, ancien fort démantelé appartenant à l'archevêque, et qui fut enlevé par un bataillon du 16e de ligne.

Le 3e bataillon du 16e se porta sur le fort Olivo dont on ne croyait pas que les ouvrages commencés depuis peu fussent fermés à la gorge. On voulut l'enlever de vive force; mais le chef de bataillon Grégoire, du 16e, s'aperçut bien vite de la méprise de tous à ce sujet. Il envoya immédiatement un rapport au général et ouvrit un feu très vif sur un bataillon ennemi qui était sorti de Tarragone, pour défendre les approches du fort et les deux chemins qui y conduisaient de la place.

Les tirailleurs ennemis furent obligés de se replier, et le commandant Grégoire s'établit avec son bataillon derrière un monticule situé à portée de pistolet du fort.

Le capitaine Langlois, commandant la 3e compagnie du 3e bataillon, se distingua dans cette affaire et mérita les éloges de son chef et de tous ses camarades. Cité dans le rapport du bataillon, il fut omis dans le rapport général.

La retraite sous les murs de la place du bataillon ennemi engagea le gouverneur à le remplacer par ses compagnies d'élite.

Alors recommença un feu violent qui dura jusqu'à 5 heures du soir.

Quatre compagnies du 2e bataillon du 16e se portèrent au secours du 3e bataillon et parvinrent à refouler l'ennemi sous les murs de la place.

Le lieutenant Vigouroux, commandant la 6e compagnie du 2e bataillon, déploya la plus grande fermeté dans cette affaire. Il plaça ses meilleurs tireurs de manière à cribler de projectiles les embrasures du fort qui lui faisaient face, neutralisa ainsi 3 bouches à feu ennemies jusqu'au moment où il reçut l'ordre de se retirer. Sa belle conduite fut également oubliée dans le rapport général.

A six heures du soir la reconnaissance était terminée. Les troupes se retirèrent par échelons et furent suivies jusqu'à la nuit par les tirailleurs ennemis.

Chaque corps reprit ses cantonnements, et la brigade Tromelin rentra à Walls.

Dans cette affaire, le 16e perdit 7 officiers blessés et 33 sous-officiers ou soldats tués ou blessés.

Les officiers, sous-officiers et soldats cités à l'ordre furent :

Bonne, Grégoire, chefs de bataillon ;

Grosjean, Barthelémy, Flavard, François Suisse, Grabowsk, Chartelet, Geneciaux, Sanboul, Rollin, Beaufrère, capitaines ;

Marson, Boissières, Audigier, Julien, Devicq, Pitre, lieutenants ;

Dubourg, Aldin, Calaret, Bernard, Gillet, Durand, Habert, sous-officiers ;

Salamon, Derouet, Mayeux, Bullot, Thomas, Chabert, Bourelly, Croc, soldats.

Le 13 septembre, l'ennemi fort de 6,000 hommes se porta sur Lérida et attaqua le château de Valmoll occupé par le baron d'Érolles, une partie de la brigade de réserve et une demi-batterie d'artillerie. Une vive affaire de tirailleurs s'engagea, dura jusqu'à 5 heures du soir et ne cessa qu'après l'intervention de l'artillerie du château.

L'ennemi bivouaqua devant Valmoll. Le maréchal de camp Achard poussa le lendemain une reconnaissance avec le 16e de ligne, et le soir les troupes rentrèrent dans leurs cantonnements.

Le 24 septembre, une troupe de 3,400 hommes d'infanterie et 550 cavaliers, sous les ordres de don Miquel, sortit de Tarragone et se dirigea sur Lérida par le col de Riba.

Le général Tromelin fit suivre l'ennemi jusqu'à Selva, et le baron d'Érolles, à la tête de la brigade de réserve, se mit à sa poursuite.

Au mois d'octobre, le régiment fit partie du corps qui investit Lérida, mais il ne se passa sous les murs de cette place aucun fait d'armes méritant d'être signalé.

Le 31 octobre, la place s'étant rendue sans combat fut occupée par la brigade de réserve. Le 2e bataillon du 16e fut caserné dans la citadelle.

Le 2 novembre, les 1er et 2e bataillons quittèrent Lérida et vinrent cantonner à Walls, où ils furent rejoints le 9 par le 3e bataillon. Le régiment réuni fut envoyé le 11 à Tarragone pour y prendre le service de la place et des forts.

Le 14 novembre, le roi accorda au régiment les récompenses suivantes :

Officiers de la Légion d'honneur :

MM. de Manneville, lieutenant-colonel;
Barthelémy, capitaine;
Beaufrère, —

Chevaliers :

MM. Chastelet, capitaine;
Sanboul, —
Grabwski, —
Favard, —
Dericq, lieutenant;
Chaves, —
Julien, —
Bernard, sergent;
Chabert, caporal.

Chevaliers de Saint-Louis :

MM. Grégoire, chef de bataillon;
Rhem, capitaine;
Suisse, —
Hébant, —
Gennéciaux, capitaine.

Le 22 novembre, le 16e quitta Tarragone et se dirigea sur Barcelone où il arriva le 27 et occupa la citadelle et les forts.

Le général de Tromelin fut chargé de son inspection générale et laissa dans son ordre les témoignages les plus flatteurs, déclarant que pendant toute la campagne il n'avait eu que des éloges à donner au 16e régiment d'infanterie.

Le régiment resta en Espagne jusqu'au 26 novembre 1827.

Pendant la période de 1824 à 1827, le régiment changea deux fois de colonel. Le 30 décembre 1824, le marquis de Mesgrigny remplaça le comte d'Alvymare passé au commandement du 1er régiment d'infanterie de la garde royale, et le 26 août 1826, le comte Bogarelly d'Ison remplaça le marquis de Mesgrigny, admis à la retraite avec le grade de maréchal de camp.

Le 26 novembre, le régiment quitta Barcelone et se mit en route pour aller tenir garnison à Montpellier, où il arriva le 15 décembre 1827.

CAMPAGNE DE MORÉE (1828-1829).

Le 13 mars 1828, le ministre de la guerre ordonna que le 16e de ligne fournirait deux bataillons au corps expéditionnaire de Morée. Les 1er et 2e bataillons furent désignés et le 3e dut rester au dépôt.

Le corps d'armée commandé par le général Maison se composait de trois brigades.

Le 16e de ligne fit partie de la 1re brigade (général Sébastiani). Les deux bataillons du 16e s'embarquèrent à Toulon, les 14 et 15 août 1828, et mirent à la voile le 17.

La flotte se dirigea sur le golfe de Coron et arriva vers deux heures du soir devant Coron, dont la garnison musulmane couvrait les remparts, mais sans montrer de dispositions hostiles. Le golfe de Coron offre, non loin de la ville auprès de Pétalidi (l'antique Coronée), une plage sûre et commode. Le débarquement s'y opéra dans la soirée du 29 août et le 30 au matin, sans la moindre opposition, le régiment prit position sur le plateau de Pétalidi.

La santé des troupes était excellente, leur ardeur extrême et leur discipline parfaite. Les Grecs avaient été avertis par une

proclamation de leur président du but de l'expédition française. Aussi, une heure après le débarquement, les habitants se portèrent en foule au camp des Français, apportant aux soldats de nombreuses denrées.

L'armée s'établit sur une côte non cultivée, mais fertile et couverte d'une végétation magnifique.

« Bientôt, dit une relation du temps, grâce à l'industrie du soldat, cette plaine riante était couverte d'un camp, assis entre trois petites rivières qui descendent du Taygète, formé de baraques élégantes, alignées au cordeau, ombragées d'oliviers, de myrtes, de lauriers-roses et de citronniers. Les armes qui brillaient en faisceaux, les sons de la musique militaire qui se faisaient entendre sous ces dômes de verdure et de fleurs, annonçaient moins un bivouac de guerre qu'un camp de plaisance. »

Ce bien-être ne devait pas durer longtemps, car le 15 septembre le 16e levait le camp et se dirigeait sur Navarin.

Le 17, il s'établit en avant de Jalova, petit village situé à un mille de la côte. Ce nouveau camp situé dans un bas-fond, entouré de marécages et adossé à une montagne ne tarda pas à devenir un foyer d'infection. Les maladies éclatèrent et furent attribuées autant aux miasmes délétères des marais qu'à la mauvaise qualité des vivres. Le régiment y perdit 5 officiers et 250 sous-officiers ou soldats. Aussi reçut-il de la troupe le nom de *camp du malheur*.

Pendant son séjour à Jalova, le 16e fut passé en revue par Ibrahim-Pacha qui en admira la belle tenue.

A cette époque l'armée égyptienne s'embarqua et quitta la Morée.

Après le départ d'Irahim, le général Maison, de concert avec l'amiral de Rigny, prit ses dispositions pour occuper sans retard les places fortes qui restaient au pouvoir des Musulmans. Le 6 octobre, le général Higonet reçut l'ordre de se mettre à la tête du 16e régiment d'infanterie, accompagné de détachements d'artillerie et du génie, et de prendre position près de la citadelle de Navarin. Le commandant turc, sommé de se rendre, répondit :

« La Porte n'est en guerre ni avec les Français, ni avec les Anglais; on ne commettra aucun acte d'hostilité, mais on ne rendra pas la place. »

L'ordre de màrcher sur la forteresse fut doné et exécuté rapi-

dement. Les sapeurs ouvrirent une ancienne brèche par où le général Higonet pénétra avec le 16e de ligne dans la ville et dans la citadelle, sans éprouver aucune résistance. On y trouva 60 bouches à feu, 800,000 cartouches et des vivres pour plusieurs mois.

Les fortifications et l'artillerie de Navarin qui avaient subi trois sièges, étaient dans un mauvais état; la ville n'offrait qu'un amas de ruines; il fallut y faire des logements, des hôpitaux et des établissements d'administration civile et militaire.

Le 16e exécuta en grande partie les travaux de Navarin.

Le 8 avril 1829, il s'embarqua sur les transports de l'État pour rentrer en France; il débarqua au Lazaret de Marseille le 11 mai et, après vingt jours de quarantaine, se mit en route pour Valence.

« Le séjour des Français en Morée, dit un historien moderne, a été pour la Grèce d'un avantage qu'aucun homme de bonne foi ne peut méconnaître. Ils y ont dépensé beaucoup d'argent, ils ont embelli les villes, animé l'industrie, bâti des casernes et des ponts, percé ou réparé les routes, rétabli les forteresses, planté des jardins et enfin laissé un peu de civilisation partout où ils ont habité.

« La belle caserne de Modon, le pont de Pamisus, la route de Modon à Navarin, la citadelle de Navarin qu'ils ont construits, seront des monuments durables de leur présence bienfaisante, dans un pays à la délivrance duquel la France a eu une part si grande et si glorieuse. »

Ce passage historique vaut bien le plus bel ordre du jour, et le 16e de ligne, qui a reconstruit Navarin, a le droit d'en revendiquer la gloire. Il apporta la prospérité là où la guerre avait fait régner la ruine et la désolation.

PÉRIODE DE 1830 A 1845.

En 1830, le 16e de ligne tint garnison successivement à Tours et à Angers. Le 21 janvier 1831 fut organisé un 4e batailllon.

Le régiment partit pour Paris dans les premiers jours d'avril.

Le 2 mai de la même année, le roi Louis-Philippe passa la revue du régiment et remit au colonel le nouveau drapeau du

16ᵉ. Les officiers, sous-officiers et soldats, après avoir prêté le serment de fidélité au roi des Français, à la Charte constitutionnelle et aux lois du royaume, défilèrent devant Sa Majesté aux cris de : *Vive le Roi!*

A son retour de Paris, le 16ᵉ fut employé à poursuivre les rebelles du département de la Sarthe, et à la fin de juin il partit pour aller tenir garnison à Versailles.

Le 24 mai 1832, le colonel de Rostolan prit le commandement du régiment en remplacement du comte d'Ison, admis à la pension de retraite.

BELLE CONDUITE DU RÉGIMENT AUX FUNÉRAILLES DU GÉNÉRAL LAMARQUE.

Le 5 juin, le 16ᵉ fut commandé pour assister au convoi du général Lamarque.

On sait que cette imposante cérémonie fut le prétexte de troubles graves qui pendant deux jours ensanglantèrent la capitale.

Le cortège était commandé par le colonel Rostolan, nouvellement arrivé au 16ᵉ. Sa fermeté, son courageux sang-froid en imposèrent aux groupes menaçants qui commençaient à se former sur la place de la Bastille et qui refluèrent bientôt jusqu'au pont d'Austerlitz où furent tirés les premiers coups de feu.

Le régiment resta sous les armes jusqu'au 7 juin.

Le 6 juin, les deux premiers bataillons, casernés au Carrousel et aux Petits-Pères, furent dirigés sur les rues Saint-Denis et Saint-Martin, où ils se joignirent à la garde nationale. Les 3ᵉ et 4ᵉ bataillons, commandés par le lieutenant-colonel Févelas, reçurent l'ordre de se porter sur la place de la Bastille où bientôt ils se rendirent maîtres du mouvement. Ils remontèrent ensuite la rue du Faubourg-Saint-Antoine où ils furent passés en revue par le roi, qui voulut, malgré les dangers auxquels il s'exposait, témoigner lui-même sa satisfaction aux troupes de la garnison.

Les sergents **Rouault** et **Rejanam** furent tous deux grièvement blessés.

Le commandant **Denos**, le capitaine **Sauboul**, des grenadiers, qui, malade à l'hôpital, en sortit pour venir se mettre à la tête de sa compagnie; le grenadier **Paris**, qui pénétra le pre-

mier dans une maison d'où l'on tirait sur la troupe; le lieutenant **Manain,** les sergents **Molière, Joly, Perrot** et **Sauvet,** et le fusilier **Langlois,** qui percé de plusieurs coups de baïonnette, ne voulut jamais consentir à rendre son arme, reçurent des éloges.

COURAGE DU SERGENT LUCAS.

Dans la nuit du 8 au 9 janvier 1833, le sergent **Lucas,** qui commandait le poste du boulevard Bonne-Nouvelle, composé de grenadiers et de voltigeurs du régiment, se conduisit de la manière la plus honorable en sauvant d'une mort certaine les deux fils d'un marchand tailleur dont le magasin, situé à proximité du corps de garde, était en proie au plus violent incendie. Secondé plus particulièrement par le caporal de voltigeurs **Delrieux** et les grenadiers **Douzet** et **Feuillâtre,** il parvint à préserver du feu une grande partie des marchandises. En récompense d'une conduite aussi digne d'éloges, le sergent **Lucas** fut mis à l'ordre du jour de la garnison de Paris.

Le 13 janvier, le régiment passa à la 2e brigade de la 3e division de l'armée du Nord. Il quitta Paris le 18 janvier et arriva à Châlons-sur-Marne le 22 du même mois.

Le 1er avril 1834 le 4e bataillon fut supprimé.

Le 3 juin de la même année, le fusilier **Suchet,** qui faisait partie du détachement de Metz, se précipita dans la Moselle pour en retirer une femme qui se noyait. Le Ministre du commerce et des travaux publics lui accorda une médaille d'honneur de sauvetage pour le courage dont il avait fait preuve dans cette circonstance.

Au mois de septembre, le régiment envoya deux bataillons de manœuvre au camp de Saint-Omer; ils furent placés dans la 1re brigade (maréchal de camp Rocheril).

Le camp fut dissous le 16 octobre et les deux bataillons tinrent garnison à Saint-Omer.

Les nommés **Mascret,** fusilier à la 4e compagnie du 2e bataillon, et **Delmas,** voltigeur au 3e bataillon, reçurent du Ministre du commerce une médaille d'honneur pour acte de courage et de dévouement.

DÉVOUEMENT DU GRENADIER LUCET

Le 21 juin 1836, le nommé **Lucet**, tambour de grenadiers au 3e bataillon, en détachement à Boulogne, sauva au péril de sa vie le nommé Damiens, menuisier à Boulogne, et le sieur Denay, surveillant de la Société de secours, qui s'était jeté à la nage pour le secourir. C'est au moment où ces deux hommes étaient entraînés par le courant que le grenadier Lucet se précipita dans la mer sans se déshabiller, et réussit à les sauver tous deux d'une mort certaine. Le Ministre du commerce et des travaux publics décerna à **Lucet** une médaille d'honneur en récompense de sa belle conduite.

Au mois de juillet 1836, le régiment fournit deux bataillons de manœuvre au camp de Compiègne.

Ils firent partie de la 2e brigade de la 1re division, sous les ordres du lieutenant-général Damrémont.

Au commencement d'octobre, le régiment fut désigné pour Strasbourg où il arriva le 26.

TROUBLES A STRASBOURG (1836).

Le 30 octobre 1836, à 6 heures du matin, le colonel de Rostolan, du 16e, fut prévenu qu'un mouvement militaire venait d'éclater dans la ville et que le colonel d'un des régiments d'artillerie y avait pris part à la tête de son régiment.

Les deux bataillons du 16e prirent les armes, le colonel leur fit distribuer des cartouches et le 2e bataillon partit aussitôt pour aller reconnaître la marche des insurgés et protéger l'Arsenal qui renfermait 200,000 fusils. Arrivé à la porte de la citadelle, le bataillon fut rejoint par le lieutenant-général Voirol, qui venait de s'échapper des mains des révoltés. Ce dernier s'adressa alors au colonel et lui demanda s'il pouvait compter sur son régiment, et, sur l'affirmation que le 16e de ligne avait fait ses preuves en différentes circonstances et qu'il était prêt à exécuter ses ordres, le général Voirol s'adressant à la troupe lui dit :

« Soldats ! Un colonel de la garnison et un neveu de Napoléon

« ont cru qu'ils pouvaient facilement vous insurger aux cris de « *Vive l'Empereur!* contre notre Gouvernement, et le prince « Louis a cru qu'il pouvait, avec votre aide, renverser notre Roi « pour régner à sa place. Soldats du 16e, vous ne serez point « infidèles à vos serments au Roi des Français. Je compte sur « vous. »

Des cris mille fois répétés de : *Vive le Roi! Vive le duc d'Orléans!* lui prouvèrent qu'il avait raison de se confier au 16e de ligne et de compter sur sa fidélité et son dévouement.

Le 2e bataillon continua sa marche sur la ville et ne rentra dans la citadelle que quand on apprit que le prince, le colonel et presque tous les conjurés avaient été arrêtés dans la caserne de Finckmat, occupée par le 46e de ligne.

Cette page fait autant d'honneur au régiment que la plus belle victoire. Respect et protection au gouvernement établi, c'est là le seul rôle honorable de l'armée à l'intérieur et le 16e de ligne n'y a jamais manqué.

Quinze ans plus tard, lorsque le prince auteur de la tentative de Strasbourg eut en mains le pouvoir, nous voyons le régiment le soutenir avec un dévouement égal à celui qu'il avait déployé pour le combattre en 1836.

Pendant l'année 1837, le régiment continua à donner des exemples de courage et de dévouement. A Schelestadt, le fourrier **Adam**, le grenadier **Taecou** et le fusilier **Rochard** se signalèrent et furent blessés dans un incendie; ils reçurent tous trois une médaille d'honneur.

Le sergent **Sybille** fut cité à l'ordre du jour pour avoir sauvé un enfant qui se noyait dans les fossés de la citadelle et avoir laissé aux pauvres la somme qui lui avait été offerte en récompense de son dévouement.

Le grenadier **Neff**, du 3e bataillon, fut cité à l'ordre pour avoir sauvé une jeune fille qui s'était jetée dans l'Ill.

A la fin de juin 1838, le régiment alla tenir garnison à Metz.

Le 4 septembre de la même année, le colonel François remplaça le comte de Rostolan, nommé maréchal de camp.

En 1840, le voltigeur **Ritschelen** reçut une médaille d'honneur pour avoir sauvé, au péril de ses jours, un homme qui était tombé dans la Moselle. Le voltigeur **Romain** fut mis à l'ordre

de la division pour avoir sauvé deux femmes qui se noyaient dans la Moselle; il reçut une médaille d'honneur quelques mois plus tard.

A la fin de juin 1840, le régiment quitta Metz et alla tenir garnison à Belfort.

Le 25 août, le sergent **Valentin**, des voltigeurs, se distingua dans un incendie qui éclata dans la commune d'Offmont, canton de Belfort; il sauva des flammes, au péril de sa vie, une femme octogénaire.

A cette occasion, **Valentin**, sergent; **Giroux**, grenadier et **Muller**, fusilier, reçurent une médaille d'honneur.

Dans la nuit du 13 au 14 mai 1841, un violent incendie éclata dans la ville de Colmar, ou le 1er bataillon du 16e tenait garnison. Il fut promptement comprimé, grâce au zèle et au courage des militaires du régiment. Le sergent **Debès**, des grenadiers, s'y distingua particulièrement. Le conseil municipal lui donna une montre d'argent en reconnaissance de sa belle conduite. Ce sous-officier fut proposé pour l'obtention d'une médaille d'honneur qu'il reçut l'année suivante.

Quelques jours après, le lieutenant-colonel commandant la place faisait connaître, dans l'ordre suivant, la belle conduite du fusilier **Breton** :

« Le commandant de la place se plaît à consigner dans un ordre de la garnison, un acte de courage et de dévouement dont le fusilier Breton, de la compagnie hors rang du 16e de ligne, a donné l'exemple il y a quelques jours, en retirant de l'endroit le plus dangereux de la rivière où elle était tombée, une petite fille de sept ans, qui aurait infailliblement péri sans le généreux dévouement de Breton.

« Le commandant de la place va s'empresser de porter à la connaissance des autorités supérieures une conduite si digne d'éloges, et qui fait d'autant plus d'honneur à ce militaire qu'il est très mauvais nageur, et que sa modestie seule a empêché de connaître plus tôt le beau trait qu'on signale.

« Signé : JAUBERT. »

Breton reçut médaille d'honneur.

Le 16 janvier 1843, les 6es compagnies furent supprimées dans chaque bataillon.

Le 15 mai, le régiment vint tenir garnison à Lyon et occupa tous les casernements et les forts de la Croix-Rousse.

Un violent incendie éclata au faubourg de Saint-Clair. Un détachement du régiment sous les ordres du sous-lieutenant Peyssonnié, se porta sur le théâtre du sinistre et s'y conduisit d'une façon brillante qui lui valut l'ordre du jour suivant :

« Le lieutenant-général pair de France, commandant la 7e division militaire, témoigne sa satisfaction aux officiers, sous-officiers et soldats, composant le détachement du 16e, sous les ordres de M. le sous-lieutenant Peyssonnié, pour le zèle et le dévouement dont ils ont fait preuve, pour arrêter les progrès de l'incendie qui a éclaté dans la nuit du 16 au 17 du courant, au faubourg Saint-Clair, à Lyon, et qui a réduit deux maisons en cendres.

« Le nommé Michel (Jean-Claude), voltigeur au 16e de ligne, a mérité d'être cité d'une manière plus particulière pour le courage qu'il a montré dans cette circonstance.

« Ce militaire, après s'être dégagé de la chute d'un plancher embrasé, a fortement contribué au péril de sa vie à sauver d'une mort certaine deux pompiers, que l'écroulement du même plancher avait couvert de décombres et qui n'auraient pas tardé à succomber sans l'intrépidité du voltigeur Michel, de quelques pompiers et de plusieurs gendarmes qui parvinrent à les dégager.

« Le voltigeur Michel a reçu une contusion à la cuisse.

« Au quartier général à Lyon, le 19 mai 1842.

« *Le lieutenant-général pair de France.*

« Signé : Baron DE LASCOUR. »

Le 11 juin 1842, le régiment fut armé de fusils modèle 1822 transformé au système percutant et versa ses fusils à silex.

Le colonel François ayant été appelé au commandement de la place de Saint-Omer, fut remplacé le 8 septembre par le colonel de Vanheddeghem.

Le 21 juin 1843, le régiment fut désigné pour fournir deux bataillons de manœuvre au camp établi à Lyon.

Le 2 avril 1844, le maréchal ministre de la guerre écrivait ce qui suit au général commandant la division militaire :

« Général,

« Par votre rapport du 28 mars dernier, vous me rendez compte que le caporal Canel du 16e régiment d'infanterie de ligne, qui a sauvé un ouvrier de Lyon en danger de se noyer dans la Saône, n'a point exposé sa vie dans cette circonstance.

« Il n'y a donc pas lieu dès lors de décerner une médaille d'honneur au caporal Canel. Toutefois, ce militaire a mérité un témoignage de ma satisfaction, je vous charge de le lui adresser.

« *Le Président du Conseil des Ministres,*
« *Secrétaire d'État de la guerre,*

« Signé : Duc DE DALMATIE. »

Le 16 octobre 1844, le régiment quitta Lyon pour se rendre à Perpignan et Montlouis.

Le 14 janvier 1845, le colonel fit connaître au régiment l'ordre suivant de la place de Montlouis occupée par un détachement du 1er bataillon :

« Le lieutenant-colonel commandant la place porte à la connaissance du régiment les remerciements que lui adresse aujourd'hui M. le maire de la Hagonne, au nom de ses administrés, pour le zèle et le dévouement que le détachement du 16e de ligne a mis pour se porter sur le lieu de l'incendie qui a éclaté le 11 du courant, à neuf heures et demie du soir, dans cette commune.

« Il le charge en outre de témoigner sa reconnaissance toute particulière à M. Gravelle, lieutenant, commandant le détachement, ainsi qu'aux militaires sous ses ordres. »

CAMPAGNES D'AFRIQUE (1845-1849).

Le 12 octobre 1845, le régiment reçut son ordre de départ pour l'Algérie. Il fit rentrer tous ses détachements et forma, le 18 octobre, trois bataillons de guerre.

Le 25, le 1er bataillon s'embarqua à bord du *Labrador* et arriva dans le port de Mers-el-Kébir le 27.

Le lendemain, il fut transporté sur le *Phare* qui le conduisit à Mostaganem où il releva un bataillon du 5e de ligne.

Les 2e et 3e bataillons s'embarquèrent sur le *Gomer* le 27 octobre et rejoignirent le 1er bataillon à Mostaganem le 30.

Le 13 novembre, le 1er bataillon, avec un détachement de la colonne du général Bourjolly, alla rejoindre cette colonne campée à Dar-ben-Abdallah.

Le 15, il prit part à une razzia assez considérable où des coups de feu furent échangés, et le 16, il alla prendre position à Bel-Assel. Le colonel fut nommé commandant supérieur de ce poste.

OPÉRATIONS CONTRE LES FLITTAS ET LE DAHRA.

Le 17 novembre, le général Bourjolly voulant frapper de terreur les Arabes qui s'étaient réfugiés dans des grottes situées à trois ou quatre lieues du camp, s'y porta avec sa colonne. On enfuma les grottes, on y jeta des pétards et des grenades, mais aucun ennemi ne se montra. On revint sur Dar-ben-Abdallah. L'arrière-garde composée des voltigeurs du 16e fut attaquée, mais repoussa l'ennemi sans éprouver de pertes. Jusqu'au mois de décembre le 16e fit partie des différentes colonnes qui eurent pour but des ravitaillements de toute sorte.

Le 4 décembre, le colonel Pélissier de l'état-major prit le commandement de la colonne en remplacement du général Bourjolly, nommé lieutenant général et qui rentra en France.

Le 9 décembre, le colonel Pélissier agit avec une grande énergie contre les grottes des Flittas. Un bataillon entier coupa du bois dont on fit un immense brasier devant l'ouverture des grottes. On échangea quelques coups de fusil, mais les Arabes ne sortirent pas et nous eûmes un homme blessé.

Le 31 décembre 1845, la colonne Pélissier leva le camp de Dar-ben-Abdallah et alla bivouaquer à Rahhouia.

Le 1er janvier 1846, la colonne continua sa marche sur le Tiaret quelle devait ravitailler de 100,000 rations de vivres.

Elle opéra pendant la route une forte razzia sur les Ouled-Chérif.

Le 2 janvier, Tiaret était ravitaillée et la colonne rentrait en deux marches au camp de Dar-ben-Abdallah.

Le 28 février, le 16e passa le Chelif, laissant ses bagages sur la rive gauche, sous la garde d'une compagnie par bataillon et se dirigea sur le Dhara.

Arrivée aux montagnes qui limitent le territoire des Achabas, l'arrière-garde fut attaquée par l'ennemi qu'elle repoussa.

Un capitaine et huit hommes furent blessés et un sergent tué.

Les bagages rejoignirent la colonne le 1er mars.

La colonne rentra à Mostaganem le 6 avril et y fût dissoute.

TRAVAUX DU PONT D'ORLÉANS.

Le 23 septembre, le général Pélissier posa la première pierre du pont d'Orléans sur le bas Chelif.

La musique du 16e joua pendant la cérémonie, où assistèrent les autorités civiles et militaires et les compagnies d'élite des corps de la garnison.

Le 24, le lieutenant-colonel Bosc du 16e reçut l'ordre d'aller fonder un village à la Stidia.

Le 1er octobre 1846, les deux premiers bataillons du régiment allèrent relever au pont d'Orléans le 9e bataillon de chasseurs d'Orléans qui avait commencé les travaux. Ce pont, situé à trois lieues de l'embouchure du Chelif, devait avoir 80 mètres de long sur 7 mètres de large. Malgré les pluies abondantes de novembre et décembre, les soldats du régiment montrèrent une ardeur infatigable dans ce travail. On alla chercher les pierres dans des ruines romaines situées à 6 kilomètres du camp.

Ces beaux travaux valurent au régiment la lettre suivante du général Pélissier :

« Je viens de recevoir une lettre de M. le capitaine Dumas, qui me signale la grandeur du travail que vient de terminer le 16e de ligne, pour la fondation de la culée de la rive gauche.

« Cet officier, se loue de la manière la plus vive de l'empressement et de l'ardeur qu'ont déployés vos soldats, et du concours dévoué de ces braves troupes.

« Ç'a été, depuis le commencement de cette entreprise, une bien vive satisfaction pour moi, de voir les corps rivaliser de zèle pour la construction de cette œuvre remarquable. Cette émulation fait l'éloge des régiments et des dignes chefs qui leur ont communiqué cet excellent esprit.

« Aussi, je suis heureux aujourd'hui, mon cher colonel, d'avoir une

aussi bonne occasion de vous féliciter sur les efforts si louables de votre beau régiment et leurs heureux résultats.

« *Le Maréchal de camp,*
« *Commandant la subdivision de Mostaganem,*
« Signé : A. PÉLISSIER. »

Le colonel ajoutait :

« Ce témoignage de satisfaction obtenu pour les travaux de jour et de nuit, sans désemparer, à une époque où les chaleurs sont si accablantes, est très honorable pour le régiment. Le colonel est heureux de lui voir rendre justice, mais il n'est pas étonné de ce qu'il a fait, parce qu'il est convaincu que partout où le 16e sera employé, il se fera remarquer par son zèle, son dévouement, sa bonne conduite et son excellente discipline.

« Mostaganem, le 23 août 1847.

« *Le Colonel du 16e de ligne.*
« Signé : VAN-HEDDEGHEM. »

Le 18 janvier 1840, tout le régiment est réuni à Mostaganem. Le 5 février il reçoit l'ordre d'aller relever le 64e de ligne à Milianah, ce qui donne lieu à l'ordre du jour qui suit :

« Un ordre du prince gouverneur appelle le 16e de ligne dans la division d'Alger.. Ce n'est pas sans regret que le maréchal de camp commandant la subdivision voit partir ce régiment.

« Depuis plus de deux années qu'il a eu l'honneur de l'avoir sous ses ordres et de l'inspecter, il a toujours trouvé ce beau corps remarquable par sa discipline, son excellent esprit et sa parfaite tenue.

« Le général ne doute pas que ces qualités ne continuent à distinguer partout le 16e de ligne, et il se plaît à proclamer par la voie de l'ordre combien il a toujours tenu ce régiment en haute estime et combien il s'intéressera toujours à sa destinée.

« *Le Maréchal de camp,*
« *Commandant la subdivision de Mostaganem,*
« Signé : PÉLISSIER [1]. »

[1] Le général Pélissier devint, comme on le sait, maréchal de France et duc de Malakoff.

A la date du 16 janvier, le régiment a ses 1er et 3e bataillons à Milianah et le 2e bataillon à Orléansville.

Le 12 mars 1848, le drapeau républicain est arboré et la proclamation suivante est lue devant la troupe assemblée sous les armes :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« La République française est proclamée. Enfants de la France avant tout, vous êtes désormais les serviteurs de la République.

« C'est au nom de la République qu'à l'avenir vos devoirs vous seront imposés. Ils n'en seront que plus impérieux, ils n'en devront être que mieux observés.

« Notre premier devoir, sachez-le, c'est l'oubli de nos intérêts particuliers sacrifiés aux intérêts de la Patrie.

« C'est donc une nouvelle protestation de dévouement et d'obéissance que doit vous rappeler chaque nouveau cri de : « Vive la République. »

Le 11 avril, le lieutenant colonel Bosc rentra au régiment après avoir accompli l'honorable mission de construire le village de la Stidia, c'est-à-dire 88 maisons, une mairie, un presbytère, une école, une chapelle, des fabriques de poterie, briques, tuiles, chaux et plâtre..

Le 12 juin, le colonel Bosquet, du 53e, fut désigné pour commander le 16e en remplacement du colonel Van Heddeghem, nommé commandant de la place d'Alger.

Le 19 juillet, le fusilier **Adam** du dépôt, à Narbonne, reçut une médaille d'honneur pour avoir exposé ses jours en sauvant deux ouvriers qui se noyaient dans le canal.

Le 3 septembre, le colonel Bosquet, nommé général de brigade, fut remplacé par le colonel Jollivet.

La fin de l'année 1848 se passa à la construction de divers villages de la région.

Le 16 décembre, le colonel remit solennellement au régiment le nouveau drapeau envoyé par le gouvernement de la République.

Le 3 mars 1849, le détachement de Narbonne (dépôt) reçut les éloges les plus flatteurs du général de division pour sa parfaite tenue et l'excellent esprit de ses officiers, sous-officiers et soldats, pendant les troubles qui agitèrent cette ville.

Le 3 avril, cent grenadiers, sous les ordres du capitaine Bonvin, escortèrent le colonel Jollivet allant à la rencontre du général Bosquet, afin de se concerter avec lui pour une expédition contre les Ouled-Younès. Ils étaient campés le 6 au Merdja-den-Heahh, quand, à deux heures du matin, ils reçurent l'ordre d'aller surprendre un douar formé de l'association de plusieurs voleurs connus dans la région.

Le détachement arriva au point du jour sur la rive droite de l'Oued-Riou. Mais l'avant-garde ayant tiré trop tôt, le colonel Jollivet ordonna aux grenadiers de faire un détour pour couper la retraite aux voleurs.

Le chemin à suivre était impraticable, ce qui empêcha la réussite complète de l'expédition; mais l'ennemi y perdit dix hommes et un troupeau.

Au mois d'avril, neuf compagnies du régiment firent partie de la colonne Bosquet qui soumit les Ouled-Younès.

Au mois d'août, un incendie qui éclata dans la forêt de Rigas valut au régiment l'ordre du jour suivant :

« ORDRE DU JOUR,

« Le colonel commandant la subdivision de Milianah est heureux de pouvoir exprimer sa satisfaction aux troupes de la garnison, pour la rapidité avec laquelle elles ont porté leurs secours dans l'incendie de la forêt de Rigas, et pour le dévouement plein d'activité qu'elles ont montré dans cette circonstance.

« Le colonel remercie plus particulièrement les braves soldats du 16e de ligne, dont la généreuse et ardente coopération, toujours la même, au moment des dangers, a arrêté cette fois d'affreux ravages.

« Il se plaît à mettre à l'ordre de la subdivision, comme ayant été signalés au milieu de leurs camarades, les nommés : Cocu et Vaillant, grenadiers au 2e bataillon. Testu et Lebonnier, fusiliers à la 1re compagnie du 2e bataillon. Lebail et Diligent, fusiliers à la 2e compagnie du même bataillon. Lacour, caporal; Bouisseau, Fournès et Fayard, fusiliers à la 4e compagnie du même bataillon.

« Transmis à Orléansville, le 27 août 1849.

« *Le Colonel commandant la subdivision.*

« Signé : Jollivet. »

Le 21 octobre, les trois bataillons sont réunis à Alger.

EXPÉDITION CONTRE ZAATCHA (1849).

Le 23 octobre, le 3e bataillon du régiment, avec les grenadiers du 1er bataillon et les voltigeurs du 2e bataillon, se mit en marche sous les ordres du colonel Jollivet pour aller se joindre à la colonne Canrobert, qu'elle rallia à la Kouba des Ouled-Sidi-Aïssa.

Cette colonne arriva à Bouçada le 2 novembre, et le 8 elle rallia le corps de siège du général Herbillon devant Zaatcha.

Pendant la route, nous avions perdu deux sous-officiers et 58 hommes du choléra. C'est seulement devant Zaatcha que l'épidémie cessa ses ravages.

Du 8 au 27 novembre le régiment prit part aux travaux du siège.

Le village de Zaatcha était entièrement caché par des palmiers et entouré de fossés larges, profonds et remplis d'eau qui en faisaient une petite place réputée imprenable.

L'oasis elle-même était peu connue. Elle avait l'aspect d'une haute futaie de palmiers; elle était arrosée par deux sources abondantes dont une alimentait le fossé qui entourait le village.

Le sol était coupé de canaux conduisant les eaux dans toutes les directions, et était hérissé de murs de jardins, d'autant plus élevés qu'on avait plus abaissé le niveau du sol pour en assurer l'irrigation. Chaque jardin à enlever nécessitait un engagement meurtrier.

Quant à Zaatcha, il ressemblait à une place forte du moyen âge; il était entouré de murs, et des tours carrées s'élevant de distance en distance flanquaient la muraille. Les maisons communiquaient entre elles par les terrasses supérieures. L'entrée en était très basse, les rues étaient très étroites. Le village était habité par 150 familles qui abandonnèrent leur domicile et furent remplacées par des vagabonds et des fanatiques qui étaient des adversaires dangereux entièrement soumis à l'influence de Bou-Zian, ancien cheik d'Ab-El-Kader et dominés par sa volonté de fer.

On voit, par ce qui précède, toutes les difficultés que présentait un semblable siège.

Le général Herbillon arriva le 7 octobre 1849 devant la place. Le colonel Carbuccia, de la légion étrangère, enleva un pâté de maisons et quelques jardins; mais ses hommes, animés d'une ardeur imprudente, s'avancèrent jusque sous les murs où ils furent reçus par un feu meurtrier. Nous perdîmes 17 tués et 13 blessés. On commença immédiatement dans un des premiers jardins l'établissement d'une place d'armes et d'une batterie, mais cette opération nous coûta encore 24 tués et 74 blessés dont 13 officiers.

La journée du 8 fut encore meurtrière. On ne pouvait s'approcher de la place qu'en s'emparant successivement des jardins; c'était pour chacun d'eux une affaire qui nous coûtait des hommes. Dès qu'un jardin était pris, il fallait en créneler les murs, en réparer les brèches, abriter les sentinelles des feux de flanc et de revers. Chaque créneau de l'enceinte devait être gardé et occupé avec une scrupuleuse attention. Nous étions en butte à d'habiles tireurs qui, ménageant leur feu, ne manquaient jamais une bonne occasion. Tout homme qui se découvrait ou qui sortait des communications défilées était touché.

Dès le 9, le colonel du génie Petit, s'oublia un instant à découvert et eut l'épaule fracassée, et bien d'autres officiers.

Les tranches de nos pièces criblées de balles sont là pour témoigner de l'adresse des assiégés.

Nous gagnâmes de jardin en jardin, tant de vive force qu'à la sape, les deux extrémités de la face de la place qui regarde la Zouia (mosquée). Nos ouvrages les plus avancés étaient souvent attaqués le jour et la nuit. Nos têtes de sape et surtout nos gabions farcis étaient l'objet d'un combat continuel de jour et de nuit.

Enfin à force de travail, de patience et de pertes, on éleva deux batteries de brèche qui ouvrirent le feu sur l'enceinte.

Le 20 octobre au matin, le général Herbillon envoya le commandant Bourbaki faire un investissement provisoire de la place et lança deux colonnes d'attaque. Celle de la brèche de gauche fut repoussée avec une perte de 13 tués et 40 blessés; celle de droite eut 17 tués et 80 blessés, presque tous mortellement, et dut reculer après d'héroïques et admirables efforts. Les troupes rentrèrent dans leurs lignes et le siège régulier continua.

Jusqu'au 12 novembre on continua les travaux. Les assiégés,

qui avaient reçu du renfort, furent encore plus audacieux contre nos têtes de sape. Le 8, le colonel Canrobert était arrivé avec sa colonne d'un millier d'hommes.

Le 16 novembre, le général Herbillon fut obligé de se porter avec sa cavalerie et 2,000 hommes, sur l'Oued-d'Ourlel, où les nomades avaient établi leur camp, à cinq lieues de la place. Les assiégés profitèrent de cette diversion pour tomber sur la sape de gauche qui était défendue par la compagnie de voltigeurs du 16e de ligne. Ils furent repoussés avec vigueur et nous perdîmes 2 voltigeurs tués et 5 blessés.

Vers le 20 novembre, les batteries de brèche avaient successivement détruit les tours qui plongeaient dans nos ouvrages.

Le 24, les assiégés profitèrent du moment de relèvement des gardes de tranchée pour tomber avec une si grande furie sur notre droite, qu'ils pénétrèrent jusque dans la batterie d'obusiers, mais ils furent repoussés avec de grandes pertes.

Bien que le 25 novembre l'investissement de la place ne fût pas complet, le général Herbillon fit prendre les dispositions pour donner l'assaut le lendemain.

Les deux brèches par lesquelles on avait tenté l'assaut du 20 octobre avaient été améliorées. La nouvelle brèche était large et le fossé avait été comblé aux trois points de passage.

Le 26 novembre, à 7 heures 30 minutes du matin, trois colonnes furent formées dans les tranchées.

La colonne du centre était commandée par le colonel Barral.

La colonne de gauche par le lieutenant-colonel de Lourmel et la colonne de droite par le colonel Canrobert. Cette colonne comprenait le 5e bataillon de chasseurs à pied et 100 hommes d'élite du 16e de ligne commandés par le capitaine Adhémar.

Au signal donné, la charge sonna et les colonnes s'élancèrent à l'attaque.

Le colonel Canrobert, à la tête de la colonne de droite, était fusillé des terrasses des maisons. 4 officiers et 15 hommes de bonne volonté l'accompagnèrent en tête de la colonne, mais il n'en revint que 2 officiers et 2 soldats, et encore blessés ou touchés ; mais rien n'arrêta l'élan de ses troupes, et bientôt notre drapeau flotta sur l'une des terrasses les plus élevées.

Les deux autres colonnes se comportèrent avec la même

vigueur, et à 8 heures et demie du matin, la plupart des terrasses et des rues furent occupées, mais pas un des défenseurs n'avait fui.

Il fallut entamer le siège de chaque maison et descendre de la terrasse de chacune d'elles au premier étage et de cet étage au rez-de-chaussée, toujours en combattant.

La mine devint le seul moyen de réduire ces fanatiques défenseurs, et encore trouvaient-ils le moyen de tirer de dessous les décombres où ils étaient entassés.

Il fallut plus de quatre heures pour réduire toutes les maisons, et des hommes cachés nous blessèrent encore 10 soldats jusqu'à 3 heures de l'après-midi. Tous les défenseurs, y compris le chef Bou-Zian et le marabout Si-Moussa, furent passés par les armes. Un aveugle et quelques femmes furent seuls épargnés.

Ainsi se réalisa ce mot du colonel Canrobert au général Herbillon : « Savez-vous, mon général, que ce diable de Zaatcha « sera dur à emporter. »

Le général Herbillon fit paraître l'ordre suivant :

« ORDRE DU JOUR.

« Soldats, après 51 jours de travaux exécutés sous le feu de l'ennemi, vous avez pris Zaatcha en quelques heures; vous avez été maîtres de ce village qui, entouré d'un large et profond fossé avait toujours résisté à la puissance des anciens beys, et qu'aujourd'hui ces fanatiques ont défendu maison par maison.

« Là, s'étaient réunis nos ennemis les plus acharnés, excités par les paroles de Bou-Zian et des marabouts.

« Ils étaient décidés à mourir ou à nous repousser.

« Le village n'existe plus, ses défenseurs sont ensevelis sous ses ruines.

« Le siège et la prise de Zaatcha sont encore une preuve de ce que la France peut demander à son armée.

« Je suis heureux, soldats! de vous féliciter de votre bravoure et de votre audace.

« Je remercie tous mes officiers du concours qu'ils m'ont prêté aujourd'hui, comme toujours : en vous donnant l'exemple, ils vous ont guidés au milieu de l'orage.

« Signé : Général HERBILLON. »

Le 28 novembre, la colonne quitta Zaatcha, et le bataillon du 16e rallia le régiment le 4 janvier 1850.

Pendant l'expédition contre Zaatcha, le 2e bataillon avait exécuté à Amem-El-Aïn et à la Bourkika d'importants travaux qui lui valurent les éloges du général Blangini, commandant la division d'Alger.

« ORDRE DU RÉGIMENT.

« Le colonel est heureux de porter à la connaissance du régiment, la lettre suivante, que vient de lui adresser M. le général Blangini :

« Mon cher Colonel,

« Au moment où le bataillon de votre régiment qui était employé aux Colonies agricoles rentre à Alger, je considère comme un devoir de vous faire connaître tout mon contentement sur les travaux d'enceinte qu'il vient d'exécuter à Amem-El-Aïn et à la Bourkika.

« Je compte sur vous, mon cher colonel, pour témoigner toute ma satisfaction aux officiers, sous-officiers et soldats de ce brave bataillon.

« Veuillez, agréer, etc.

« *Le Général commandant la division.*

« Signé : BLANGINI. »

EXPÉDITION DU GÉNÉRAL DE BARRAL CONTRE LES BENI-IMMEL (1850).

Le 20 avril 1850, le 3e bataillon, sous les ordres du lieutenant-colonel Lenoble, partit pour Sétif où il arriva le 3 mai.

Le 9 mai, il partit en expédition avec la colonne du général de Barral.

Des pluies abondantes rendirent la marche très pénible. Pendant les nuits des 19 et 20 mai, de nombreux coups de fusil tirés sur notre camp de Dzenan-El-Belick, firent présager que les Arabes se disposaient à la résistance.

Le général de Barral, en présence des pluies persistantes, résolut de bivouaquer au Tlelat d'Enizetah.

Les tentes étaient dressées depuis une heure, lorsque l'ordre fut donné de partir dans un quart d'heure. Nous apprîmes que les Beni-Immel offraient le combat.

Le chemin qu'on était forcé de suivre obligeait la colonne à

marcher sur un rang. Le général profita de deux crêtes dont les versants s'élargissaient un peu, pour masser deux fois les cinq bataillons qui marchaient en tête pendant que les deux autres protégeaient et activaient la marche d'un convoi très nombreux. Arrivé sur la deuxième crête, et l'ennemi se montrant sur la troisième, à peu de distance, le général prit ses dispositions de combat.

Il partit avec des tirailleurs armés de grosses carabines, une centaine de cavaliers et deux bataillons sous les ordres du colonel de Lourmel.

Le lieutenant-colonel du 16e continua le mouvement avec trois bataillons sous ses ordres. La fusillade s'engagea, et, quelques instants après, on apprit avec douleur que le général de Barral était blessé mortellement.

Le colonel de Lourmel prit alors le commandement de la colonne : il fit avancer cinq bataillons sur deux colonnes en arrière de la crête occupée par l'ennemi, plaça la cavalerie entre les deux colonnes et donna le signal de la charge dès qu'il vit que notre immense convoi ne pouvait plus être inquiété par les Arabes. Battre le pas de charge, s'élancer sur l'ennemi, le renverser, lui tuer 200 hommes, fut l'affaire d'un instant. Les Arabes n'opposèrent de résistance sur aucun point de la ligne.

Le soir, la colonne bivouaqua chez les Beni-Immel.

Le général de Barral fut transporté à Bougie où il mourut le 26 mai, au soir.

La tribu des Beni-Immel fut complètement détruite; le 26, ils demandèrent l'aman.

La colonne rentra à Bougie. Le 31 eut lieu la cérémonie funèbre pour le général de Barral. L'attitude de l'armée et de la population démontra, à tous les yeux, combien étaient vifs et sincères les regrets que chacun ressentait d'une aussi grande perte.

Après cette expédition, le régiment contribua à la construction des routes de Bougie à Sétif et à Dellys.

A la date du 10 juillet, le colonel Jollivet porta à la connaissance du régiment la lettre suivante du gouverneur général de l'Algérie :

Alger, 6 juillet 1850.

« Mon cher Colonel,

« J'ai l'honneur de vous prier d'adresser aux troupes qui viennent de travailler à la route de Dellys, l'expression de toute ma satisfaction pour leur bonne volonté et le bon esprit qui les a constamment animées pendant la durée de ces travaux.

« Les titres à la reconnaissance du pays qu'elles acquièrent par ces travaux pénibles et infiniment utiles, sont moins glorieux que ceux que leur mérite leur courage dans les combats, mais ils sont tout aussi réels et précieux.

« Recevez, etc.

« *Le Gouverneur général de l'Algérie,*

« Signé : CHARRON. »

Le régiment, à la date du 8 juillet, était en garnison à Alger. Il fut désigné par le Ministre de la guerre pour rentrer en France, ainsi que le 51e de ligne.

Le général commandant la division d'Alger fit paraître, à cette occasion, l'ordre suivant :

ORDRE DE LA DIVISION.

« Le 16e et le 51e de ligne viennent de recevoir l'ordre de rentrer en France. Ils laissent de glorieux souvenirs et emportent les regrets de leurs compagnons d'armes. Débarqués en octobre 1845, tous deux ont contribué avec énergie à consolider notre conquête, et par leurs travaux constants ont assuré le développement de la colonisation. En 1845, le 16e de ligne a figuré dans plusieurs combats qui ont amené la soumission des Flittas.

« En 1846, il a pris part aux luttes du Dahra, et en 1849 il a contribué à ramener le calme un moment troublé dans cette contrée turbulente.

« Tous enfin ont joué un beau rôle dans le récent et glorieux épisode de Zaatcha qui ajoute une page brillante aux fastes de notre armée en Algérie.

« En toute circonstance, ils se sont montrés les dignes émules de leurs devanciers, et leur conduite pourra servir d'exemple aux corps qui les remplaceront en Afrique.

« Qu'ils conservent toujours cette discipline et cette abnégation qui fait la force du soldat, et la France pourra compter sur eux au moment du danger.

« Les vœux de leurs frères d'armes les suivront partout où ils seront appelés à se dévouer pour la patrie.

« Blidah, 9 novembre 1850.

« *Le Général commandant la division d'Alger,*

« Signé : BLANGINI. »

Le régiment s'embarqua à Alger les 23 novembre, 6 et 8 décembre 1850, sur les navires le *Labrador*, le *Sané* et l'*Orénoque*.

Pendant la traversée, on perdit plusieurs hommes du choléra, et le gouverneur adressa un témoignage de satisfaction aux grenadiers **Sautenerre, Baudé, Cheney** et **Bataille,** pour leur dévouement à aider volontairement les condamnés à inhumer les cholériques, lorsque les ouvriers civils, pris de terreur panique, menaçaient de les laisser sans sépulture.

A la date du 29 décembre, le régiment occupait Montauban, Alby, Saint-Beat, Bagnères-de-Luchon, Lodève, Mende, Pezenas et Rodez.

Le 24 juin 1851, le colonel Titard remplaça le colonel Jollivet admis à la pension de retraite.

CAMPAGNE DU GERS (1851).

Pendant l'année 1851, le régiment fut fractionné en un grand nombre de petits détachements; mesure nécessitée par les troubles qui éclatèrent dans la région des Pyrénées.

Le 16 décembre, les grenadiers du 2e bataillon avec un escadron de hussards et une demi-batterie d'artillerie formèrent une colonne mobile pour procéder au désarmement de la garde nationale dans le département du Gers.

Le 6 janvier 1852, à Mirande, vers 1 heure du matin, trois hommes se dirigèrent sur le factionnaire de la prison civile, qui les arrêta par un « *Qui vive!* » auquel personne ne répondit. Le même cri, répété trois fois par la sentinelle, les fit retourner sur leurs pas. Vers 4 heures et demie, ils revinrent à la charge, et lorsque la même sentinelle les menaça de faire feu, ils ne répondirent que par des injures. Un coup de feu qui ne les atteignit pas les mit en fuite.

Le 15 janvier, la compagnie de Mirande, aidée des hussards, fit une battue à 6 kilomètres de la ville, dans une forêt signalée comme servant de repaire aux insurgés, mais les recherches furent infructueuses.

Par décret du 23 avril, l'année 1851 dut compter comme campagne de guerre aux militaires de tous grades qui avaient pris part à la campagne du département du Gers.

Le régiment reçut 2 croix et 10 médailles militaires.

Le 9 mai, l'ancien drapeau fut versé à la direction d'artillerie de Bayonne, et le 31, le nouveau drapeau fut reçu solennellement à la revue passée par le général de division.

PÉRIODE DE 1852 A 1870.

Pendant les dix-huit années qui suivirent ces événements, le 16e régiment d'infanterie ne fut pas appelé à servir son pays sur les champs de bataille de Crimée, de l'Italie et du Mexique. Cependant, nous le verrons plusieurs fois fournir des volontaires pour nos corps expéditionnaires.

Le 30 juin 1852, le régiment commença son mouvement pour aller tenir garnison à Bordeaux où il ne fut réuni en entier que le 20 août de la même année.

Le 11 octobre, le Prince-Président de la République passa la revue des troupes de la garnison et remit au régiment 2 croix de la Légion d'honneur et 3 médailles d'honneur.

Le 12, le régiment reçut l'ordre d'envoyer deux bataillons à Paris et un à Condé.

A son arrivée dans la capitale, le régiment fut placé à la 1re brigade de la 2e division (général de brigade d'Hugues), (général de division Renault), et occupa le fort d'Ivry.

Le 1er avril 1853, les compagnies du 2e bataillon portèrent un secours efficace dans un incendie très violent qui éclata à Bercy. Elles reçurent du maréchal commandant l'armée de Paris des témoignages de satisfaction pour le courage et le dévouement dont elles avaient fait preuve dans ce sinistre.

Au mois de septembre, le 3e bataillon qui était, comme on le sait, à Condé, contribua à sauver cette ville menacée d'une ruine complète par un incendie considérable.

Le maire témoigna au commandant les remerciements officiels de la ville dans une lettre des plus flatteuses.

Du 1er juillet au 14 août, le régiment séjourna au camp de Satory avec la 2e division de l'armée de Paris.

Le 24 septembre, le régiment alla occuper la caserne de l'École militaire et passa sous le commandement du général Ripert, commandant la 3e brigade de la 2e division.

Le 22 septembre, le bataillon de Condé (commandant de Malleville), assista à Lille à la revue passée par l'empereur Napoléon III.

Le 4 août 1854, le régiment quitta Paris pour se rendre au camp de Boulogne, où il fut rejoint par son 3e bataillon venant de Condé. Il fut placé au 2e corps (général Guesviller) (division Ladmirault) (brigade de Leyrith).

Il prit part à toutes les manœuvres qui s'exécutèrent aux environs du camp et fut passé en revue par l'empereur, sur l'emplacement même où Napoléon Ier avait fait la distribution des aigles en 1804.

A cette occasion, le régiment reçut deux croix et une médaille militaire.

Le 6 décembre, le régiment fournit 160 hommes volontaires (dix par compagnie), qui allèrent renforcer le 39e de ligne devant Sébastopol.

Le 1er février 1855, un nouveau contingent de 75 volontaires partit du camp pour aller rejoindre le même régiment en Crimée.

Le 22 avril, les quatre divisions du camp de Boulogne qui avaient été placées sous le commandement du maréchal Baraguey d'Hilliers, furent passées en revue par l'empereur à son retour d'Angleterre.

Le régiment reçut une croix et deux médailles.

Les deux premiers bataillons furent désignés pour la garnison de Boulogne et le 3e pour Lorient.

Le 9 mai 1855, le colonel Titard fut admis à la pension de retraite et remplacé par le colonel de Chargère, qui prit son commandement le 27 juin.

Le 18 août 1855, la reine d'Angleterre arriva en France; les compagnies d'élite de tous les régiments des quatre divisions furent appelées à Boulogne pour former la haie depuis le point de débarquement jusqu'à l'embarcadère du chemin de fer.

L'empereur vint jusqu'à Boulogne au devant de la reine.

Le 21 août, 180 volontaires des trois bataillons quittèrent le camp pour aller renforcer le 20e de ligne en Crimée.

Le 27 août, la reine d'Angleterre s'embarqua à Boulogne après avoir passé en revue les quatre divisions de l'armée du Nord.

A cette occasion, l'empereur accorda au régiment une croix et une médaille.

Le 11 septembre, cent hommes des trois bataillons partirent pour Saint-Omer, où ils furent incorporés au 31e de ligne partant en Crimée.

Le 24 du même mois, un nouveau contingent de cent hommes fut incorporé au 94e de ligne, également désigné pour la Crimée.

Bien que le 16e de ligne n'ait pas eu l'honneur de contribuer au siège et à la prise de Sébastopol, il peut revendiquer à juste titre une part de cette page glorieuse, puisque 615 hommes sortirent volontairement de ses rangs pour aller remplacer les braves des 20e, 31e, 39e et 94e de ligne, tombés au champ d'honneur.

Au mois d'octobre 1855, la division Ladmirault rentra à Paris et devint 4e division de l'armée de l'Est.

Le régiment occupa les casernes de la Nouvelle-France et de la Pépinière.

Le 19 mars 1856, le 16e de ligne donna une nouvelle preuve de sa discipline et de son dévoûment au gouvernement légal.

Le colonel de Chargère et le lieutenant-colonel Tondel se rendirent aux Tuileries, porteurs de l'adresse suivante, signée de tous les officiers du régiment :

« Sire,

« Au milieu des transports que fait éclater dans toute la France et même au sein des autres nations, la naissance du prince impérial, l'armée, malgré la réserve que lui impose la discipline, ne peut rester muette et étrangère aux élans de la joie si légitime qui remplit tous les cœurs. Par ce grand événement la divine Providence, qui protège si visiblement l'Empereur, fixe les destinées de notre pays et assure la prospérité de cette belle France, qui doit tant déjà à votre maison.

« Votre Majesté daignera accueillir, avec bienveillance, l'expression vive et sincère des sentiments de bonheur et d'allégresse qu'a éprouvés le 16e régiment d'infanterie de ligne.

« Devant ce berceau dépositaire de tant de vœux et d'espérances, le 16e de ligne appelle les bénédictions du ciel sur vous, qui avez replacé la nation et ses armes au rang que lui avaient acquis ses gloires passées, sur l'impératrice, heureuse mère, qui vient de combler les vœux de la France et sur l'auguste enfant qui sont assurés de notre amour et de notre entier dévouement.

(Suivent les signatures de tous les officiers du régiment.)

Vingt ans auparavant, le 16e de ligne, par son attitude, sa discipline absolue et son devoûment aux institutions légales, faisait échouer la tentative de Strasbourg.

Le 1er mai 1856, une ordonnance ministérielle supprima les 4es bataillons et reforma les régiments à trois bataillons de huit compagnies.

Le 14 juin, à l'occasion du baptême du prince impérial, le régiment reçut une croix et deux médailles militaires.

L'état-major et le 1er bataillon du régiment assistèrent à cette cérémonie.

A la fin du mois d'octobre 1856, le régiment quitta Paris pour se rendre à Dunkerque, où il fut rejoint par son 3e bataillon venant de Lorient.

Avant son départ il fut passé en revue par l'empereur, au camp de Saint-Maur et reçut deux croix et quatre médailles militaires.

Le 19 novembre, le général commandant la 3e division militaire, chargea le colonel de témoigner sa satisfaction aux compagnies du régiment détachées à Bergues, pour le zèle et l'empressement qu'elles avaient mis à porter secours lors de l'incendie qui avait éclaté dans cette place le 14 novembre.

Le 22 mai 1857, le caporal **Lelorieur** et le fusilier **Herbouiller**, du détachement de Bergues, furent félicités par le général de division, pour leur belle conduite dans l'incendie du fort Philippe, le 17 mai.

Le 1er septembre, le maréchal de France ministre de la guerre, arrêta, que la formation sur deux rangs, déterminée par l'ordonnance du 22 juillet 1845, pour la formation particulière des chasseurs à pied, serait désormais la seule formation normale et réglementaire pour toutes les troupes à pied.

Le 13 novembre 1857, le régiment se dévoua dans un violent incendie qui éclata à Dunkerque et reçut de la municipalité la lettre qui suit :

« Monsieur le Colonel,

« Lors de l'incendie qui a éclaté avant-hier dans des maisons de la rue Caumartin, le 16e de ligne s'est distingué d'une manière toute particulière et s'est acquis des droits à la reconnaissance de la population. Il a contribué dans une large proportion à l'extinction du feu et j'ai été témoin de son

zèle et de ses efforts pour maîtriser les flammes et préserver d'un plus grand dommage les bâtiments atteints par le fléau.

« Je me fais un plaisir et un devoir, Monsieur le Colonel, de remercier, au nom de l'administration municipale et de mes administrés, le 16e de ligne pour sa belle conduite en cette occasion et j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien agréer l'expression vive et profonde de ma gratitude et de mes félicitations. »

(Suit la signature du maire.)

Le 20 juillet 1858, le général commandant la division chargea le colonel de donner un témoignage de sa satisfaction pour leur belle conduite, aux militaires ci-après :

Dupré, adjudant; **Campistrous**, fourrier; **Boué**, caporal; **Haguenauer**, fusilier, qui s'étaient distingués lors de l'incendie de la fabrique de MM. Richard et Cie, près de Dunkerque, en s'exposant sur les murs avec les pompiers.

Au mois de juillet, le régiment reçut le fusil modèle 1842, à canon rayé, et versa son ancien armement à la direction d'artillerie de Saint-Omer.

Pendant les mois d'août, septembre et octobre, une fièvre paludéenne sévit sur le 16e de ligne dans ses trois garnisons de Dunkerque, Bergues et Gravelines; le nombre des malades atteignit 528, c'est-à-dire plus d'un tiers de l'effectif, mais on n'eut pas de perte à déplorer.

En 1858, le régiment fut cité au *Journal militaire*, pour s'être fait remarquer par sa bonne instruction théorique et pratique du tir et l'établissement de son rapport annuel sur cet enseignement.

Le 20 décembre, le 2e bataillon quitta Dunkerque pour aller tenir garnison à Lille.

Au mois de janvier 1859, le colonel de Chargère fut nommé commandeur de la Légion d'honneur.

A la date du 19 avril 1869, l'infanterie subit une réorganisation et le régiment procéda immédiatement à la formation de trois bataillons actifs à six compagnies, dont deux d'élite et un bataillon de dépôt, formé par les 5e et 6e compagnies de fusiliers supprimées dans les bataillons.

Le 15 mai, la 3e compagnie du 3e bataillon fut désignée par le sort pour concourir à la formation du 102e de ligne qui s'organisait à Besançon.

Le 6 juin, le ministre de la guerre donna l'ordre aux bataillons actifs du régiment de se rendre au camp d'Helfaut.

Les garnisons de Dunkerque, Bergues et Gravelines, furent occupées par des détachements du 4e bataillon.

A la fin du mois de septembre, le régiment quitta le camp d'Helfaut et ses garnisons. pour se rendre à Angers, avec détachements à Saumur et à Cholet.

Dès son arrivée à Angers, une ordonnance du ministre de la guerre réorganisa le régiment à trois bataillons de huit compagnies, mais cette mesure ne dura qu'un an environ.

A la date du 27 décembre 1860, le 4e bataillon fut réorganisé au moyen des 5e et 6e compagnies du centre.

Le 27 janvier 1861, le 2e bataillon fut détaché à Ancenis.

Le 27 juin, le maire de la ville d'Angers écrivit au général commandant la subdivision, pour féliciter les troupes de la garnison sur la conduite et le dévouement qu'elles avaient montrés pendant l'incendie qui avait éclaté le 23 à l'École impériale des arts et métiers.

Il cita, comme s'étant particulièrement distingués, les militaires du 16e dont les noms suivent :

Huc, Pariser, Amigues, sergents; **Lagorse,** sergent-major; **Mirgodin** et **Vergiette,** caporaux; **Metas, Ambault, Fandot, Vauhille, Ayel, Laurier,** soldats.

Au mois d'août, le colonel fit paraître l'ordre suivant :

ORDRE DU RÉGIMENT.

« Le colonel signale au régiment la belle conduite et le courage que le sergent Alessandri a montrés dans deux circonstances récentes :

« 1° Lorsqu'un sous-officier du régiment s'est oublié au point de tirer un coup de fusil sur un voltigeur de garde, et qu'il menaçait de faire feu sur tous ceux qui voulaient l'arrêter, le sergent Alessandri s'est avancé résolument et a opéré l'arrestation de ce sous-officier ;

« 2° Le 30 juillet, le sergent Alessandri, par un concours empressé et au péril de sa vie, a puissamment contribué à sauver le chargement et les débris d'un bateau submergé dans la Loire.

« Angers, 7 août 1861.

« *Le Colonel du 16e de ligne,*

« Signé : De CHARGÈRE. »

Par décision du 26 octobre, le ministre de l'intérieur accorda une médaille d'honneur au voltigeur **Lebeault** qui avait sauvé au péril de sa vie, un homme qui se noyait dans la Maine.

Au mois de mars 1862, le régiment quitta Angers pour se rendre à Rouen, mais le 19 avril il reçut l'ordre de départ pour le camp de Châlons, où il se trouva réuni le 31 mai et où il séjourna jusqu'au 6 septembre.

A cette date il se dirigea sur Rouen et, à son arrivée, fournit les détachements du Havre, de Dieppe et d'Elbeuf.

En 1864, le 16e régiment d'infanterie fut inspecté par le général de division baron Renault, qui, plus tard, malgré son grand âge, savait mettre encore son épée au service de sa patrie et mourir pour elle devant Paris en 1870.

Ce brave, qui devait recevoir les surnom si honorable de (l'arrière-garde), laissa au corps un ordre dont on doit citer cet extrait, presque prophétique, six ans avant la grande épreuve de 1870 :

« Si le 16e n'a pas été assez heureux pour assister aux grandes campagnes qui viennent de signaler ces dernières années, il n'en est pas moins un beau régiment, bien discipliné, instruit et bien commandé, qui conserve un bon esprit militaire. La France peut compter sur son dévouement ; on sait que, dès qu'il sera appelé à marcher, il se trouvera à la hauteur de sa tâche et il aspire à l'honneur de ne pas être oublié si l'occasion de nouvelles épreuves se présente pour l'armée.

« Signé : Baron RENAULT. »

Au mois de juin, le caporal **Derrieu** et les fusiliers **Bonnet** et **Tchverry** furent cités à l'ordre de la subdivision, pour le dévouement dont ils avaient fait preuve dans un incendie qui éclata à Rouen.

En 1865, le général Trochu, inspecteur désigné, laissa au corps un ordre qui mérite d'être conservé :

« La situation morale et matérielle du 16e régiment d'infanterie est l'une des plus solidement assises que j'aie encore rencontrées ; sous un commandement bienveillant, ferme, très expérimenté et de l'honorabilité la plus parfaite, la bonne harmonie, l'obéissance facile et prompte, se montrent à tous les degrés de la hiérarchie. Cependant une préoccupation très naturelle et légitime agite les esprits ; le régiment, à qui la fortune a refusé la

faveur de participer aux guerres de ce temps, voudrait être appelé à faire campagne; ses vœux, si les circonstances s'y prêtaient, seraient certainement entendus. L'avenir lui reste ouvert et l'inspecteur général est en mesure d'affirmer que le 16e régiment d'infanterie, par la sincérité de son dévouement au pays, serait, dans les épreuves de la guerre, l'égal des régiments qui ont récemment conquis dans l'armée la notoriété la plus honorable.

« Signé : Général TROCHU. »

Le 28 août 1865, le régiment reçut l'ordre de quitter la garnison de Rouen pour se rendre à Lyon.

Il partit en trois colonnes, qui arrivèrent à destination les 4, 10 et 12 octobre.

Le 11 décembre, le sergent **Braëts** reçut une médaille d'honneur pour l'acte de dévouement qu'il avait accompli en arrêtant un cheval emporté qui, sans lui, allait causer les plus graves accidents.

Le 4 juin 1866, le régiment quitta Lyon et alla tenir garnison à Saint-Etienne, où il ne resta que jusqu'au 31 décembre de la même année, époque à laquelle il fut réuni en entier à Lyon.

Le 12 août 1866, le colonel de Chargère fut nommé général de brigade et remplacé par le colonel Rebilliard, qui commandait en second l'École spéciale de Saint-Cyr.

Au commencement de l'année 1867, le régiment occupait le camp de Sathonay, son dépôt était au Puy-en-Velay.

Le 27 février, un décret impérial réorganisa l'infanterie. Le régiment se composa de 2 bataillons actifs à 8 compagnies, dont 2 d'élite et 1 bataillon de dépôt à 6 compagnies de fusiliers; mais cette organisation ne dura que jusqu'au 7 avril suivant, époque à laquelle le régiment fut réorganisé à 3 bataillons de 6 compagnies, dont 2 d'élite et 1 bataillon de dépôt à 6 compagnies de fusiliers.

Le 7 décembre, le régiment rentra à Lyon et occupa les casernements des forts de Montessuy, Caluire, Saint-Jean et Saint-Laurent. Il reçut le fusil modèle 1866 (Chassepot).

Le 6 février 1868, un décret impérial supprima les compagnies d'élite, les grenadiers et les voltigeurs furent répartis proportionnellement dans toutes les compagnies avec les galons de soldat de 1re classe.

L'épaulette écarlate fut donnée à toutes les compagnies.

Le 10 août 1868, le régiment quitta Lyon pour se rendre à Toulon et de là à Oran.

Ce départ de Lyon valut au régiment les ordres qui suivent :

ORDRE DE LA BRIGADE.

« Les occupations multiples nécessitées par le départ précipité du régiment empêchent le général de brigade de voir la troupe avant son départ, mais il tient à lui faire ses adieux et à lui donner quelques conseils.

« Que tous conservent le bon esprit qui les anime, la discipline et l'instruction qui distinguent le 16e régiment de ligne.

« Que, sous le climat d'Afrique, ils mettent en pratique ces deux principes de l'hygiène du pays : se couvrir la tête et le ventre.

« Enfin, si à Dieu ne plaise, ils étaient appelés à réprimer une insurrection, qu'ils n'oublient point qu'ils laissent en France des chefs et des camarades qui seront fiers de leurs succès. »

ORDRE DE LA DIVISION.

« Le 16e régiment de ligne reçoit l'ordre de se rendre en Algérie. En le félicitant sur cette destination, le général de division lui adresse ses adieux.

« Le 16e régiment de ligne portera à l'armée d'Afrique la bonne discipline, le bon esprit et l'instruction qui le distinguent.

« Le général de division est convaincu que ce beau et brave régiment sera toujours, quels que soient les événements auxquels il se trouvera mêlé, à la hauteur de son excellente réputation et se montrera toujours dévoué à la France. »

ORDRE DU GÉNÉRAL COMMANDANT EN CHEF

LE IVe CORPS D'ARMÉE.

« Le 7e bataillon de chasseurs à pied et le 16e régiment d'infanterie quittent les divisions actives du 4e corps d'armée pour se rendre en Algérie.

« Le général en chef ne veut pas se séparer de ces beaux corps sans leur donner un témoignage de sa satisfaction pour leur bonne tenue, leur discipline et leur manière de servir.

« Il ne doute pas qu'ils ne profitent de toutes les circonstances pour se faire remarquer, si de nouveaux événements venaient à se produire dans notre colonie. »

Le 9 août, le mouvement du régiment fut ajourné et les deux bataillons qui étaient déjà en route rétrogradèrent sur le camp de Sathonay.

Le 24 septembre, le Ministre de la guerre donna l'ordre du départ pour l'Algérie, et le régiment alla camper à Toulon sur les glacis du fort Lamalgue.

Le camp fut visité par le général commandant la subdivision qui adressa au colonel des félicitations pour sa bonne installation.

Le 13 octobre 1868, les 2e et 3e bataillons (commandants Thévenet et Prouvost), s'embarquèrent sur le transport le *Var* et débarquèrent le 17 à Mers-El-Kébir.

Le 14, avant l'embarquement de l'état-major et du 1er bataillon (commandant Logerot), sur le transport le *Jura*, le général chargea le colonel de témoigner toute sa satisfaction au régiment pour sa bonne attitude militaire, sa bonne conduite et sa tenue irréprochable pendant son séjour à Toulon.

Ce bataillon débarqua à Mers-El-Kébir le 17, et rejoignit les deux autres campés sur les glacis du fort Santa-Cruz.

Le 19 octobre, les 2e et 3e bataillons se dirigèrent sur Tlemcen, où le 1er bataillon les rejoignit le 24.

Le 18 octobre, le soldat **Lebreton** reçut une médaille d'honneur du Ministre de la marine pour avoir sauvé une personne qui se noyait.

Le 9 février 1869, le 1er bataillon (commandant Logerot), reçut l'ordre de conduire un convoi de 250 chameaux, chargés d'orge et de biscuits, à la colonne expéditionnaire campée à El-Aricha.

La colonne rentra à Tlemcen le 1er mars, sa mission accomplie.

Le 19 mai, le commandant du dépôt du régiment reçut du maire de la ville la lettre suivante :

« Monsieur le Commandant,

« Dans l'incendie qui s'est déclaré ce matin au faubourg Saint-Jean, toute la population de notre ville a pu admirer une fois encore la belle conduite et le courageux dévouement de notre belle garnison. Guidés par leurs chefs et soutenus par leur exemple, tous les hommes du bataillon ont rivalisé de zèle et d'intrépidité pour combattre le fléau.

« Veuillez, je vous prie, Monsieur le Commandant, être auprès de tous,

officiers, sous-officiers et soldats, l'interprète des sentiments de reconnaissance de l'administration municipale et de la ville entière.

« Recevez, etc.

« *Le maire du Puy.* »

Le 31 mars, le régiment reçut du maréchal gouverneur général de l'Algérie, l'ordre de se diriger par bataillon sur Oran pour s'y embarquer à destination de Philippeville.

Ce mouvement s'exécuta du 14 au 16 avril, et, le 22, le régiment s'embarqua sur le *Panama*, qui le débarqua le 25 à Bougie.

Le régiment arriva à Sétif le 6 mai et fournit les détachements de Bou-Saâda et de Bordj-Bou-Arreridj.

Le 5 juin 1870, le colonel reçut du gouverneur général de l'Algérie, au sujet d'un jeune enfant indigène recueilli par la 6e compagnie du 3e bataillon, pendant son séjour à Bou-Saâda, la lettre suivante :

« Vous me rendez compte des sentiments charitables et généreux dont le 16e d'infanterie a fait preuve vis-à-vis d'un enfant indigène abandonné, âgé de trois ans.

« Après avoir recueilli à leur camp à Bou-Saâda, le 12 mai 1869, cet enfant, les officiers, sous-officiers et soldats du 3e bataillon du 16e ont tous, dans la mesure de leurs ressources, concouru à son entretien et, lorsqu'il a été tout récemment recueilli à l'orphelinat de Constantine, vous avez reçu, pour lui être remise, une somme de 48 francs, produit d'une collecte faite spontanément dans le régiment.

« Cette action généreuse fait honneur au 16e de ligne et je vous prie d'adresser à ce sujet mes félicitations à ce régiment. »

Près de cent ans avant, les bataillons d'Agenois partageaient avec les malheureux habitants de l'Aunis, leur pain et leur bois. De même que la tradition du courage et de la valeur, celle de la charité s'était conservée au sein de notre brave régiment.

Mais l'heure approchait où il allait ajouter à sa glorieuse histoire militaire, des pages d'autant plus nobles qu'il lui fallut pour traverser les épreuves de l'année terrible autant d'abnégation que de valeur militaire.

GUERRE CONTRE L'ALLEMAGNE (1870-1871).

La déclaration de guerre trouva le régiment dans sa garnison de Sétif, avec ses détachements de Bou-Saâda, Bordj-bou-Arreridj et Takitount, et son dépôt au Puy.

Il eut la douleur de voir partir les troupes spéciales d'Afrique, et de rester dans la province pour le maintien de l'ordre. Coup sur coup, il apprit nos premiers revers et le désastre de Sedan ; mais ces épreuves de la Patrie, au lieu de jeter le découragement dans ses rangs, ne firent que redoubler sa persévérance et son zèle.

Instruire, aguerrir, donner confiance : telle fut la noble mission qui incomba alors aux cadres du régiment, en attendant l'heure qui allait sonner pour le régiment de combattre, non pour la victoire, mais pour son honneur et celui du pays.

Le 24 septembre 1870, le colonel Rebilliard fut nommé général de brigade. Le lieutenant-colonel Jacob de la Cottière, prit le commandement du régiment.

Quelques jours après, le régiment reçut l'ordre de rentrer en France pour prendre part aux opérations de l'armée de la Loire.

Première armée de la Loire.

Les 1er et 3e bataillons quittèrent Sétif le 2 octobre et se dirigèrent sur Constantine et sur Stora, où ils s'embarquèrent le 10 à 6 heures du soir. Ils arrivèrent à Toulon le 13, après une mauvaise traversée.

Le soir même, ils étaient dirigés sur Vierzon, où ils arrivèrent le 15, à 7 heures du matin.

Le même jour, le régiment reçut 1500 hommes (anciens militaires rappelés et engagés volontaires pour la durée de la guerre).

Le 17 octobre, le régiment se porta sur le camp de Salbris, où il fut embrigadé. Il fit partie de la 1re brigade de la 3e division du 15e corps.

COMPOSITION DE LA DIVISION.

Général de division : PEYTAVIN, commandant la division.
Colonel : JACOB DE LA COTTIÈRE, commandant la brigade.
Chef d'escadron : POIZAT, commandant l'artillerie.
Chef de bataillon : MANGIN, commandant le génie.
DEMANGE, sous-intendant militaire.
FABRE, aumônier.

La 1re brigade de la division se composait des :

6e bataillon de marche de chasseurs à pied;
16e régiment d'infanterie de ligne;
33e — de marche;
32e — de mobiles (Puy-de-Dôme).

La 2e brigade, général Martinez, comprenait les :

27e régiment de marche;
34e — de marche;
69e — de mobiles (Ariège).

L'artillerie de la division comprenait 3 batteries :

18e batterie du 15e régiment d'artillerie;
18e — du 7e — —
18e — du 10e — —

Le 20 octobre, le régiment reçut encore à Salbris 127 hommes du 26e de ligne; le 24, la division se porta sur Blois par Romorantin. Le lieutenant-colonel Behague prit le commandement du régiment en remplacement du colonel de la Cottière, appelé au commandement de la brigade.

Le régiment quitta Blois le 27 et se dirigea sur la forêt de Marchenoir, par Pontijou et Saint-Léonard.

Le 30, il était en position entre le village de Rocher et la route de Beaugency.

Le 31 octobre, le régiment quitta son campement et se porta sur Concriers, qui fut occupé par le 1er bataillon, et Josnes par le 3e bataillon.

Le 1er novembre, l'ennemi ayant été signalé à Cravant, les 1re et 4e compagnies du 3e bataillon poussèrent une reconnaissance sur ce village à l'entrée de la nuit, mais elles durent rentrer au camp sans avoir rencontré l'ennemi.

Le 2 novembre, le 3e bataillon rejoignit le 1er à Concriers ; le lendemain, le régiment se porta sur Morvilliers, où il campa entre ce hameau et celui de Villexanton, occupant ainsi l'extrême droite de la première ligne de la division. La 2e brigade campa en deuxième ligne.

Le 4 novembre, le 2e bataillon et la 3e compagnie du 3e bataillon arrivèrent au camp, venant d'Algérie, avec un effectif de 20 officiers et 817 hommes. Cette colonne, qui venait de Bou-Saâda, avait rallié les détachements de Bordj-Bou-Arreridj et de Takitount, s'était embarquée le 25 octobre à Stora, sur la *Drôme*, avait débarqué le 31 à Toulon et pris les voies ferrées jusqu'à Suèvres, d'où elle avait gagné le camp de Morvilliers.

Le régiment se trouva ainsi constitué avec ses trois bataillons à l'effectif de 3,800 hommes. Les compagnies entrèrent donc en campagne avec un effectif de plus de 200 hommes.

La division séjourna au camp de Morvilliers les 5, 6 et 7 novembre.

Le 7, vers 11 heures et demie du matin, le canon se fit entendre sur notre gauche, le régiment reçut l'ordre de se tenir prêt à marcher ; mais le combat cessa, et l'on apprit qu'une forte reconnaissance des Allemands avait été repoussée par les avant-postes du 16e corps.

Le 8 novembre, la division leva le camp à 7 heures du matin et se porta sur Josnes, par Seris et Concriers. Elle arriva de nuit et campa entre les hameaux de Launay, L'Hérillette et de Billy.

BATAILLE DE COULMIERS (9 NOVEMBRE).

Pour connaître le rôle de la 3e division du 15e corps, dont faisait partie le 16e, il suffit de se reporter à l'ordre du général en chef pour la journée du 9 novembre :

« La 3e division, soutenue au besoin par la réserve d'artillerie du 15e corps et la brigade de réserve (1re brigade de la 2e division) enlèvera Baccon et le château de la Renardière. Dans le cas où ces deux points

seraient défendus, ainsi que le château de Lus, elle s'établira entre ce dernier château et celui de la Renardière ayant derrière elle la brigade de réserve et la réserve d'artillerie. Si Baccon était fortement occupé et sérieusement défendu, le général commandant la 3e division attendrait pour attaquer l'arrivée de la réserve d'artillerie. »

Le 9 novembre, à 8 heures du matin, l'armée quitta ses bivouacs, et la marche en avant commença avec un ordre et une régularité qui donnaient bon espoir pour la fin de la journée. Le temps quoique sombre était favorable, la température était douce, et comme il n'était tombé depuis quelques jours ni pluie, ni neige, le sol était assez ferme pour qu'infanterie, cavalerie et même artillerie, pussent se mouvoir à travers champs sans trop de difficultés. L'aspect de cette grande ligne de bataille (dit le général Chanzy), traversant la plaine unie et à peine accidentée qui la séparait encore de l'ennemi, était des plus imposant.

La brigade Rebilliard, qui formait l'extrême droite de la 3e division, s'empara sans coup férir du château de la Touanne et y prit position contre la gauche des Bavarois qui étaient postés en arrière, dans les bosquets de Huisseau et de la Renardière.

Mais au centre, devant la division Peytavin, il n'en fut pas de même. Un feu très vif s'ouvrit devant Baccon. 2 batteries de 4 ouvrirent le feu sur le village et furent bientôt renforcées par 2 batteries de 12 qui tirèrent avec une précision remarquable.

Les 1er et 3e bataillons du 16e de ligne et deux bataillons du 33e de marche se portèrent sur le village, couverts par une ligne de tirailleurs de la compagnie de tête.

Le 2e bataillon du 16e, en colonne par division, suivait derrière le centre à hauteur de l'artillerie. A peine nos batteries avaient-elles ouvert le feu, que quatre batteries, dont deux bavaroises et deux de la division Stolberg, placées entre le Grand-Lus et la Renardière, nous couvrirent de projectiles.

La canonnade dura près d'une heure et diminua lorsqu'une batterie de 12, du 16e corps, eut forcé l'ennemi à diviser ses feux.

Le feu de l'artillerie ennemie nous fit peu de mal, grâce au peu de consistance du terrain qui, à cette époque, était partout labouré. Les projectiles percutants de l'ennemi ou n'éclataient pas, ou faisaient fougasses, couvrant de terre les hommes qui, au bout d'un instant, commencèrent à en plaisanter.

Le 2e bataillon du 16e dut, à cette circonstance, d'échapper à un écrasement complet.

Cependant le régiment atteignit le village, pénétra dans les maisons où se livrèrent de chaudes mêlées.

Le 1er chasseurs bavarois qui défendait Baccon, dut se replier en combattant sur la rivière, puis sur le parc et le château de la Renardière, occupé par la 1re brigade bavaroise (général Dietl). Là le combat recommença avec plus de vigueur.

La brigade bavaroise, était solidement établie au parc et au château de la Renardière, et elle avait la conviction que nul effort ne saurait l'en déloger (paroles d'officiers faits prisonniers). Nous comprîmes facilement cette conviction de l'ennemi quand, en pénétrant dans la salle à manger du château, nous trouvâmes une table luxueusement dressée et le déjeuner prêt pour les officiers de la brigade bavaroise.

. La division Peytavin, soutenue par deux batteries de 4, établies à droite de Baccon, et deux batteries de 8 à gauche de la ferme de Boynes, et d'une cinquième batterie à la ferme de la cour Saint-Christophe, se porta à l'attaque.

Trois bataillons, le 6e chasseurs à droite, un bataillon du 16e au centre (le 1er bataillon) et un du 33e de marche à gauche, attaquèrent de front, pendant que trois autres bataillons tournaient la gauche de la position et que le reste suivait en réserve en colonne par division.

L'attaque de front fut très pénible, nos tirailleurs n'avançaient qu'avec peine au milieu des marais, exposés au feu de mousqueterie et d'artillerie de l'ennemi. Mais le mouvement opéré sur la gauche s'accentuait ; le général Dietl craignant d'être enveloppé fut obligé de commencer son mouvement rétrograde sur le château de Montpipeau. A 5 heures de l'après-midi, la division Peytavin occupa la Renardière, et le 1er bataillon du 16e entra dans le château.

A la gauche, la brigade de réserve s'était établie au château de Grand-Lus, où vint s'établir la réserve d'artillerie du 15e corps.

Pendant ce temps, le 16e corps, à la gauche, emportait le village, le château et le parc de Coulmiers, défendus avec la plus grande énergie, et la gauche de la division Peytavin réunissait ses efforts à ceux du 16e corps pour enlever les positions que tenait la 4e brigade bavaroise, appuyée de cinq batteries, dont

deux de réserve. On sait que la lutte fut très meurtrière et honora les troupes qui y prirent part et, en particulier, les mobiles de la Sarthe et de la Dordogne.

Le général Von der Thann donna le signal de la retraite, qui s'exécuta en bon ordre, et en combattant dans la direction de Saint-Peravy.

A quatre heures et demie, nous étions maîtres du champ de bataille.

Le soir, les troupes du 15e corps campèrent sur la ligne Bordon, les châteaux de la Touanne, de la Renardière, du Grand-Lus et Coulmiers.

La victoire de Coulmiers nous valut 2,500 prisonniers et deux pièces de canons.

Les Allemands y perdirent 1800 hommes et nos pertes s'élevèrent à 1500 hommes.

Le régiment perdit 60 hommes, le lieutenant **Lorréal** fut grièvement blessé et mourut des suites de ses blessures, après avoir toutefois reçu la croix qu'il avait si bien méritée.

On sait que, pendant la nuit du 9 au 10, les Allemands évacuèrent Orléans et se mirent en retraite vers le Nord, ne s'arrêtant qu'à Toury.

Le général d'Aurelles de Paladines, loin d'inquiéter cette retraite nocturne, ne s'en douta même pas et resta convaincu que le combat recommencerait dès l'aurore du 10. En effet, le 16e de ligne, qui bivouaqua au château de la Renardière, reçut dans la nuit l'ordre de renforcer ses compagnies de grand'garde avant le jour, en vue d'un nouvel engagement.

Le 10 au matin, la division se mit en marche, et l'on apprit seulement pendant la route, l'évacuation d'Orléans par les Allemands.

Le général en chef lança l'ordre général suivant :

ORDRE GÉNÉRAL.

« Grand quartier général du Grand-Lus, 10 novembre 1870.

« Officiers, sous-officiers et soldats de l'armée de la Loire,

« La journée d'hier a été heureuse pour nos armes. Toutes les positions attaquées ont été enlevées avec vigueur ; l'ennemi est en retraite. Le gou-

vernement, informé par moi de votre conduite, me charge de vous adresser des remerciements; je le fais avec bonheur.

« Au milieu de nos malheurs, la France a les yeux sur vous, elle compte sur votre courage; faisons tous nos efforts pour que cet espoir ne soit pas trompé.

« *Le Général commandant en chef l'armée de la Loire,*

« Signé : D'AURELLES DE PALADINES. »

Le 10 novembre, la division se porta par le Grand-Lus et Coulmiers, sur Bucy-Saint-Liphard, où elle campa et séjourna jusqu'au 17.

Le 16, quatre compagnies furent mises à la disposition du génie pour construire en avant du village des Ormes, des ouvrages de fortification passagère, pour l'établissement du camp retranché que le gouvernement avait donné l'ordre de créer à Orléans.

Le 17 novembre, la division se porta sur Gidy et campa entre ce village et celui de Boulay; le 16e de ligne avait à sa droite le 6e chasseurs appuyant sa droite à Gidy, et à sa gauche les autres troupes de la division.

Elle séjourna dans ce camp jusqu'au 23 novembre.

Le 24, elle appuya vers la droite et s'établit entre les villages de Gidy et de Chevilly. Ces deux villages étaient protégés par deux batteries de marine de gros calibre flanquant les tranchées-abris qui les reliaient. La division séjourna dans ce camp jusqu'au 1er décembre; chaque jour un bataillon du régiment fut envoyé en reconnaissance en avant des lignes.

A cette date, les belligérants en présence dans la région de la Loire présentaient des forces considérables.

Le prince Frédéric-Charles, libre par la chute de Metz, était arrivé avec son armée. De notre côté, nous avions cinq corps d'armée, présentant 170,000 hommes et 420 pièces de canon. Le choc ne pouvait tarder à se produire.

REPRISE D'ORLÉANS PAR LES ALLEMANDS.

Le 1er décembre, la lutte s'engagea à la gauche de l'armée française, qui livra à l'ennemi le brillant combat de Villepion.

Le général Chanzy écrivit au général d'Aurelles qu'il croyait à

un grand succès. Ce dernier lui donna alors l'ordre de pousser l'ennemi, le lendemain 2 décembre, jusqu'à Janville et Toury et l'avisa qu'il le ferait appuyer par les 15e et 17e corps.

Dans la nuit du 1er au 2 décembre, l'armée reçut une fausse nouvelle qui donna un nouvel entrain. L'armée du général Ducrot avait remporté une grande victoire, après avoir percé le blocus jusqu'à Épernay, au delà de Longjumeau; l'armée de Paris victorieuse s'avançait par Melun et Fontainebleau.

Il ne s'agissait plus que de courir à sa rencontre et de lui tendre la main.

Le temps même se prononçait en notre faveur. Après les pluies et les boues des jours précédents, la gelée était arrivée, permettant de marcher aisément à travers champs.

BATAILLE DE LOIGNY-POUPRY (2 DÉCEMBRE).

Le 2 décembre, la bataille s'engagea à notre gauche par le 16e corps, qui essaya de pousser les forces allemandes sur Janville et Toury. Notre division abandonna, à 7 heures du matin, ses retranchements de Gidy et se dirigea par la grande route d'Orléans à Paris sur le village d'Arthenay.

L'artillerie marchait sur la route et était flanquée à droite et à gauche par les deux brigades formées en colonne à distance entière par division.

Cette marche à travers les terres labourées durcies par la gelée de la nuit, fut très fatigante pour nos troupes. En débouchant d'Arthenay, nous fûmes témoins de la lutte héroïque que soutenait le 16e corps, contre les 2e, 3e, 4e brigades bavaroises et la 17e division prussienne.

La 3e division du 15e corps se porta alors sur la gauche de la grande route, et se dirigea sur le village de Dambron, précédée de deux compagnies du 16e de ligne (2e et 3e du 2e bataillon), déployées en tirailleurs.

Le 6e bataillon de chasseurs était placé à notre gauche.

L'ennemi occupait en force le village de Poupry et les bois qui l'entourent.

A une heure, l'artillerie de la division commença l'attaque. Vers deux heures, toute la 1re brigade qui faisait face au nord,

se plaça face à l'ouest et s'avança sur les bois et le village de Poupry.

Le 16e de ligne en entier fut déployé en tirailleurs et engagea avec l'ennemi un feu très vif. Il avança avec peine, s'emparant successivement de chaque petit bois et en débouchant avec difficulté.

Vers quatre heures, une forte colonne de cavalerie s'approchant à la faveur des bois, essaya de tourner notre droite, mais elle fut repoussée par notre 1er bataillon, qui se rallia et lui fit éprouver des pertes considérables.

Cependant nos tirailleurs, tout en éprouvant de grandes pertes, gagnèrent du terrain et s'avancèrent jusqu'au village de Poupry que les Allemands évacuèrent.

Le combat ne cessa que vers huit heures du soir.

La 3e division se replia sur Arthenay et campa entre Creuzy et Sougy ; le 16e de ligne en avant même du village d'Arthenay.

Ainsi se termina l'importante journée du 2 décembre.

Nous y perdîmes près de 6,000 hommes dont 2,000 prisonniers.

Les Allemands comptèrent 4,000 hommes hors de combat.

Le régiment à lui seul perdit plus de 700 hommes et 12 officiers hors de combat.

MM. **Souhait,** capitaine; **Graff,** lieutenant; **Michel,** lieutenant, furent tués; **Boiteux** et **Marhem,** capitaines; **Fink,** lieutenant, blessés. (Les autres noms n'ont pas été conservés, à tort.)

Le colonel **de la Cottière** et le chef de bataillon **Carré** eurent leurs chevaux tués sous eux.

COMBAT D'ARTHENAY ET DE CHEVILLY (3 DÉCEMBRE).

Pendant la nuit du 2 au 3 décembre, la neige avait blanchi la terre.

La division prit les armes dès 7 heures du matin, et, quand le jour parut, on eut l'admirable spectacle de l'armée rangée en bataille dans la grande plaine de la Beauce et se détachant en lignes sombres et vigoureuses, sur l'éclatante blancheur de la neige.

La 3e division, qui avait été si éprouvée la veille, reçut l'ordre de rentrer dans ses retranchements de Gidy, pour y rester comme réserve du 15e corps.

A peine avait-elle commencé son mouvement, que les Allemands attaquèrent la 2e division, qui battit bientôt en retraite d'Arthenay sur Chevilly.

La 3e division arriva dans son camp à 11 heures 30 minutes du matin, et resta sous les armes prévoyant bien que bientôt son concours serait indispensable, le combat se rapprochant de plus en plus de nos lignes.

A 2 heures, la division reçut l'ordre de marcher au feu. Les 2e et 3e bataillons, avec les trois premières compagnies du 1er et une batterie d'artillerie, se portèrent sur le village de Huêtre, les trois autres compagnies du 1er bataillon prirent position dans les tranchées.

Mais, à 150 mètres environ du camp, la colonne reçut l'ordre de changer de direction à gauche et de se porter sur le hameau de la Provenchère pour arrêter la droite des Allemands qui cherchaient à déborder notre gauche.

Le 3e bataillon en entier, déployé en tirailleurs, tourna la Provenchère par le nord, et le reste de la colonne (2e bataillon et 3e compagnie du 1er), pénétrèrent dans le village et occupèrent les tranchées qui en défendaient l'approche.

Le combat s'engagea en avant du village par une fusillade très nourrie; la batterie d'artillerie prit position, mais fut bientôt éteinte par les feux allemands et obligée de se replier.

A ce moment, trois batteries allemandes concentrèrent leurs feux sur nos tirailleurs et leur firent éprouver des pertes cruelles.

Le combat ne cessa qu'après 7 heures du soir.

Le 16e rentra dans les lignes de Gidy à 9 heures du soir.

Nos pertes furent énormes : le 3e bataillon perdit plus de 200 hommes.

Le capitaine **Hébrard** fut tué par un obus; les sous-lieutenants **Richard** et **Moret**, blessés; le lieutenant **Pascal**, fait prisonnier.

COMBAT D'ORLÉANS (4 DÉCEMBRE).

Le 4 décembre, le régiment, appuyant sa gauche à la batterie de marine de Gidy, prit position dans la tranchée.

Dès le point du jour on aperçut les colonnes allemandes s'avançant à l'attaque de nos lignes.

La batterie de marine fit feu d'une de ses pièces sur l'ennemi, qui riposta aussitôt. Un premier obus tomba en avant du parapet et le second sur le terre-plein de la batterie. La 3e compagnie du 1er bataillon en grand'garde à la ferme de Cuny, se replia en combattant et tuant quelques uhlans.

Le 1er bataillon essaya, par des feux à volonté, de démonter les batteries prussiennes.

A ce moment, les Prussiens s'avançant sur le village de Cercottes menaçaient la droite de la division, qui reçut l'ordre de se replier.

Le régiment dut abandonner sur le terrain une distribution de vivres de toute nature; la batterie de marine encloua ses pièces et fit sauter son magasin à poudre.

Pendant le mouvement rétrograde, un engagement de tirailleurs eut lieu entre l'ennemi et le 3e bataillon. Le régiment se massa dans les bois situés au sud-est de Gidy et reçut l'ordre de se porter sur le village de Sarran, à quatre kilomètres au nord d'Orléans.

Il traversa ce village et alla s'établir vers les Ormes, à cheval sur la grand'route au sud de ce village.

Il était 2 heures 30 minutes du soir. A ce moment des spahis et des chasseurs d'Afrique, après une charge malheureuse, se repliaient en désordre sur Orléans.

La panique s'empara des troupes témoins de cette malheureuse déroute, mais le 16e de ligne tint bon, se déploya en tirailleurs et repoussa la cavalerie ennemie.

A 3 heures 30 minutes, le régiment commença sa marche rétrograde sur Orléans.

A ce moment, la 18e batterie du 15e, soutenue par la 1re section de la 2e compagnie du 2e bataillon [1], débouchait sur le che-

[1] Commandée par le sous-lieutenant Poitevin.

min du village de Saint-Jean de la Ruelle, qu'elle croyait occupé par un bataillon du 16e et qui était au pouvoir de l'ennemi.

Elle fut accueillie par un feu très vif et ne dut son salut qu'à la rapidité avec laquelle la section se déploya et ouvrit le feu pour contenir l'ennemi.

Dans ce rapide engagement, la section perdit les deux tiers de son monde.

A 5 heures du soir, le régiment s'établit dans les tranchées situées au nord d'Orléans. Le remblai très élevé du chemin de fer qui s'étendait parallèlement aux tranchées ne fut pas défendu et l'ennemi ne tarda pas à l'occuper.

Vers 8 heures du soir, le 3e bataillon, qui occupait la droite de la ligne s'appuyant aux maisons du faubourg Saint-Jean, abandonna la tranchée ayant à sa tête le colonel de la Cottière, commandant la brigade; le lieutenant-colonel Behague, commandant le régiment et le chef de bataillon Molard. Les deux autres bataillons ne reçurent aucun avis de ce mouvement et restèrent dans les tranchées.

Le 3e bataillon fut remplacé dans la tranchée par des mobiles de l'Ariège, qui, sans ordre et sans raison, ouvrirent le feu. L'ennemi y répondit. Il était alors 10 heures du soir ; ce feu indiqua clairement à l'ennemi la direction des tranchées; de plus, les mobiles ayant négligé d'occuper les maisons du faubourg, l'ennemi s'y glissa et diriga sur nous, des fenêtres, des feux d'enfilade, qui nous obligèrent bientôt à quitter notre position.

Nous évacuâmes la tranchée à 11 heures 30 minutes, y laissant quelques morts et un grand nombre de blessés.

Le sous-lieutenant **Moret,** blessé d'un coup de feu à la jambe, mourut des suites de ses blessures.

Les 1er et 2e bataillons du 16e traversèrent le pont de la Loire comme minuit sonnait à la cathédrale d'Orléans et se dirigèrent sur Salbris.

A la suite d'ordres soit mal donnés, soit mal transmis ou mal interprétés, 1000 hommes du 33e de marche et 500 hommes du 16e suivirent la rive gauche de la Loire, après avoir traversé le pont, et se dirigèrent sur Blois. Ce détachement forma le 40e régiment de marche qui opéra sous les ordres du général Chanzy avec la 2e armée de la Loire et se couvrit de gloire pendant la belle retraite de cette armée sur le Mans.

La retraite sur Bourges ne s'exécuta pas avec tout l'ordre qu'on aurait pu désirer. Elle s'opéra par la Ferté-Saint-Aubin, la Motte-Beuvron, Salbris, Vierzon. On arriva en vue de Bourges le 8 décembre, à 5 heures du soir, après avoir fait d'une seule traite la longue étape qui sépare ce chef-lieu de Vierzon; aussi, la colonne dut-elle laisser beaucoup d'hommes en arrière, mais ils rejoignirent le lendemain et le surlendemain. Le régiment bivouaqua au milieu de la neige, à côté du village de la Chapelle-Saint-Ursin.

Le 9 novembre, la division reçut l'ordre d'aller cantonner dans une série de villages situés au sud de Bourges, pour y prendre quelques jours d'un repos bien mérité et s'y reconstituer.

Le régiment fut réparti dans les villages de Sennecey et de Vorly; mais le cantonnement était à peine installé, que l'ordre arriva de se porter sur Saint-Florent-du-Cher pour défendre ce bourg menacé par l'ennemi, en attendant l'arrivée d'une division qui devait occuper cette position.

Le régiment arriva à Saint-Florent à 9 heures du soir.

Le 11 décembre, on prit les armes à 6 heures du matin et on exécuta une reconnaissance sur la rive gauche du Cher, mais sans rencontrer l'ennemi.

Le 13, la division se mit en marche à 8 heures du matin et se porta à Mehun-sur-Cher, où elle campa au nord de la ville; les 5e et 6e compagnies du 3e bataillon furent détachées à l'artillerie comme soutiens permanents.

Ces deux compagnies firent toute la campagne de l'Est avec l'artillerie.

A partir de ce jour et jusqu'au 4 janvier, jour où le régiment s'embarqua pour l'Est, il fut cantonné dans divers villages des environs de Bourges : Marmagne, Marmignole, Saint-Germain, le Puits, Pont-Rousselande, Berry-Bouy, Mehun, Saint-Palais, Quantilly, Saint-Eloi.

CAMPAGNE DE L'EST.

Général en chef : Bourbaki.
Général commandant le 15e corps : Martineau.
Général commandant la 3e division : Peytavin.
Général commandant la brigade : Jacob de la Cottière.

Le 4 janvier, la 3e division du 15e corps commença son embarquement en chemin de fer à 8 heures du matin, à Mehun.

Le 16e régiment d'infanterie s'embarqua le 5, à 1 heure du soir.

Les trains se dirigèrent sur Besançon, mais l'encombrement de la voie ne tarda pas à arrêter les mouvements, et le régiment séjourna dans les trains pendant les 5, 6, 7, 8 et 9 janvier.

La température s'était abaissée tout à coup, une épaisse couche de neige couvrait la campagne, et nos hommes peu couverts, manquant de vivres, souffraient beaucoup, mais toujours sans se plaindre. Les trains s'arrêtaient fréquemment, mais on ne savait jamais pour quelle durée. Les hommes descendaient, allumaient du feu, essayaient de faire un peu de soupe ou de café pour se réchauffer, mais presque toujours il fallait renverser la marmite, pour remonter en voiture et repartir.

Ces souffrances durèrent cinq jours, pendant lesquels un certain nombre d'hommes disparurent. Enfin, on arriva à Clerval-sur-le-Doubs le 9 janvier, à 2 heures du matin; le régiment fut cantonné dans une vaste usine, transformée en caserne. Un grand nombre d'hommes, par suite d'un trop long séjour en wagon et du froid intense, avaient les jambes enflées et ne pouvaient marcher.

Le régiment quitta Clerval le 9, à 4 heures du soir, et se porta sur Fontaine, où il cantonna.

Le 10, la division arriva sur les plateaux qui dominent le village d'Arcey, occupé par les Allemands.

Le 11, à la pointe du jour, le régiment prit les armes, et envoya plusieurs compagnies sur les plateaux voisins. Les Allemands, qui avaient une section en batterie en avant du village, nous envoyèrent quelques obus qui ne firent aucun mal; l'artillerie de la division ne répondit pas. Le général Peytavin avait reçu l'ordre de ne prendre l'offensive que lorsqu'il entendrait le canon du 24e corps sur sa gauche.

La division séjourna encore le 12 janvier sur les plateaux.

Le froid était devenu excessif, une bise glaciale soufflait du nord, portant avec elle la neige pulvérisée. Le thermomètre marquait 18 et 20° au-dessous de zéro. Deux pieds de neige couvraient la terre. Nos hommes, pendant ces trois jours, bivouaquèrent dans la neige, beaucoup d'entre eux eurent les pieds

gelés. On eût dit que l'extrême rigueur de la température avait engourdi les deux partis.

Des soldats du 16e et des Allemands se rencontrèrent à plusieurs reprises à la seule fontaine qui pouvait donner l'eau nécessaire à la soupe. (Un officier du 16e, témoin oculaire, l'a affirmé.)

Enfin, le 13 janvier, à 6 heures du matin, la division quitta ses positions et fut remplacée par la réserve générale du général Bourbaki.

Le 38e de ligne, qui faisait partie de cette réserve, releva le 16e dans ses positions.

COMBATS DE CHAVANNE ET D'ARCEY (13 JANVIER).

La 3e division du 15e corps se concentra en arrière du village de Sainte-Marie et se porta sur Arcey et Saint-Jullien, qui furent rapidement enlevés.

Le 3e bataillon fut envoyé à Presentvillers et chassa de ce village une arrière-garde allemande qui épiait nos mouvements.

Le régiment bivouaqua dans les rues de Saint-Jullien.

Le 14 janvier, il alla occuper les villages de Renan et d'Issan, pour arrêter tout retour offensif de l'ennemi qui se repliait sur l'Isle-sur-le-Doubs.

BATAILLE D'HÉRICOURT (15, 16, 17 JANVIER 1871).

Le 15 au matin, le 16e régiment d'infanterie fut complètement divisé. Le 1er bataillon fut détaché comme soutien à l'artillerie de réserve, quatre compagnies furent envoyées sur la droite et opérèrent tout à fait en dehors de la 3e division.

Le colonel Behague forma avec le reste du régiment un petit noyau.

Le général Bourbaki mit son armée en marche de bon matin, contre les positions reconnues la veille; son attaque fort bien conçue devait se faire sur tout le front avec un effort plus accentué à gauche.

Le 15e corps à droite devait se porter sur Montbéliard par Bard, Dung et Allondans.

Le feu s'ouvrit à 9 heures du matin. La division Peytavin formait l'extrême droite appuyée au Doubs. Le régiment, après avoir contribué à enlever les parc et château de Dung[1], se porta sur le plateau de Sainte-Suzanne, suivi de l'artillerie de réserve du 15e corps, qui engagea un feu terrible avec les batterie allemandes du château de Montbéliard, de la Grange-Dame et de Béthoncourt.

Ce duel d'artillerie dura jusqu'à la nuit, sans grand résultat, tandis que notre infanterie s'emparait des postes avancés des Allemands (escarpement de Sainte-Suzanne et bois Bourgeois).

A l'extrême droite, les tirailleurs du 16e pénétrèrent dans Montbéliard et s'établirent dans les maisons qui entourent le vieux château.

Le régiment perdit quelques hommes seulement dans cette journée, le capitaine **Oudin** fut légèrement blessé par un éclat d'obus, grâce à sa couverture de campement qu'il portait en sautoir.

On bivouaqua sur le champ de bataille.

La nuit du 15 au 16 fut glaciale et décima les deux armées.

Le 16, au point du jour, le feu reprit de part et d'autre. Notre droite avait fait des progrès pendant la nuit et jeté quatre pièces de 4 dans l'ancienne citadelle de Montbéliard (18e batterie du 15e d'artillerie avec une section de la 5e compagnie du 3e bataillon du 16e de ligne).

Au point du jour, ces pièces ouvrirent le feu sur le château à 800 mètres, mais elles ne purent lutter avec les pièces de 12 livres du château. Deux pièces furent immédiatement démontées et les deux autres se blottirent derrière un abri et rejoignirent à la nuit l'artillerie de la division, sur le plateau de Dung.

A gauche, les batteries de la division de réserve avec 25 pièces de la division Dastugues et de la réserve d'artillerie, canonnèrent la position de Béthoncourt dont l'infanterie devait s'emparer.

Mais nos bataillons furent retardés par une marche pénible dans les bois et par le feu d'enfilade de trois batteries allemandes placées sur les hauteurs de Grange-Dame.

Quand ils furent prêts pour l'attaque, notre artillerie avait

[1] Le sous-lieutenant Aloïsi fut blessé dans cette affaire.

épuisé toutes ses munitions et ils durent se replier sur les bois qu'ils venaient de traverser.

Le régiment prit part à l'attaque de Béthoncourt et y perdit un grand nombre d'hommes.

Le même jour, les quatre compagnies du régiment qui opéraient à l'extrême droite, pénétrèrent à la chute du jour dans Montbéliard et s'y maintinrent toute la nuit avec le 33e de marche.

Le lendemain, 17 janvier, le régiment se trouva rassemblé, moins trois compagnies du 3e bataillon détachées à l'artillerie. Il fut placé en réserve au village de Dung.

On sait que pendant cette journée on se battit encore devant Héricourt, Béthoncourt et Montbéliard; mais le régiment n'eut aucune part à cette action. Il séjourna à Dung le 18.

Le 19, l'armée de l'Est commençait son mouvement rétrograde sur Besançon.

Le 23 janvier, le régiment arriva à Beaume-les-Dames, quatre compagnies du 16e et une section d'artillerie de la 18e du 15e, soutenues par une section de la 5e compagnie du 3e bataillon, prirent position sur les hauteurs qui dominent la ville au nord, afin de protéger le mouvement de retraite de la division attaquée par les Allemands.

Ce faible détachement les maintint à distance, se retira en défendant le terrain pied à pied et franchit le pont du Doubs qui sauta immédiatement après.

La division continua sa retraite par une marche de nuit exécutée par un froid intense et qui fut très pénible.

Le 26 janvier, le régiment s'arrêta à Chennecey, où ses avant-postes prirent quelques uhlans. C'est dans cette situation que l'on apprit que les Allemands établis à Cassey et à Quingey nous barraient la route de retraite sur Lyon.

C'est alors que le général Bourbaki résolut de se replier dans la direction de la Suisse et de Pontarlier, pour prendre les routes et chemins longeant le Jura.

Blâmé pas le gouvernement, il envoya sa démission et fut remplacé par le général Clinchant, qui ne put mieux faire que d'exécuter le plan de son prédécesseur.

Le 28 janvier au soir, après trois jours de la marche la plus pénible, le gros de l'armée française se trouva concentré vers

Pontarlier. Le gros du 15e corps était dans le triangle Pontarlier, Sombacourt, Oye.

Le 16e de ligne, après avoir cantonné à Reugney le 27, à Evillers le 28, arriva le 29 à 2 heures du soir à Pontarlier.

C'est en cette ville que, le 30, on apprit la nouvelle de l'armistice signé à Paris par les belligérants; mais en même temps on apprit que les Allemands avaient attaqué la 2e division du 15e corps à Sombacourt et à Chaffoix, et l'on vit arriver à Pontarlier ces troupes rejetées en désordre sur la 3e division.

On apprit par des parlementaires ennemis que l'armistice ne s'appliquait pas à l'armée de l'Est.

Il ne resta plus à cette malheureuse armée, pressée de toutes parts par les Allemands qui avaient repris une vigoureuse offensive le 30 janvier, que de se diriger sur la Suisse.

La 3e division du 15e corps pénétra en Suisse par la Cluse de Joux et les routes voisines.

Le 16e de ligne reçut comme garnison la ville d'Interlaken, où il fut conduit en chemin de fer par les officiers de l'armée suisse.

Ce malheureux régiment avait perdu dans cette désastreuse retraite, soit par le feu de l'ennemi, ou les maladies, les deux tiers de son effectif.

L'armée de l'Est, dit un témoin oculaire, offrit dans sa retraite le plus navrant spectacle. Les recrues, les malingres des dépôts, les mobiles et mobilisés qui composaient cette armée avaient montré dans la marche en avant une noble ardeur; ils avaient fait des étapes héroïques par le froid et la neige, ils avaient subi des privations et des misères meurtrières avec le stoïcisme de vieux soldats. Une fois la retraite commencée, tout disparut. Tous les maux, les contretemps qu'ils avaient bravés les trouvèrent sensibles à l'excès. La fatigue, le froid, la faim, les ornières du chemin, les blessures des pieds, jonchèrent les routes de traînards qui ne rejoignirent jamais leurs corps.

Épuisés par le froid et le manque de nourriture, les soldats se traînèrent en débandade sans ordre et sans discipline, brûlant tout ce qu'ils trouvaient pour se réchauffer et traitant les villages sur leur passage presque en pays conquis. En quittant Beaume-les-Dames, un maître d'hôtel de la ville avoua à l'auteur que les Allemands s'étaient mieux comportés à son égard que les soldats du général Bourbaki.

Un train de vivres et d'effets fut pillé sous les murs mêmes de Besançon. Des monceaux de sucre, des caisses pleines de biscuits, des capotes, des pantalons servirent à alimenter le feu de ces malheureux qui mouraient de froid.

On vit des soldats placer des pains de sucre sur des pierres et s'en chauffer comme de bûches de bois.

Dans Besançon la plupart des maisons converties en ambulances, les hôpitaux, les couvents, les casernes regorgeaient, non de blessés, mais de malades de la petite vérole, de la poitrine et surtout de misère, de froid et de privations.

Les trois quarts de ces malheureux avaient les pieds gelés.

Les chevaux morts remplissaient les fossés des routes.

Au milieu de tant de souffrances, en présence de ces exemples journaliers d'indiscipline, le 16e régiment d'infanterie de ligne, tint à honneur de montrer toute la valeur, toute l'abnégation, toute la résistance aux souffrances et aux privations dont est susceptible une troupe aguerrie et disciplinée.

La conduite de notre régiment pendant cette désastreuse retraite, peut être considérée comme une des plus belles pages de son histoire.

Pendant ces longues et pénibles marches, nos soldats marchèrent avec le plus grand ordre, entraînés par l'exemple des cadres, ne laissant derrière la colonne que les hommes qui tombaient d'épuisement et dont l'état était constaté par les médecins du corps.

Le plus bel hommage que reçut notre brave régiment fut l'admiration que ne purent lui dissimuler, à la frontière, les bataillons suisses qui le recueillirent.

SIÈGE DE PARIS (1870-1871).

Le 16e régiment d'infanterie de marche qui, le 1er avril 1871, fusionna à Lyon avec l'ancien 16e, avait été formé le 1er septembre 1870, des quatrièmes bataillons, 35e, 38e et 39e régiments d'infanterie. Ce régiment, commandé par le colonel Panier des Touches, fut compris dans le 14e corps d'armée (général Renault), 1re division (général de Caussade), 1re brigade (général de la Charrière).

COMBAT DE CHATILLON (19 SEPTEMBRE 1870).

Le général Trochu, voulant s'opposer à l'investissement de la place par les Allemands, résolut de profiter de sa position centrale pour les assaillir entre la Seine et la Marne, mais il eut le tort de n'employer à cette action que les deux corps du général Ducrot, au lieu de faire marcher toutes ses troupes disponibles.

Le général Renault, avec le 14e corps à droite, occupa pendant la nuit les hauteurs de Châtillon pour en déboucher de grand matin dans la direction de Bièvre et de Petit-Bicêtre.

Le 19 septembre, à 5 heures du matin, la division Caussade se porta en avant et le régiment s'établit en arrière de la ferme de Trévaux.

De 7 heures à 10 heures du matin, il fut exposé à une canonnade assez vive de la 9e division prussienne (général Schmidt), et à 10 heures 30 minutes il reçut l'ordre de se replier dans ses positions du village de Châtillon. Le 3e bataillon occupa la redoute du moulin de Clamart, située à la droite de ce village. A peine le régiment était-il installé dans ses positions, qu'il reçut l'ordre de se replier derrière le fort d'Issy et de rentrer à Paris par la porte de Versailles.

Dans cette journée, les francs tireurs du régiment perdirent : 1 officier tué ; le sous-lieutenant **Lenglin** et 27 hommes.

COMBAT DE BAGNEUX (13 OCTOBRE).

Le 13 octobre, le régiment prit part à une reconnaissance offensive sur le plateau de Châtillon. La brigade La Charrière, placée à gauche, entre Bagneux et la maison Plichon, devait contenir les troupes ennemies qui occupaient Bourg-la-Reine.

Les 1er et 2e bataillons du 16e furent déployés en tirailleurs entre la route de Sceaux et le mur du parc de Bagneux, protégeant l'artillerie de la division. Cette affaire, peu sérieuse, ne coûta au régiment que quatre blessés.

Le 30 octobre, le régiment prit le numéro 116 dans la série des régiments d'infanterie.

Le 4 novembre, le général de Caussade, commandant la division, mourut à son quartier général de Clichy; le régiment assista à ses obsèques qui eurent lieu à l'église de la Trinité.

Il fut remplacé par le général Susbielle.

A cette époque, l'armée de défense de la capitale reçut une nouvelle organisation.

Le 116e fut compris dans la 2e armée (général Blanchard), 2e corps (général Renault), 1re division (général Susbielle), 1re brigade (général de La Charrière).

Il forma brigade avec le 15e de marche, devenu 115e.

COMBAT DE MONTMESLY (30 NOVEMBRE).

Le 29 novembre, la division Susbielle était établie entre Charenton et Saint-Mandé, face à l'est. Elle reçut l'ordre d'aller bivouaquer le soir en arrière de Créteil, afin d'être en mesure d'occuper le lendemain, à 7 heures du matin, le plateau de Montmesly.

La brigade La Charrière occupa la tranchée à hauteur du parc de l'Archevêque, situé contre le village au sud de la route de Creteil à Charenton.

Vers 9 heures du matin, la brigade reçut l'ordre de se porter en avant par une marche en bataille, chaque régiment formé en colonne par bataillon en masse. Elle devait appuyer les tirailleurs de la 2e brigade qui devait enlever le plateau et le village de Montmesly, à gauche.

A 800 mètres des dernières maisons qui se trouvent sur la route de Créteil à Choisy, la brigade fut accueillie par un feu très vif des tirailleurs ennemis embusqués dans une tranchée reliant la route au plateau.

Le général de La Charrière fit faire tête de colonne à gauche au régiment et le dirigea dans sa formation compacte sur le sommet du plateau de Montmesly.

Arrivé sur le plateau, le régiment qui n'avait pas pris la précaution de se couvrir par des tirailleurs, fut accueilli par une violente fusillade partant d'une redoute et d'une maison crénelée situées au sommet du plateau.

Le général de La Charrière fit mettre la baïonnette au

canon, sonner la charge et marcher résolument à l'assaut de la redoute; blessé mortellement, il dut être transporté à l'ambulance.

Le 2e bataillon du régiment enleva la redoute et l'occupa ainsi que les tranchées qui l'entouraient. Des batteries ennemies vinrent s'établir sur le flanc gauche de la redoute et la couvrirent de feux.

De plus, il devint difficile de se maintenir dans les tranchées enfilées par la mousqueterie des Allemands. Cependant, grâce à des renforts des 115e et 118e, nous pûmes conserver ces positions jusqu'au moment où les Allemands qui avaient pu les tourner nous prirent à revers.

Nous dûmes nous résigner à abandonner le plateau.

La division rentra dans Créteil entre 4 et 5 heures du soir et y passa la nuit, ainsi que la journée du 1er décembre.

Cette affaire coûta au régiment 163 hommes. Les capitaines **de Chatillon, Baretty**; les lieutenants **Moritz** et **Cazal** et le sous-lieutenant **Holger** furent blessés.

Les sous-lieutenants **Bigot du Grandrut** et **Darfis** furent faits prisonniers.

COMBAT DE VILLIERS (2 DÉCEMBRE).

Le 2 décembre, la division Susbielle reçut l'ordre de se mettre en route vers 9 heures du matin, pour se porter sur Champigny où une action était engagée depuis le matin.

Elle arriva sur le théâtre de l'action vers 1 heure de l'après-midi. Le régiment fut immédiatement envoyé pour soutenir la gauche de la division Berthaud, qui commençait à faiblir.

Le 1er bataillon, déployé en tirailleurs, se porta résolument en avant et arrêta les Allemands qui tentaient un mouvement tournant sur la gauche française.

Ce mouvement décida du résultat de la journée et le feu cessa bientôt des deux côtés.

Le capitaine **de La Chaise** fut tué, le capitaine **Prax** et le lieutenant **Guidasci** furent blessés. Le régiment perdit 40 hommes.

Dans la nuit du 2 au 3 décembre, les 1er et 3e bataillons res-

tèrent de grand'garde dans le village de Champigny, où ils demeurèrent jusqu'au 3 décembre à 3 heures du soir.

Ils reçurent l'ordre d'évacuer le village et exécutèrent leur retraite dans le plus grand ordre, grâce à un épais brouillard qui empêcha l'ennemi de les inquiéter.

Le régiment alla s'établir en cantonnement à Saint-Mandé, où il séjourna jusqu'au 7 décembre. A cette date, il fut transporté par la ligne de ceinture à Clichy, où il prit ses cantonnements.

A la date du 5 décembre, la division Susbielle fit partie du 1er corps (général de Maussion).

Le général Ragon remplaça, le 9 décembre, le général de la Charrière, au commandement de la 1re brigade.

COMBAT DU BOURGET (21 DÉCEMBRE).

Le 21 décembre, à 4 heures du matin, le régiment alla prendre position en arrière de la route de Pantin et se porta en avant jusqu'au Petit-Drancy, le 115e à sa droite, la 2e brigade en réserve.

Le 1er bataillon occupa le village de Drancy et s'établit en arrière du mur du parc, pendant que trois compagnies du 2e bataillon étaient déployées en tirailleurs en avant du parc et dans le cimetière, pour protéger deux batteries de 24 et de 12 établies dans le parc et sur sa droite : le reste du régiment resta en réserve en arrière du village.

Le sous-lieutenant **Aubert** fut blessé.

A la tombée de la nuit, la brigade se retira et alla bivouaquer sous le fort d'Aubervilliers.

La nuit fut très froide et un grand nombre d'hommes eurent les pieds gelés.

Du 22 au 26 décembre, le régiment monta la garde de tranchée par bataillon entre la Suiferie et la ferme de Drancy; le 26, la division rentra à Clichy.

Le 4 janvier 1871, le régiment reçut l'ordre de se porter à Romainville, pour renforcer la brigade Reille et monter la garde de tranchée entre le fort de Noisy et le village de Romainville. Il y resta jusqu'au 17, date à laquelle il rentra dans ses cantonnements de Clichy.

SORTIE DU 19 JANVIER 1871.

Le 19 janvier, à 2 heures du matin, la division reçut l'ordre de se porter au pont du chemin de fer de l'Ouest, rive droite, pour franchir la Seine. On marcha la gauche en tête, la 2e brigade commença le mouvement ; mais par suite d'encombrement de la voie, cette brigade n'eut pas terminé son passage à 7 heures du matin.

Le régiment, qui avait attendu 4 heures, reçut alors l'ordre d'aller passer la Seine au pont de Neuilly et de se porter sur Rueil, en passant par le rond point de Courbevoie et la route de Nanterre. Il arriva à Rueil à 11 heures du matin.

Le régiment reçut l'ordre d'occuper le parc de Bois-Préau, en appuyant sa gauche à Monte-Maria, petit monticule qui se trouve dans la partie sud-ouest de Bois-Préau, au-dessous de la Malmaison.

Quatre mitrailleuses furent mises à la disposition du colonel pour appuyer sa gauche.

Une ligne de tirailleurs fut poussée jusqu'à la route qui sépare Bois-Préau du parc de la Malmaison, et une compagnie du 3e bataillon envoyée à la Malmaison pour maintenir l'ennemi s'il tentait un mouvement de ce côté.

Vers 2 heures, le 3e bataillon, qui occupait Bois-Préau, reçut l'ordre de se porter à gauche pour appuyer la division Berthaud, qui avait gagné du terrain.

Le 2e bataillon, appuyé par le 1er, prit position en arrière de la maison Crochard.

Le régiment se maintint dans ses positions jusqu'à 9 heures du soir, où il reçut l'ordre de rentrer à Rueil.

A 10 heures, le 3e bataillon et la batterie de mitrailleuses quittèrent Monte-Maria et rallièrent le régiment. A minuit et demi, l'ordre de retraite arriva et le régiment rentra dans son cantonnement à Clichy.

Le 28 janvier, une suspension d'armes fut signée. Le régiment rentra dans Paris, où il occupa les baraquements du boulevard Péreire.

Le 15 mars, le régiment versa ses hommes non libérables dans les autres corps de la division. Les hommes libérables furent

dirigés sur Évreux, d'où ils furent renvoyés dans leurs foyers, et les officiers du 116e rejoignirent à Lyon le 16e régiment d'infanterie.

RÉCOMPENSES ACCORDÉES AU RÉGIMENT

PENDANT LA CAMPAGNE DE 1870-1871

1° 16e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

Bataille de Coulmiers (9 novembre 1870).

Commandeur de la Légion d'honneur.

M. JACOB DE LA COTTIÈRE, colonel.

Chevaliers.

MM. SÉZARY, capitaine;
FLORENCE, lieutenant;
LORÉAL, lieutenant, blessé mortellement.

Médaille militaire.

VATERLOT, soldat.

Affaires d'Orléans (2, 3 et 4 décembre 1870).

Le régiment reçut des félicitations du général de division, pour sa belle conduite pendant ces trois journées. Il ne fut accordé aucune récompense; des mémoires de propositions furent établis, mais on ne sut jamais ce qu'ils devinrent.

Armée de l'Est.

Il en fut de même pendant la campagne de l'Est : soit négligence, soit mauvais vouloir de ceux qui devaient les faire par-

venir, ces mémoires de propositions pour des récompenses n'eurent aucune suite.

Au mois d'avril 1871, il existait encore au régiment 150 blessés qui attendaient soit une retraite, soit un congé de réforme.

Total. { 4 croix,
1 médaille militaire.

2° 116e DE LIGNE (SIÈGE DE PARIS).

Combat de Villiers (2 décembre 1870).

Officier de la Légion d'honneur.

M. RABOT-DESPORTES, commandant.

Chevaliers.

MM. BATTEROZE, capitaine;
DE CHATILLON, capitaine;
MORITZ, lieutenant;
GOGUEL, médecin-major;
BLOC, sergent;
CHAREAUD, sergent;
THIBAUDOT, —
ZIMMERMAN, fourrier;
APASSEUR, soldat;
GUILLET-RIQUET, soldat;
GARAUDEL, —

Médailles militaires.

MM. JAQUERET, sergent-major;
BOUDAR, sergent;
BOTTIN, —
DUBOIS, —
LE LORRAIN, sergent;
AINES, soldat;
BONNEAU, —
MIÈZE, —

Affaire du Bourget (19 janvier 1871).

Chevaliers.

MM. Pelerin, capitaine;
Bertrand, lieutenant.

Médailles militaires.

MM. Florisch, sergent;
Martel, —
Talagran, soldat.

Total. { 14 croix,
11 médailles militaires.

DEPUIS LA CAMPAGNE DE 1870-1871 JUSQU'EN 1880.

Après la guerre, le dépôt du régiment qui était resté au Puy en Velay, rejoignit à Lyon, le 11 mars, le régiment qui se reconstituait à sa rentrée de Suisse.

Le 21 mars, les trois bataillons reformés occupèrent les casernes de Serin, du Bon-Pasteur, le fort Saint-Jean et le fortin de Vaise.

Dans les journées des 22, 23 et 24 mars 1871, le régiment, réuni à toutes les forces disponibles de la ville, occupa la gare de Perrache pendant que l'Hôtel de ville était au pouvoir des insurgés de la Commune.

Le 1er avril, le colonel Panier des Touches arriva à Lyon avec le cadre des officiers du 116e.

Le colonel Behague, du 16e, moins ancien que lui de quelques jours, lui remit le commandement du régiment.

TROUBLES A MARSEILLE ET A LYON.

Le 2 avril 1871, le régiment reçut l'ordre d'envoyer un détachement d'environ 1000 hommes à Marseille pour réprimer la révolte, qui s'était rendue maîtresse de la ville.

Ce détachement fut composé comme il suit :

Behague, colonel;
De Cadoret, chef de bataillon;
Sézary, adjudant-major;
Meunier, **de Palatz**, **Malaval**, **Cocu**, **Marhem**, **Salviat**, **Florence**, **Giraudeau**, capitaines;
Josselin, **Poitevin**, **Lecoq**, **Calmer**, **Guerie**, **Allouisse**, **Moser**, lieutenants;
Betta, **Ronfaut**, **Franc**, **Zeller**, **Angiron**, **Chaffaud**, **Musy**, **Chambré**, sous-lieutenants;
Et 882 hommes tirés des 1er et 2e bataillons et 1re et 2e compagnies du 3e bataillon.

Ce détachement, accompagné d'une section d'artillerie, s'embarqua le 3 avril, à minuit, à la gare de Vaise, dans deux trains qui le conduisirent à Aubagne où le général Espivent de la Villeboisnet, commandant les forces de Marseille, avait établi son quartier général.

Le 4 avril, avant le jour, on marcha sur la ville, le 16e de ligne enleva la gare Saint-Charles aux insurgés et se porta avec une section d'artillerie sur la caserne des Incurables, où s'étaient retranchés une centaine d'insurgés.

Le déploiement de nos forces et la menace du canon pour enfoncer les portes déterminèrent l'officier des francs-tireurs de Caprera, qui commandait les insurgés, à se rendre sans conditions.

Tous furent faits prisonniers et conduits deux jours après au château d'If.

La moitié du détachement contribua à la prise de la Préfecture, transformée par la révolte en une véritable forteresse. Nous eûmes quelques hommes blessés.

Le 6 avril, 3 compagnies du détachement allèrent prendre possession de la Mairie sur le vieux port et délivrèrent un détachement de chasseurs à pied qui avait été pris et enfermé dans cet édifice.

Le détachement resta en garnison à Marseille jusqu'à la fin de juin, époque à laquelle il rallia le régiment à Lyon.

A la suite de cet événement, le capitaine **Cocu** fut nommé chevalier de la Légion d'honneur et le détachement fut compté comme campagne de guerre à tous ceux qui y prirent part.

Pendant les troubles du 30 avril au faubourg de la Guillotière, la fraction du régiment restée à Lyon occupa la place Bisuel en réserve et n'eut pas l'occasion de marcher. Elle jouit, néanmoins, du bénéfice de la campagne de guerre.

Le 25 juillet 1871, le régiment fut placé à la 1re brigade (général Copmartin) de la 1re division (général Tixier), du 6e corps d'armée (général Bourbaki). Son dépôt et son 4e bataillon furent transportés par les voies ferrées à Hyères (Var), pour y tenir garnison.

Le 5 novembre 1872, le Ministre de la guerre accorda une médaille d'honneur au soldat **Voisin**, pour avoir sauvé au péril de sa vie un homme en danger de se noyer.

Le 31 décembre 1872, M. **Prax**, capitaine au 16e, reçut la croix de la Légion d'honneur pour sa brillante conduite pendant le siège de Paris où il reçut trois blessures.

Par le même décret, le tambour **Rouget**, amputé d'une jambe, reçut la médaille militaire.

Le 25 octobre 1873, les 1re et 3e compagnies du 2e bataillon et la 5e compagnie du 4e bataillon furent désignées par le sort pour contribuer à la formation du 139e régiment d'infanterie au camp de Pont-du-Château (Puy-de-Dôme).

Le 16 octobre, le dépôt et le 3e bataillon quittèrent Hyères pour aller tenir garnison à Riom, en Auvergne.

Lors de la formation des 18 régions de corps d'armée, le 16e fut placé à la 1re brigade (général Copmartin) de la 25e division (général Tixier) du 13e corps d'armée (général Picard).

Le 19 novembre 1873, le maire de la ville de Riom adressa au colonel une lettre d'éloges pour la belle conduite tenue par le détachement pendant un violent incendie qui éclata au milieu de la nuit.

En 1875, le régiment reçut le fusil modèle 1874 (fusil Gras).

En 1877, le 4 septembre, pendant les grandes manœuvres, le régiment fut passé en revue dans la plaine de Montbrison par le maréchal de Mac-Mahon, Président de la République.

Le 3 mai 1879, le colonel Panier des Touches fut admis à la retraite et remplacé par le colonel Thomas.

A la même époque, le général de division Février prit le commandement de la 25e division en remplacement du général Tixier, admis à la retraite.

Le 14 juillet 1880, le régiment reçut des mains du Président de la République son nouveau drapeau. La députation chargée d'aller le recevoir fut composée de :

MM. Thomas, colonel.
Mantrand, capitaine adjudant-major ;
Jaissy, sous-lieutenant porte-drapeau ;
1 sous-officier;
1 caporal ;
3 soldats.

Le nouveau drapeau fut présenté au régiment le 25 juillet dans une grande revue d'honneur. Il porte dans ses plis les noms glorieux de : *Hohenlinden*, *Wagram*, *Sagonte*, *Zaatcha*.

Au mois de janvier 1881, le général Copmartin, commandant la 49e brigade, mourut à Lyon en activité de service.

Toute la brigade assista à ses obsèques; il fut remplacé par le général Borson, chef d'état-major du 13e corps d'armée.

Le 27 avril, le 3e bataillon, commandé par le commandant Bonnefond, quitta Lyon pour se rendre en Algérie. Il arriva à Tlemcen le 10 mai et y tint garnison.

Au mois d'octobre de la même année, le régiment quitta Lyon pour aller tenir garnison à Saint-Étienne (Loire), son dépôt fut transféré de Riom à Montbrison.

Le 3e bataillon reçut l'ordre, au mois de mai 1883, de rentrer en France. Il s'embarqua à Oran le 30 mai, arriva à Marseille le 2 juin, et alla tenir garnison à Lyon.

Son départ d'Algérie lui valut l'ordre suivant :

ORDRE DE LA DIVISION.

« Le Ministre a prescrit la rentrée en France du bataillon du 16e de ligne détaché dans la division d'Oran.

« Depuis deux ans, ce bataillon a fait preuve d'abnégation et d'esprit militaire dans toutes les circonstances difficiles où il a pu se trouver.

« Le général de division ne veut pas le laisser partir sans lui adresser ses éloges et ses remerciements.

« *Le Général commandant la division d'Oran,*

« Signé : Thomassin. »

En 1884, au mois d'octobre, le régiment quitta la garnison de Saint-Étienne pour aller à Lyon ; son dépôt fut transféré de Montbrison à Roanne.

Au commencement de l'année 1885, M. le général de brigade Parlier prit le commandement de la 49e brigade en remplacement du général Borson, promu général de division.

Au mois d'octobre 1887, le régiment quitta Lyon et vint tenir garnison à Saint-Étienne (1er et 2e bataillons), son dépôt fut transféré de Roanne à Montbrison, et le 3e bataillon fut détaché avec le dépôt. A la même époque, le colonel Metzinger prit le commandement du régiment en remplacement du colonel Thomas, promu général de brigade.

Ici se termine l'historique du 16e régiment d'infanterie. Laissons à l'avenir le soin d'y ajouter des pages plus glorieuses encore.

La connaissance d'un passé aussi honorable est bien faite pour développer dans ce brave régiment l'émulation et le noble désir d'égaler ceux qui l'ont devancé dans la carrière.

Prenons donc et gardons comme un dépôt sacré cette glorieuse devise qui fut toujours celle du 16e régiment d'infanterie :

VALEUR ET DISCIPLINE.

ANNEXES

UNIFORMES ET DRAPEAUX DU RÉGIMENT

RÉGIMENT DE BÉARN.

Habit gris blanc. Culotte blanche. Guêtres noires. Collet de l'habit et parements rouges. Passe-poil violet. Boutons de cuivre ronds, trois sur chaque parement et trois sur chaque poche de l'habit. Chapeau bordé d'un galon d'or.

Le régiment de Béarn avait trois drapeaux, dont un blanc (colonel), comme les quatre vieux régiments, et deux d'ordonnance avec carrés, couleur isabelle et violette, alternées par opposition avec croix blanche.

RÉGIMENT D'AGENAIS.

Habit gris blanc. Culotte blanche. Guêtres noires. Collet rouge, revers de l'habit violet. Boutons de cuivre ronds sur les poches en long et sur les parements des manches. Chapeau bordé d'un galon d'argent.

Le régiment d'Agenois avait deux drapeaux d'ordonnance, avec carrés violets, en opposition avec deux carrés mi-partie isabelle et mi-partie vert, le vert formant le triangle intérieur du carré.

16e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE.

Habit national bleu à revers blancs. Col jaune. Parements rouges. Culotte bleue. Guêtres noires. Chapeau noir avec un pompon rouge ou un panache crin rouge pour les grenadiers.

Drapeau aux couleurs nationales disposées d'une manière différente pour chaque demi-brigade.

Pour le 16e fond blanc, au centre deux branches de laurier encadrant d'un côté le numéro de la demi-brigade, et de l'autre un faisceau de licteur surmonté d'un bonnet phrygien tricolore. Bordure de carrés, les quatre des angles bleus, huit rouges et douze blancs. Cravate rouge.

16e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE.

Habit bleu avec col et parements rouges. Culotte blanche. Guêtres noires. Shako de feutre noir, tresse blanche, jugulaire de cuivre, l'aigle en cuivre comme plaque. Dans les compagnies du centre une patte d'épaule rouge remplace les épaulettes, et le pompon du shako est rouge.

Les grenadiers ont un bonnet à poil avec plumet rouge et les épaulettes rouges. Les voltigeurs ont le collet jonquille, les épaulettes jonquille et un plumet jonquille sur le shako. Le galon qui borde le shako en haut est également jonquille.

Le drapeau se composait d'un carré inscrit blanc avec cette inscription : l'Empereur des Français au 16e régiment de ligne.

Les quatre triangles des coins étaient bleu et rouge alternativement, le triangle supérieur touchant à la hampe était bleu. Au milieu de chaque triangle des coins, était brodé le numéro du régiment encadré d'une couronne d'or, la cravate était tricolore et la hampe surmontée de l'aigle aux ailes demi-déployées.

Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon adopta pour les régiments le drapeau tricolore portant les trois couleurs disposées verticalement, bleu à la hampe, blanc et rouge.

La cravate de ce drapeau était tricolore et la hampe surmontée de l'aigle aux ailes demi-déployées.

LÉGION DU GARD

Habit blanc. Collet et passe-poil écarlates. Revers et pattes de parements écarlates. Boutons blancs. Pantalon blanc. Shako de feutre noir avec plaque aux armes de France, portant le numéro du régiment.

Le 3e bataillon du régiment est un bataillon de chasseurs, qui a l'habit vert boutonné sur la poitrine, avec collet et passe-poil écarlates. Épaulettes vertes. Pantalon vert. Même shako, mais avec un cor de chasse dans la plaque.

Le drapeau est des deux côtés mi-partie en diagonale blanc et vert. D'un côté, il porte les armes de France entourées des colliers de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et accompagnées du sceptre et de la main de la justice ; de l'autre côté, l'inscription : « Le Roi à la légion du Gard », entourée de deux branches de laurier vert, sous lesquelles pendent attachées à des cordons rouges, les décorations de Saint-Louis et de la Légion d'honneur. Cravate blanche, lance dorée.

L'ordonnance royale du 27 novembre 1816 institua les drapeaux de bataillon mi-partie en diagonale blanc et rouge pour les 2es bataillons, blanc et jonquille pour les 3es bataillons.

La décision du 24 avril 1818, qui rétablit le drapeau blanc, maintint les drapeaux de bataillon qui devaient marcher pour rendre les honneurs, le drapeau blanc ne les rendait qu'au roi seul. Le drapeau blanc portait d'un côté les armes de France et de l'autre l'inscription : « Le Roi au 16e régiment d'infanterie », entourée de deux branches de laurier vert, sous lesquelles pendent, attachées à des rubans rouges, les décorations de Saint-Louis et de la Légion d'honneur.

Le drapeau est entouré d'une bordure de fleurs de lis d'or, il a la cravate blanche et la hampe est surmontée d'une lance dorée.

16e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

Habit bleu de roi, collet blanc avec passe-poil bleu. Revers blancs avec passe-poil bleu. Parements blancs avec passe-poil

bleu. Pattes de parements blanches avec passe-poil bleu. Retroussis de l'habit bleus avec passe-poil blanc.

La capote est en drap beige. Le pantalon est en tricot blanc. Le gilet en drap blanc et le bonnet de police en drap bleu de roi.

Les fusiliers ont l'épaulette en drap sans frange, les grenadiers portent l'épaulette écarlate à franges, les voltigeurs l'épaulette aurore également à franges.

Le shako est en feutre noir avec plaque aux armes de France portant le numéro du régiment, jugulaires en cuivre, et bandeau supérieur rouge pour les grenadiers et jonquille pour les voltigeurs.

Le pompon a la forme d'une olive, portant le numéro de la compagnie pour les fusiliers, une fleur de lis pour l'état-major, une grenade pour les grenadiers, un cor de chasse pour les voltigeurs; il est blanc pour l'état-major, bleu de roi pour le 1er bataillon, cramoisi pour le 2e et vert foncé pour le 3e.

Le régiment a le drapeau blanc tel qu'il a été décrit ci-dessus, plus, les drapeaux de bataillon dont on vient de parler également. Le règlement du service en campagne de 1823 dit : « Les porte-drapeaux, planteront les drapeaux devant le centre de leur régiment ».

C'est de cette époque que datent les expressions encore usitées aujourd'hui : « Rejoindre ses drapeaux »; « Être sous les drapeaux ».

Après 1830, le gouvernement du roi Louis-Philippe rétablit le drapeau tricolore, qui fut bleu à la hampe, blanc au centre et rouge flottant.

La hampe fut surmontée du coq, dit « gaulois ».

Au centre, le drapeau porta en lettres d'or l'inscription : « Le Roi des Français au 16e Régiment d'Infanterie. »

Sous Louis-Philippe, l'uniforme de l'infanterie reçut une modification importante. On adopta pour toute l'armée l'habit à la française, bleu de roi, sans revers et le pantalon rouge tombant sur le soulier.

Le shako perdit sa forme évasée par en haut et devint cylindrique.

Les grenadiers et les voltigeurs furent distingués comme par le passé des fusiliers du centre.

En 1848, l'habit fut remplacé par la tunique bleu de roi à une

rangée de boutons, avec passe-poil rouge et collet rouge. Le pompon double en laine fut donné aux grenadiers et voltigeurs. On donna aux compagnies du centre une contre-épaulette sans franges, en drap du fond de l'habit avec torsade rouge.

En 1848, le gouvernement provisoire fixa la nouvelle forme du drapeau national. Aux quatre angles, dans une couronne de laurier, le numéro du régiment, au centre l'inscription : « République française, 16e Régiment d'Infanterie », entourée de ces quatre mots placés symétriquement vers les angles : « Unité, Liberté, Égalité, Fraternité ». Au revers, le numéro placé de même qu'à la face, et sur le milieu l'inscription : « Valeur et discipline ». La hampe était surmontée d'un fer de lance doré avec cravate tricolore.

Par décret du 31 décembre 1851, l'aigle française fut rétablie sur les drapeaux de l'armée. Les nouveaux drapeaux furent distribués à Paris le 10 mai 1852.

Enfin, après la proclamation du second Empire, le drapeau resta le même, mais fut surchargé d'ornements de chiffres et d'inscriptions.

En 1859, l'uniforme de l'infanterie fut modifié. La tunique fut remplacée par une veste à pans courts à une rangée de boutons, avec col et passe-poil jonquille. Au pantalon tombant on substitua un pantalon bouffant, forme des zouaves, s'attachant au-dessous du genou sur une molletière en cuir, peinte en couleur jonquille. Comme chaussure, le soulier dit Godillot, avec guêtres en cuir ou guêtres blanches.

Capote gris bleuté avec col du fond. Le shako en cuir bouilli avec aigle pour plaque et cocarde tricolore.

Aigrette en crin rouge, jaune ou verte, sortant d'une tulipe en cuivre pour la grande tenue; pompon olive en drap de même couleur pour les compagnies du centre et double en laine pour les grenadiers et les voltigeurs.

L'épaulette fut donnée à toute l'infanterie, elle reste rouge ou jaune pour les grenadiers ou voltigeurs, et elle est verte, à torsade rouge, pour les compagnies du centre.

En 1867, nouvelle transformation ; la tunique à deux rangées de boutons et le pantalon tombant sur le cou-de-pied remplacèrent l'uniforme décrit ci-dessus. Les autres détails de l'uniforme restèrent les mêmes.

En 1868, les compagnies de grenadiers et de voltigeurs furent supprimées et toute l'infanterie reçut les épaulettes rouges. Chaque compagnie eut des soldats de 1re classe, avec un galon de laine jaune d'abord, rouge ensuite.

Le shako rouge à bourdaloue noir remplaça le shako en cuir bouilli.

C'est avec cette tenue que l'infanterie fit la campagne de 1870-1871.

Après les événements de 1870-1871, l'uniforme de l'infanterie ne varia que dans des détails dont la mention est inutile ici, de sorte qu'à l'époque présente il est absolument le même qu'en 1870. Sauf que le shako rouge est mou au lieu d'être rigide et que le brodequin napolitain a remplacé le soulier dit Godillot, conservé seulement comme chaussure de repos.

Le 5 juillet 1871, une circulaire du ministre de la guerre s'exprimait en ces termes :

« En attendant qu'une décision ait été prise relativement aux nouveaux drapeaux à distribuer à l'armée, les corps se procureront provisoirement, aux frais de la masse générale d'entretien, des drapeaux de grandeur moyenne qui ne porteront aucune inscription et dont la hampe sera surmontée d'un fer de lance doré. »

Le 14 juillet 1880, le Président de la République française distribua aux députations des régiments le nouveau drapeau national. Ce drapeau est tricolore, la hampe surmontée d'une couronne portant un fer de lance doré.

Il porte à chaque angle le numéro du régiment au milieu d'une couronne de laurier, d'un côté l'inscription : « République française, 16e Régiment d'Infanterie », et au revers les batailles célèbres auxquelles le régiment a pris une part glorieuse et qui pour le 16e sont :

HOHENLINDEN.

WAGRAM.

SAGONTE.

ZAATCHA.

OFFICIERS AYANT APPARTENU AU RÉGIMENT

DATES.	NOMS.	OBSERVATIONS.
	COLONELS DU RÉGIMENT.	
	1° Régiment de Béarn.	
1595	De Balagny (Jean de Montluc).	Devint maréchal de France.
1603	De Balagny (Damien de Montluc).	
1612	De Rambures (Charles, marquis).	
1627	De Rambures (Jean).	
1633	De Rambures (François).	Tué à Hannecourt en 1641.
1642	De Rambures (René).	
1656	De Rambures (Charles).	
1671	De Rambures (Louis-Alexandre).	Tué par accident en 1676.
1676	De Feuquières (Antoine du Pas, marquis).	Devint lieutenant général.
1689	De Feuquières (Jules du Pas).	
1700	De Leuville (Marquis).	
1718	De Richelieu (Duc).	Devint maréchal de France.
1734	De Valence (Marquis).	
1738	De Rohan-Chabot (Duc).	
1745	De Crillon (Marquis).	Nommé maréchal de camp.
1746	De la Tour du Pin (Marquis).	
1761	De Boisgelin (Comte).	
1764	De Crenolle (Marquis).	
	2° Régiment d'Agenais.	
1776	De Crillon (Marquis).	
—	De Cadignan (Baron).	
1779	D'Autichamp (Comte).	
1783	De Rougé (Marquis).	
1784	De la Salle (Comte).	
1789	De Villefort (Comte).	

DATES.	NOMS.	OBSERVATIONS.
	16e régiment d'infanterie.	
1791	De Blottefière.	
1792	De la Combe.	
	16e demi-brigade et 16e régiment d'infanterie.	
1793	Gillot.	
1800	Rouville.	
1807	Marin.	Général de brigade.
1809	Latour.	
—	Gudin.	Général de brigade.
1812	Lamotte.	
1814	Pons.	
	Légion du Gard.	
1815	De Tschudy.	
1817	De Bruc.	
1819	D'Alvymare.	
	16e régiment d'infanterie.	
1824	De Mesgrigny.	Maréchal de camp.
1826	Bogarelli d'Ison.	
1832	De Rostolan.	Maréchal de camp.
1839	François.	
1842	Vanheddghem.	
1848	Bosquet.	Maréchal de France.
—	Jollivet.	
1850	Titard.	
1855	De Chargère.	Général de brigade.
1866	Rebilliard.	Général de brigade.
1870	De la Cottière.	Général de brigade.
1871	Panier des Touches.	
1878	Thomas.	Général de brigade.
1887	Metzinger.	

LIEUTENANTS-COLONELS.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1820	D'Aubusson de la Feuillade.	1856	Tondel.
1823	De Manneville.	1862	Blot.
1829	De Négrier.	1867	Lecoq.
1831	Sevelas.	1868	Jacob de la Cottière.
1838	Bertrand.	1871	Guilhamin.
1841	Persil.	1874	Cullet.
1846	Bosc.	1878	Fisson-Jaubert de Puymorin.
1849	Le Noble.	1882	De Neymet.
1853	Hermann.	1887	Barbé.

CHEFS DE BATAILLON ET MAJORS.

(Les majors sont indiqués par la lettre *m*.)

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1820	De Montiarville.	1838	Meline.
—	Bonne.	1841	Grundler.
—	De Brauneck.	—	Le Noble.
—	Navier (*m*).	—	Bourelly (*m*).
1823	Grégoire.	1846	Petitgrand.
1824	Ménard.	—	Hugo.
1829	Moureau.	1848	Valicon.
1831	Vinet.	1849	Dubost.
—	Mesnager.	—	Labrot (*m*).
—	Mang (*m*).	1850	Pousard.
1832	Desnos.	1851	Castan de Bajés.
1833	Jambon.	—	De Malleville.
—	Courtejaire (*m*).	1854	Baudoin (*m*).
—	De Lussy.	1855	Paillet.
1837	Rigolleau.	—	Paul.
—	Baligaud.	—	Degrave.
—	Sabrier (*m*).	—	Francés (*m*).

NOTA. — La série complète des officiers qui ont appartenu au Régiment n'a pu être rétablie qu'à partir de l'année 1820. On trouvera dans le cours du récit les noms des officiers qui se sont distingués, à quelque titre que ce soit, depuis la création du Régiment jusqu'à l'année 1820.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1858	Monnet.	1873	Guilbart (*m*).
—	Bardin.	1874	Brault.
—	De Launay (*m*).	1876	Rettel.
1860	De Launay.	1877	Bertrand (*m*).
—	Champsaur (*m*).	1878	Latestère.
1862	Monassot-Camou.	—	Signard (*m*).
1864	Lagache.	1879	Pernot.
—	Logerot (F.-A.).	1881	Mennéglier.
1866	Thévenet.	1882	Bertrand.
1867	Prouvost.	—	Bablon (*m*).
—	Collio (*m*).	—	Pinon.
1870	Rabot des Portes (16e de marche).	1883	Besson (breveté).
		—	Oudard (*m*) (breveté).
—	Capdepont.	1884	Halter (breveté).
—	Séc (16e de marche).	—	Toureng.
—	Carré.	—	Deltheil.
—	Denis *dit* Calohire (*m*).	—	Cellarié (*m*).
1871	Dyonnet.	1887	Boisse.
1873	Geoffroy.	—	Deflin.
—	De Cadoret.	1888	Rousset (breveté).
—	Bonnefont-Pédufau.	—	Terris (*m*) (breveté).
—	Savin.		

CAPITAINES.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1820	Pluchart.	1820	Ducert.
—	Planques.	—	Dubois.
—	Cotinet.	—	Duruelle.
—	Gresse.	—	Puech.
—	Robin.	—	Suisse.
—	Beghein.	—	De Rochecreuse.
—	De Lavenes.	—	Roque.
—	Dacheux.	—	Coustalet.
—	Gennecciaux.	—	Morissure.
—	Levesteau.	—	Sanboul.
—	Tarin.	—	François.
—	Puitard.	—	Comeau.
—	Rehm.	—	Brunière.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1820	Flavart.	1831	Bachelet.
—	Hébant.	—	Vanderlinden.
1821	De Bournet.	—	Guyot de Lacour.
—	Grabowski.	—	Du Tertre.
—	Beaufrère.	—	De Caignet.
—	Chastelot.	—	Pombas.
—	Chauvin.	—	Gert.
—	Rolland.	—	Glandut.
—	Humbert.	—	Rogier.
1823	Langlois.	—	Chaumet.
—	Tassard.	—	Perès.
—	Veyrier.	—	Duteil.
—	Barthelémy.	—	Seriziat.
—	Fargeot.	—	Pigallet.
—	Grosgean.	—	Arnaud.
1824	Palegry.	—	Godeau.
—	Favart.	1833	Laurent.
—	Dericq.	—	Moisez.
—	Caillaud.	—	Marcon.
—	Sabrier.	—	Malignon.
—	Devaux.	—	Allanche.
1827	Descombes	—	Feljas.
—	De Finance.	—	Amand.
—	Du Plessis de Grenedan.	1834	Orsibal.
		1835	O. Farell.
1828	Pautrier.	—	Fremont.
—	Dalant.	1836	Reboulet.
—	Jullien (Auguste).	1837	Agunal.
—	Julien (François).	—	D'Exéa.
—	Vigouroux.	—	O. Méara.
—	Boissière.	1838	Broutta.
1829	Rollin.	—	Gabriel.
1830	Ribière.	1839	Boulard.
—	De Gabriac.	—	Olivier.
1831	Garteln.	—	Saläun.
—	Joly.	—	Cuenin.
—	Carcense.	1840	Bernard de la Gâtinais.
—	Marson.	—	Cottin.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1840	De Boistertre.	1850	Boissel.
—	Geay-Couvalette.	—	Pin.
1841	Bonneau.	—	Reboul.
—	Testa.	1851	Arviset.
—	Aldin.	—	Bouvin.
—	Mercier Sainte-Croix.	1852	Lamothe.
—	Letellier.	—	Gillet.
—	Clerget.	—	Peysonnier.
—	Daguet.	—	Flory.
—	Lequeux.	1853	Genneciaux.
—	Reboulet.	—	Mortier.
1842	Drude.	—	Godefroy.
—	Gerard.	—	Jalabert.
—	Boudon.	—	De la Bessières.
—	Gabriel.	—	Amaury.
1843	D'Adhemar.	1854	Paris.
1844	Chareron.	—	Calandra.
—	De Mossey.	—	Remoissenet.
1845	Coustallé.	1855	Bauchant.
—	Véron *dit* Bellecourt.	—	Drouet.
—	Chalon.	—	Filias.
1846	Mailhan.	—	Denis *dit* Calohire.
—	Gravelle.	—	De Massey.
1847	Cabanon.	—	Riondet.
—	Roche.	—	Cochet.
—	De Forbin.	—	Capdevielle.
—	Bocquet.	—	Boucher.
1848	Pinard.	—	Richard.
—	Théron.	1856	Flamand.
—	Besse.	—	Weissemberger.
—	Fallague.	—	Danteuille.
—	Lemoël.	—	Dubois.
1849	Lavoiquet.	—	Molard.
—	Vallat.	1857	Thomas.
—	Boudou.	1858	Gérard.
—	Malgouyré.	—	Gillet.
—	Demassey.	—	De la Joncquière.
1850	Couneau.	1859	Battesti.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1860	Jacquier.	1870	Monjeaux.
—	Durrmeyer.	—	Poubault.
—	Justa.	—	Oudin.
—	Mila.	—	Fossoyeux.
1862	Serval.	—	Fournier.
—	Guyon.	—	Malaval.
—	Nicolini.	—	Mallat.
—	Carrere.	—	Ponscarme.
—	Goueil.	—	Cocu.
—	Laplace.	—	Marhem.
—	Fauveau.	—	Salviat.
1863	Jácob.	—	Boiteux.
—	Rochery.	—	Souhait.
—	Grincourt.	—	Florence.
1864	Ponsot.	—	Sézary.
1865	Astruc.	—	Guyot.
—	Serra.	—	Serval.
—	Abraham.	1871	Liégé.
—	Péro.	—	Rieu.
—	Coutant.	—	Schneider.
—	Delval.	—	Grandjean.
1866	Meunier.	—	Legrand.
—	Rondet.	—	Baretty.
1867	Lamorelle.	—	Pelerin.
—	Roche.	—	Carrey.
—	Kirba.	—	Prax.
—	Denis (Ernest).	—	Rahou.
1868	Daubaignan.	—	Konne.
—	De la Chapelle.	—	De Chatillon.
—	Souhait.	—	Jolly.
—	Darré-Libéros.	—	De la Celle de Chateaubourg.
1869	Hébrard.		
—	De Palatz.	—	Compant.
—	Angevin.	—	Acher.
—	Courtot.	—	Giraudeau.
—	De Boysson.	—	Mantrand.
1870	Barret.	—	Claude.
—	De Parseval.	—	Thirion.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1874	Toureng.	1879	De Wézèle-Holubowiez.
—	Coppens.		
—	Bablon.	1880	Salel.
—	Gerharstein.	1881	Piron.
—	Boeherer.	—	Pasquier.
—	Guichard.	1882	Marchand.
—	Cloché.	1883	Host.
1875	De Niort.	—	Faure.
—	Bellecourt.	1884	Cheynet.
—	Bonnaud.	—	Martin (J.).
—	Poitevin (breveté).	—	Deck.
—	Josselin.	—	Parat.
—	De Dormy (breveté).	—	Moriaux.
—	Florentin.	—	Canel.
—	Gérard.	—	Marque.
—	Reboul.	—	Barret (breveté).
1877	Tremblot.	—	Defforges (breveté).
—	Monchâtre.	1885	Stivalet.
—	Millot.	—	Magnan.
—	Gaume.	—	Royer.
—	Martin.	—	Chevaleyre.
1879	Desmarest.	1887	Michel-Villaz.
—	Bastien.	—	Martin (Louis).

LIEUTENANTS.

1820	Roland.	1820	De la Hubaudière.
—	Amelot.	—	Courtin-Dusaulsoy.
—	Chastelet.	—	Vigouroux.
—	Tronchain.	—	De Brossard.
—	Texier.	—	Fabre-Montvaillant.
—	Dericq.	—	Simon.
—	Bricard.	—	Boissière.
—	Rolin.	—	Ribière.
—	Chambille.	—	Chave.
—	Compant.	—	Brunel.
—	Delinance.	—	De Gabriac.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1820	Marson.	1829	Laurent.
—	Jamet.	1831	Orsibal.
—	Gonet.	—	O. Méara.
—	Gest.	—	Agussol.
—	Minette.	—	Reboulet.
1821	Perrot.	—	Olivier.
—	Reverdy.	—	Grée de la Gallerie.
1823	Loudion-Boisclar.	—	Pigallet.
—	Petre.	—	Gabriel.
—	Pautrier.	—	Salaün.
—	Angeau.	—	Frémont.
—	Rogier.	—	Fezon.
—	Julien.	—	Dubourg.
—	Vanderlinden.	—	Riquœur.
—	Duplessis.	—	D'Exéa.
—	Jamet.	—	Cuénin.
—	Descombes.	—	Narçon.
—	Bachelet.	—	De Bormans.
—	Londros.	—	Blanc de Molins.
—	Grobon.	1832	Blanchon.
1825	Mayer.	—	Dubois.
—	Duthcil.	—	Gally.
1827	Perès.	—	De la Gâtinais.
—	Gérard.	—	Cottin.
—	Lauze.	—	Donneau.
—	Ceccaldi.	—	Solatges.
—	Samet.	—	Gascuel.
—	Scriziat.	—	Gillet.
—	Godeau.	1833	De Boistertre.
—	Dacheux.	—	Aldin.
1829	Rigoulot.	—	Rehm.
—	Riqueux.	—	Gerard de Pindray.
—	Malignon.	—	D'Esplanels.
—	Deveaux.	—	Grenier.
—	O. Farell.	—	Ganasse.
—	Feljas.	—	De Sainte-Croix.
—	Allanche.	—	Manain.
—	Moisez.	—	De Bonnans.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1833	Bonneau.	1842	Vallat.
—	Blanchon.	—	Counean.
1834	Letellier.	—	Besse.
1835	Clerget.	—	Malgouyré.
1836	Bourdilliat.	—	Arviset.
—	Lequeux.	1844	Lamothe.
—	De Philip.	—	Pin.
—	Rousseau de Sibelle.	—	Peyssonnier.
—	Dausage.	—	Binet.
—	Drude.	—	Genneciaux.
—	Daguet.	—	Gillet.
1838	Millet.	—	Godefroy.
—	Pioch.	—	De la Bessière.
—	Testa.	—	Amaury.
—	D'Adhemar.	—	Martin.
—	De Massey.	—	Lemaréchal.
1839	Jousson.	1848	Besançon.
—	Coustalé.	—	Hamel.
—	Chalons.	—	Cuénin.
—	Charéron.	—	Remoissenet.
1840	Mailhau.	—	Bauchant.
—	Cabanon.	—	Enjalbert.
—	De Chassepot.	—	Charles.
—	Boudon.	—	Richard.
—	Roche.	1849	Ameller.
—	Véron *dit* Bellecourt.	—	Gillias de Fontboulland.
—	Semon.		
1841	Deliot.	—	Drouet.
—	D'Agoult.	1850	Denis *dit* Calohire.
—	De Bar de la Garde.	—	Leroy.
—	De Forbin.	1851	Wattelier.
—	Pinard.	—	Cochet.
—	Gravelle.	1852	De la Jonquières.
—	Fallague.	—	Besançon.
—	Théron.	—	Capdevielle.
—	Clément.	—	Dufoure d'Antist.
—	Bocquet.	—	Flamant.
1842	Mortier.	—	Calandra.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1853	Danteuille.	1861	Lamorelle.
—	Gérard.	—	Desbergerons.
1854	Battesti.	1862	Pons.
—	Rollet.	—	Barret.
—	Thomas.	—	Mercier.
—	Mollard.	—	Montjeaux.
—	Jacquier.	—	Darré-Liberos.
—	Mila.	—	Bassieux.
—	Serval.	1863	Fournier.
—	Guyon.	1864	Courtot.
1855	Nicolini.	1865	Malaval.
—	Carrère.	—	Bataille de Sovignac.
—	Durrmeyer.	—	Sezary.
—	Ponsot.	—	Oudin.
—	Fauveau.	—	De Boysson.
—	Martin.	—	Angevin.
—	Astruc.	1866	Chavaux.
—	Moutier.	—	Marguerite.
—	Abraham.	—	Ponscarme.
—	Fossoyeux.	1867	De Parseval.
—	Pero.	—	Mallat.
—	Dubois.	1868	Serais.
1856	Coutant.	—	Dupré.
—	Meunier.	—	Gagelin.
—	Rochery.	—	Porra.
—	Rondet.	—	Robert de Saint-Vincent.
—	Roche.		
—	Delval.	—	Cocu.
—	Labbé-Deslonées.	1869	Gamet de Saint-Germain.
—	Nicolini.		
—	Denis (E.).	—	Marhem.
1858	Daubaignan.	—	Noëll.
—	Kirba.	—	Amyot.
1859	Souhait.	—	Gourlay.
1860	Delavier.	—	Salviat.
—	Hébrard.	—	Guyot.
—	De Palatz.	—	Boiteux.
—	Rullier.	1870	Florence.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1870	Heller.	1871	Bertrand.
—	Dray.	—	Guidasci.
—	Jolly.	—	Lubis.
—	Lorréal.	—	Gérard.
—	Michel.	—	Reboul.
—	Graff.	—	Lefebvre.
—	Le Bourlier.	—	Naudé.
—	Minda.	—	Blaise.
—	Trappier.	—	Guyot.
—	Viel.	—	Cazal.
—	Pascal.	—	Sorbé.
—	Dupré.	—	Guichon.
—	Moret.	—	Piron.
—	Rigollet.	—	Palmade.
—	De la Celle de Chateau-	1872	Brisset.
	bourg.	1873	Holger.
—	Guillaume.	—	Horric.
—	Josselin.	1874	Boisliveau.
—	Poitevin.	—	Colonna de Giovellina.
—	Lecoq.	1875	Capelle.
—	Navarre.	—	Pothelet.
—	Calmer.	—	Blin.
—	Giraudeau.	—	Alazet.
—	Moser.	—	Quais.
—	Taconnat.	1876	Beaufumé
—	Clert.	—	Brenot.
—	Guerie.	—	Melet.
—	Allouisse.	—	Rehm.
1871	De Ganay.	—	Wagner.
—	Gerhardstein.	—	Dalix.
—	Boëhrer.	—	Cheynet.
—	Duhay.	—	Martin (J.).
—	Moritz.	1878	Darfis.
—	Gadaud.	—	Cottréel.
—	Vinçent.	—	Maeckerel.
—	Rul.	1880	Morisot.
—	Barrau.	1881	Martin (L.).
—	Bonnaud.	—	Troyet.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1881	Franck.	1884	De Bernage.
—	Fromiga.	—	De la Richerie.
—	Dessauve.	1885	Jannesson.
—	Soulé.	—	Vassel.
—	Michel-Villaz.	—	Bertillon.
1882	Leblanc.	—	Denys de Bonaventure.
—	Cottin de Melleville.	1886	Martial (breveté).
—	Baras.	—	Carrère.
1883	Labrot.	1887	Drillat.
—	Arlabosse.	—	Darnaud.
—	Dechezelle.	—	De Romans-Ferrari.
—	Rollin.	—	Gros.
—	Juin.	—	Kern.
—	Clausade.	—	Dagues.
1884	Devès.	1888	Detroyat.
—	Paoletti.	—	Huguet d'Etaules.

SOUS-LIEUTENANTS.

1820	Perrot.	1820	Arnaud.
—	Petre.	—	Galambre.
—	Grosjean.	—	Angeau.
—	Roverdy.	—	Dutheil.
—	Gobron.	—	Dubeslay.
—	Gueriot.	—	Saint-Pern.
—	Vanclerois.	—	Scriziat.
—	Hermet.	—	Dacheux.
—	Courtois.	1821	D'Hugues.
—	Rogier.	—	Cavaillier.
—	Vanderlinden.	1822	Fourneaux.
—	Michel.	1823	Ceccaldi.
—	Caraguel.	—	Godeau.
—	Reissent.	—	De Galland.
—	Dassac.	—	Lauzé.
—	Chastan.	—	D'Audigier.
—	Bobé.	—	O. Farell.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1823	Moisez.	1829	De Boistertre.
—	Riqueur l'aîné.	—	Aldin.
—	Narçon.	—	Mezard.
—	Malignon.	—	Cagarriga.
—	Feljas.	—	Cottin.
—	Fezon.	1830	Reline.
—	Remy.	—	Gérard de Pindray.
—	Buffière.	—	D'Esplanels.
—	Reboulet.	1831	Grenier.
—	D'Hugormeau.	—	Ganosse.
—	Callaert.	—	Sauboul.
—	Deveaux.	—	De Sainte-Croix.
—	Steinmelz.	—	Letellier.
—	Mayer.	—	De Saint-Vincent.
—	Gérard.	—	Lequeux.
—	Gouyon.	—	Dansage.
—	L'Aîné.	—	Clerget.
—	Guillaume.	—	Ballet.
—	Fommeaux.	—	Drude.
—	Reboutet.	—	Brenier de Montmoraud.
1827	Alanche.		
—	Agussal.	—	Dubois.
—	Dubourg.	—	Galy.
—	Doulet.	—	La Gâtinais.
—	D'Exéa.	—	Bonnaud.
—	Cuenin.	—	Blanchon.
—	Massain.	—	Quillico.
—	Dupérier.	1832	Millet.
—	Blanc de Moline.	—	Pioch.
—	Cerfberr.	—	Ledieu.
—	D'Azemar.	—	Brousse.
—	Buffière.	—	De Massey.
—	Solatge.	—	Jousson.
—	Gascuel.	—	Gromont.
—	D'Hugonneau.	—	Daguet.
1829	Clerc.	1833	Mailhan.
—	Bosan.	—	Cabanon.
—	Gillet.	—	Aguier

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1833	Coustalet.	1840	Peysonnier.
—	Charreyron.	1841	Genneciaux.
—	Boudon.	—	Binet.
—	Roche.	—	Godefroy.
—	Bezard.	—	Gillet.
—	Semon.	—	De la Joncquière.
—	Tesla.	—	Amaury.
—	De Chassepot.	—	Martin.
—	Rousseau de Sibille.	—	Lemaréchal.
—	Deliot.	—	Besançon.
—	Martin.	—	Remoissenet.
—	Ménetrier.	—	Hamel.
—	Daudinet.	—	Beauchamp.
—	Leris.	—	Enjalbert.
—	De Lagarde.	—	Charles.
—	Pinard.	—	Dupeyre.
—	D'Agoult.	1842	Chaussende.
—	Baillet.	—	De Cabrières.
—	Challon.	—	Georgy.
—	Clerget.	—	Drouet.
1836	Véron *dit* Bellecourt.	—	Valette.
—	Gravelle.	—	Leroy.
1837	De Forbin.	—	Ameller.
—	Théron.	1846	Dufourc d'Antist.
1838	Clément.	—	Cochet.
—	Péchin.	1847	Richard.
—	Rabin.	—	Flamand.
1839	Blocquet.	—	Charlot.
—	Mortier.	—	Lambouley.
1840	Valat.	—	Regnault.
—	Blin.	—	Hubert de la Hayric.
—	Couneau.	1848	Bouillier.
—	François.	—	Bailly.
—	Besse.	—	Bobet.
—	Malgouyré.	—	Danteuille.
—	Arviset.	—	Molard.
—	Lamothe.	—	Dubois.
—	Pin.	—	Battesti.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1849	Capedevielle.	1855	Mercier.
—	Jacquier.	—	Fournier.
—	Gerard.	—	Bassieux.
—	Mila.	1856	Malaval.
—	Serval.	—	Moreau.
—	Guyon.	—	Darré-Liberos.
—	Nicolini.	—	Bataille de Sevignac.
—	Astruc.	—	Sezary.
—	Liaud.	1857	Chayaux.
—	Fayolle.	—	Marguerite.
1852	Abraham.	—	Noirot.
—	Fossoyeux.	—	Oudin.
—	Fourier d'Hincourt.	—	Ponscarme.
—	Pero.	1858	De Batesti.
—	Coutant.	—	Balme.
—	Meunier.	—	Mallat.
—	Labbée-Deslondes.	1859	Courtot.
—	Rochery.	—	Serais.
—	Robert.	1860	Dupré.
—	Rondet.	—	Gagelin.
1853	Bergeret.	—	Labat.
—	Goursaud.	—	De Boysson.
—	Roche.	—	De Parseval.
—	Kirba.	1861	Allaire.
—	Daubaignan.	—	Robert de Saint-Vincent.
1854	Delval.		
—	Delavier.	1862	Cocu.
—	Hebrard.	—	Gamet de Saint-Germain.
—	Souhait.		
—	Maurer.	—	Laurens.
1855	De Palatz.	—	Rose.
—	Darriens.	—	De Menorval.
—	Barry.	—	Compagnon.
—	Pons.	—	Marhem.
—	Lamorelle.	—	Brun d'Aubignose.
—	Heegmann.	—	Porra.
—	Monjeaux.	1863	Noëlle.
—	Barret.	1864	Amyot.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1864	Bablon.	1869	Finck.
—	Gourlay.	—	De la Celle de Chateau-bourg.
1865	Salviat.	1870	Maratucch.
—	Florence.	—	Moret.
—	Guyot.	—	Thébault.
—	Dray.	—	Meunier.
—	Du Mesnil de Mari-court.	—	Josselin.
—	Massé.	—	Poitevin.
—	Boiteux.	—	Lecoq.
1866	Heller.	—	Petolety.
—	Michel.	—	Navarre.
1867	Minda.	1871	Richard.
—	Jolly.	—	Larue.
—	Le Bourlier.	—	Capelle.
1868	Le Foll.	—	Aubert.
—	Trappier.	—	Horrie.
—	Bertrandy.	—	Rufin.
—	Rousset.	—	Marion.
—	Viel.	—	Meynard.
—	Payerne.	—	Bouvet.
—	Graff.	—	Maguer.
—	Compant.	—	Du Grandrut.
—	Lorréal.	—	Depey.
—	Carrié.	—	Holger.
1869	Acher.	—	De Framond.
—	Jacquin.	—	Bertrand.
—	Bréant.	—	Alazet.
—	Aloïsi.	—	Zeller.
—	Pascal.	—	Maeckerel.
—	Giraudeau.	—	Furlaud.
—	Guillaume.	—	Darfis.
—	Dubos.	—	Betta.
—	Schlinguer.	—	Peltier.
—	Maire.	—	Barbier.
—	Polhaut.	—	Ronfaut.
—	Bergeron	—	Franck.
—	Planc.	—	Morlet.

DATES.	NOMS.	DATES.	NOMS.
1871	Teissier.	1876	Tissot.
—	Doussot.	—	Gardey.
—	Lebrun.	1877	Kock.
—	Angiron.	—	Deniaud.
—	D'Urre.	—	Raulot-Lapointe.
—	Chaffaud.	—	De Cadolle.
—	Musy.	—	Kurtz.
—	Brouillard.	1878	Roux.
—	Chambré.	—	Marly de Bernage.
—	Pincemin.	1879	Schwab.
—	Maître.	—	Perre.
—	Colonna.	1880	Laroche.
—	Wautrin.	—	De Parseval.
—	Badinier.	—	Pero.
1872	Maguer.	1881	Domange.
—	Dalix.	1882	Carrère.
—	Wagner.	—	Maugras.
—	Brisset.	1883	Drillat.
—	Olivieri.	—	Petret.
—	Boucat.	—	Vasserot-Merle.
1873	Piron.	—	De Romans-Ferrari.
—	Fournier.	—	Jordan.
—	Masson.	1884	Chauvey.
1874	Roby.	—	Gros.
—	Canel.	—	Kern.
—	Rauch.	—	Dagues.
—	Larue	—	Cord'homme.
—	Dessauve.	1885	Biloir.
1876	Quais.	1886	Triboullier.
—	Poli.	—	Poulet.
—	Jaissy.	—	Houpeurt.
—	Bertrand.	1887	Boulhol.
—	Jamme.	1888	Renaud.
—	Benoît.	—	Fénard.
—	Vial.		

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imprimerie L. Baudoin et Ce, 2, rue Christine

